

**Gabriel Tarde**

**(1843-1904)**

**(1973)**

## **Écrits de psychologie sociale**

choisis et présentés par  
A. M. Rocheblave-Spenlé et J. Milet

Un document produit en version numérique conjointement par Réjeanne Toussaint  
et Marcelle Bergeron, bénévoles

Courriels [rtoussaint@aei.ca](mailto:rtoussaint@aei.ca) et [mabergeron@videotron.ca](mailto:mabergeron@videotron.ca)

Dans le cadre de la collection : "Les classiques des sciences sociales"  
dirigée et fondée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://classiques.uqac.ca>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

Cette édition électronique a été réalisée conjointement par Réjeanne Toussaint et Marcelle Bergeron, bénévoles, respectivement Chomedey, Ville Laval, Québec, d'une part, et professeure retraitée de l'enseignement à la Polyvalente Dominique-Racine de Chicoutimi :

Courriels : [rtoussaint@aei.ca](mailto:rtoussaint@aei.ca) et [mabergeron@videotron.ca](mailto:mabergeron@videotron.ca)

à partir du livre de :

Gabriel TARDE

**Écrits de psychologie sociale**, choisis et présentés par A. M. Rocheblave-Spenlé et J. Milet Toulouse : Édouard Privat, Éditeur, 1973, 202 pp. Collection : Rhadamanthe.

Numérisation, reconnaissance de caractères et correction : Jean-Marie Tremblay;

Lecture et correction des erreurs de reconnaissance : Réjeanne Toussaint;

Mise en page : Marcelle Bergeron.

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2003 pour Macintosh.

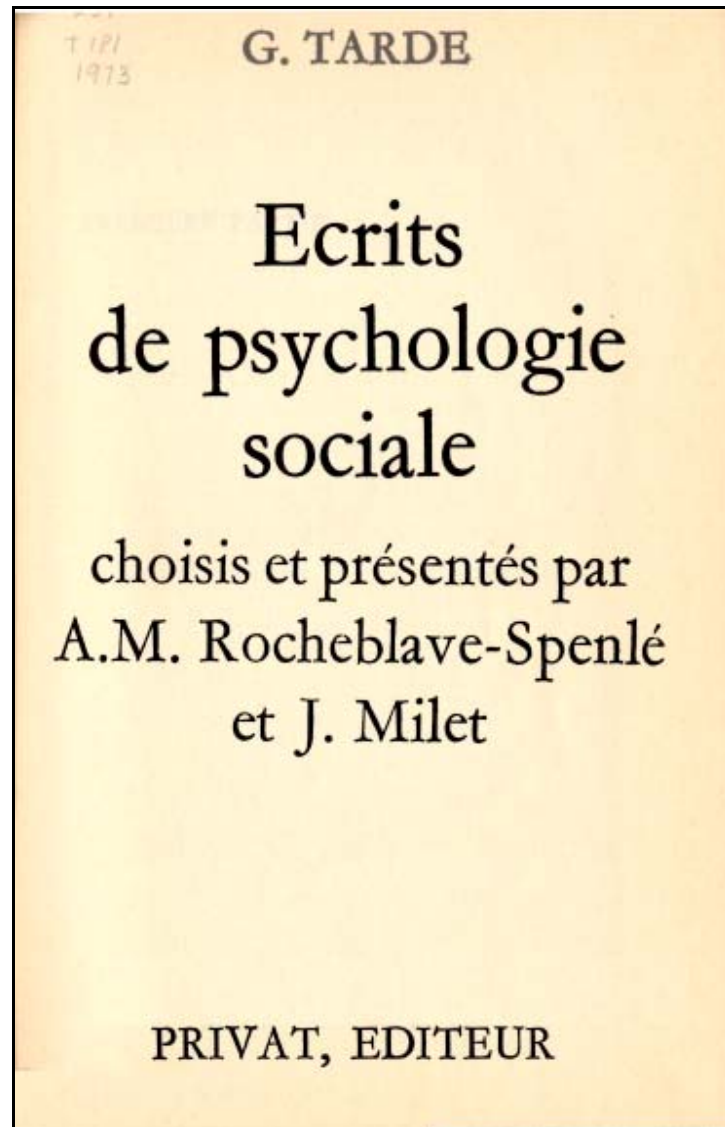
Mise en page sur papier format

LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 8 juin 2008 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



Gabriel Tarde  
(1973)



# Table des matières

## PREMIÈRE PARTIE : INTRODUCTION

### CHAPITRE 1 : GABRIEL TARDE (1843-1904)

- A. Tableau chronologique
- B. La vie, l'œuvre
  - 1. Une vie consacrée à l'observation du comportement social
  - 2. Une doctrine sociologique, riche et variée
  - 3. Application des principes sociologiques à l'étude des faits sociaux
  - 4. Des éléments de réflexion

### CHAPITRE 2 : GABRIEL TARDE ET LA PSYCHOLOGIE SOCIALE

- A. Tarde et la psychologie sociale
- B. La personnalité et l'« acteur social »
- C. Les croyances et les désirs
- D. L'invention
- E. L'imitation
- F. Tarde et l'interpsychologie
- G. Tarde et les méthodes

## DEUXIÈME PARTIE : TEXTES CHOISIS DE GABRIEL TARDE

### CHAPITRE 3 : RÔLE DES FACTEURS PSYCHOLOGIQUES DANS LA VIE SOCIALE. THÈME FONDAMENTAL : LA RÉALITÉ SOCIALE EST FAITE D'INVENTION ET D'IMITATION

- A. Le rôle des croyances et des désirs
  - 1. Action propre des croyances et des désirs
  - 2. Le jeu des forces psychologiques de la croyance et du désir. Leur action logique et téléologique
- B. Le rôle des inventions
  - 1. Action des inventions. Leur distribution en « arbre généalogique »
  - 2. L'individu seul est capable d'invention, le groupe ayant le rôle d'exécuter et de propager les inventions
- C. Le rôle de l'imitation

1. L'imitation dans la vie sociale. Le jeu des contre-imitations
2. L'expansion des imitations, ses modalités
3. Nature du phénomène d'imitation. Son caractère hypnotique
4. Les lois de l'imitation. Lois d'expansion logique (méditation collective, duel logique, accouplement logique). Lois d'expansion extra-logique. Remarques complémentaires
  - a) L'énoncé du problème
  - b) Les lois d'expansion logique
    - La méditation collective
    - Le duel logique
    - L'accouplement logique
  - c) Les lois d'expansion extra-logique
    - L'imitation va du dedans de la conscience au dehors
    - L'imitation va du supérieur à l'inférieur
  - d) Remarques complémentaires
    - Alternance entre périodes d'invention (modes) et périodes d'imitation (coutumes)
    - Expansion de l'imitation à l'infini
    - L'imitation tend à exalter la personnalité

D. *Le rôle de l'opposition*

1. La notion d'opposition
2. L'opposition dans la vie sociale

E. *Le rôle de l'adaptation*

1. La notion d'adaptation
2. L'adaptation dans la vie sociale

#### CHAPITRE 4 : L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ – LES RELATIONS INTERPSYCHOLOGIQUES

A. *L'individu, siège d'oppositions*

B. *L'opposition intérieure et l'opposition extérieure*

C. *Psychologie et sociologie*

D. *Constitution des sociétés*

E. *Le lien social. Le débat entre Tarde et Durkheim*

1. Conception de Tarde. Les relations interpsychologiques
2. La querelle Tarde-Durkheim. Critique de la thèse durkheimienne concernant la « contrainte sociale »
3. Critique de la distinction durkheimienne entre le « normal et le pathologique » en matière sociale
4. Critique de la thèse durkheimienne sur la « division du travail social »

F. *L'inter-psychologie*

G. *La conversation*

1. Le rôle de la conversation

- a) Intérêt de l'étude de la conversation
- b) La conversation comme élément constitutif de la vie sociale

H. *Les relations sociales : correspondance, presse, amitié*

1. La correspondance
2. La presse
3. L'amitié

I. *Foule, public, société*

J. *Les méthodes de travail*

1. Création de laboratoires
2. Usage de statistiques
3. Observation directe des groupes
  - a) Le couple mère-enfant
  - b) Les groupes enfants-adultes
  - c) Les groupes professionnels
  - d) Les groupes spontanés
4. Questionnaires

CHAPITRE 5 : ÉCRITS INÉDITS

- A. *La sociologie élémentaire*
- B. *Interpsychologie infantile*
- C. *Les déviations de l'action inter-mentale*
- D. *Notes sur la conversation*

BIBLIOGRAPHIE

# PREMIÈRE PARTIE :

## Introduction

### 1

## Gabriel tarde (1843-1904)

### A. Tableau chronologique

[Retour à la table des matières](#)

1843	mars : naissance de Gabriel Tarde, à Sarlat (Dordogne). Son père est juge d'instruction à Sarlat.	
1848		Karl Marx, <i>Le manifeste communiste</i> .
1850	Le père de Gabriel Tarde meurt. L'enfant, unique, sera élevé par sa mère.	
1852		Auguste Comte, <i>Catéchisme positiviste</i> .
1853		Gobineau, <i>Essai sur l'inégalité des races</i> .
1854	Élève au Collège des Jésuites de Sarlat. Passe ses vacances au manoir familial de La Roque Gageac, sur les bords de la Dordogne, à 10 km de Sarlat.	
1855		Le Play, <i>Les ouvriers européens</i> .



- 1859 Darwin, *L'origine des espèces*.
- 1860 Baccalauréat ès lettres, avec mention très bien ; puis baccalauréat ès sciences.
- 1861 Prépare l'entrée à l'École polytechnique. Cournot, *Traité de l'enchaînement*.
- 1862 Première crise d'ophtalmie. Abandon des études mathématiques pour le Droit. Commence la rédaction de son Journal intime. Charcot est nommé médecin à l'hospice de la Salpêtrière. Spencer, *Les premiers principes*.
- 1863 Arrête tout travail, en raison de son ophtalmie. Médite sur Maine de Biran et sur Cournot. Renan, *La vie de Jésus*.
- 1864 La première Internationale. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*.
- 1865 Peut reprendre ses études de Droit. Vient s'installer, avec sa mère, à Paris. Claude Bernard, *Introduction à la médecine expérimentale*.<sup>1</sup>
- 1867 Retour à Sarlat. Gabriel Tarde devient secrétaire du juge de Sarlat.
- 1869 Nommé juge, suppléant, au Parquet de Sarlat. Renouvier, *La Science de la morale*.
- 1870 Premiers écrits : *La Différence universelle*, et *Contes et poèmes*.
- 1873 Nommé substitut du Procureur de la République, à Ruffec (Charente). Wundt, *Éléments de psychologie pathologique*.
- 1874 Rédige le texte sur les *Possibles*, et une étude sur *La répétition et l'évolution des phénomènes*. Boutroux, *De la Continence des lois de la nature*.
- 1875 Rédige une étude, *Maine de Biran et l'Évolutionnisme en psychologie*.
- 1876 Gabriel Tarde revient à Sarlat, comme Juge d'instruction.
- 1877 Mariage avec Mlle Bardy-Delisle. Voyage de noces en Italie.
- 1878 Première collaboration à la *Revue philosophique* de Th. Ribot.
- 1879 Publication des *Contes et poèmes* (retirés ensuite du commerce, un an plus tard).

<sup>1</sup> [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

- 1881 Article dans la *Revue philosophique* sur « La psychologie économique ». Plaquette sur « La Roque Gageac au XV<sup>e</sup>, siècle ».
- 1882 Premières correspondances avec Lombroso et l'École italienne de criminologie.
- 1884 Première rédaction du *Fragment d'Histoire future*.<sup>1</sup>
- 1885 J.-M. Guyau, *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*.
- 1886 *La criminalité comparée*, publié chez Alcan.<sup>2</sup>
- 1887 Première collaboration aux *Archives d'Anthropologie criminelle*, du Dr Lacassagne.  
*Introduction aux Chroniques de Jean Tarde*, astronome du XVI<sup>e</sup> siècle, arrière grand-oncle de Gabriel Tarde.
- 1888 Premières correspondances avec les psychologues russes, Novikof et Baganof.
- 1889 Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*.<sup>3</sup>
- 1890 *Les Lois de l'imitation*, Alcan. *La philosophie pénale*,<sup>4</sup> Stork, à Lyon.
- 1892 Élu président du Troisième congrès international d'Anthropologie criminelle, à Bruxelles.  
*Études pénales et sociales*, Stork, à Lyon.
- 1893 *La logique sociale*, Alcan.  
*Les transformations du Droit*,<sup>5</sup> Alcan.
- 1894 Tarde quitte Sarlat pour Paris. Nommé Directeur de la statistique judiciaire au Ministère de la Justice.  
Rencontre Brunetière, Espinas, Lévy-Bruhl, Durkheim.
- 1895 *Essais et mélanges sociologiques*, Stork, à Lyon.
- Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique*.<sup>6</sup>
- G.-H. Wells, *La machine à explorer le temps*.

<sup>1</sup> [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

<sup>2</sup> [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

<sup>3</sup> [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

<sup>4</sup> [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

<sup>5</sup> [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

<sup>6</sup> [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

1896	Premières rencontres avec Bergson.	Bergson. <i>Matière et mémoire</i> . <sup>1</sup> Renouvier, <i>Philosophie analytique de l'histoire</i> .
1897	Conférences au Collège libre des Sciences sociales. <i>L'Opposition universelle</i> <sup>2</sup> , Alcan.	Durkheim fonde l' <i>Année sociologique</i> .
1898	<i>Études et psychologie sociale</i> , Giard et Brière. <i>Les Lois sociales</i> <sup>3</sup> , Alcan.	Pierre et Marie Curie découvrent le radium.
1899	Voyage en Russie et en Suède. <i>Les Transformations du pouvoir</i> , Alcan.	Développement de l'Affaire Dreyfus.
1900	Nomination au Collège de France. Élection à l'Académie des Sciences morales et politiques.	Théorie quantique, par Planck. S. Freud, <i>L'explication des rêves</i> .
1901	<i>L'Opinion et la foule</i> <sup>4</sup> , Alcan.	Nomination de Bergson au Collège de France.
1902	<i>La Psychologie économique</i> , 2 vol., Alcan.	Lévy-Bruhl, <i>La morale et la science des mœurs</i> <sup>5</sup> .
1903	Troubles de santé.	
1904	12 Mai, mort de Gabriel Tarde.	

## B. La vie, l'œuvre

### [Retour à la table des matières](#)

L'attention se porte beaucoup sur Tarde depuis quelques années. La raison en est que la sociologie a découvert qu'elle ne peut plus se passer de la psychologie. En effet, celle-ci a fait valoir ses droits à se prononcer non seulement sur le comportement individuel, mais sur le comportement collectif<sup>6</sup>. Sociologie et psychologie sont donc appelées à collaborer très étroitement. L'ère de la sociologie non-psychologique, telle que l'avait conçue Durkheim, est bien terminée<sup>7</sup>. L'avenir est à une sociologie psychologique, ou, pour prendre la formule qui a cours, à la psychologie sociale. Or, le maître en ce domaine, ce fut depuis toujours Gabriel Tarde. Il a fondé la psychologie sociale ; il lui a donné ses principes, ses règles

<sup>1</sup> [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

<sup>2</sup> [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

<sup>3</sup> [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

<sup>4</sup> [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

<sup>5</sup> [Texte disponible dans Les Classiques des sciences sociales. JMT.]

<sup>6</sup> Se reporter plus particulièrement aux derniers écrits de Freud, *Malaise de la civilisation, Totem et Totémisme*.

<sup>7</sup> J.-P. Sartre en fait le constat dans *Situation I*. Il écrit : « La sociologie de Durkheim est morte : les faits sociaux ne sont pas des choses, ils ont leur Signification... » (p. 186).

méthodologiques ; il lui a fixé son programme ; et, par son action infatigable, il lui a donné son premier crédit et ses premiers lustres, dès le début de ce siècle.

Les pages qui suivent sont proposées pour aider les sociologues de notre temps à redécouvrir sa pensée, son œuvre, ses projets ; et peut-être à reprendre la tâche, là où il l'a laissée.

## 1. Une vie consacrée à l'observation du comportement social

[Retour à la table des matières](#)

À la différence de son rival Durkheim, qui a été surtout théoricien, Gabriel Tarde a été essentiellement un praticien. Il a « pratiqué » la réalité sociale avant de l'interpréter. Son observation va se porter sur les données que lui offraient ses fonctions de juge : la criminologie ; ses premiers « cas sociaux » furent des criminels.

Gabriel Tarde était issu d'une famille de magistrats. Né le 12 mai 1843, à Sarlat (Dordogne), d'un père Juge d'instruction et d'une mère qui était elle-même fille de juriste, il va passer toute son enfance au contact des problèmes soulevés par la criminalité, qui sévissait alors dans son Périgord natal. Après quelques études de mathématiques – qui lui seront précieuses, plus tard quand il interprétera les statistiques criminelles – il se tourne à son tour vers le Droit, qu'il étudie à Toulouse, puis à Paris. Rentré en Périgord, après un bref séjour à Ruffec (Charente), il est nommé Juge d'instruction à Sarlat, en 1876 ; il le restera pendant près de vingt ans. Il devient rapidement spécialiste en droit criminel, publiant successivement deux ouvrages, qui font toujours autorité dans le monde juridique, *La criminalité comparée* (1886), et *La philosophie comparée* (1890). Il engage une polémique virulente avec l'école italienne de criminologie, rendue célèbre par les thèses déterministes de Lombroso (thèse du criminel-né). La vigueur de sa réfutation le fait connaître, en France et à l'étranger. Il fonde en 1887, avec le Dr Lacassagne, la revue *Archives d'Anthropologie Criminelle* ; et il devient bientôt président de la Société Internationale de Criminologie.

Ce sont ses observations dans ce domaine qui vont faire naître en lui sa vocation de sociologue. Il est amené, en effet, à s'interroger sur les causes des crimes, et sur les déferlements d'actes criminels qui sévissent alors. Quelle est donc la motivation psychologique du criminel, et quel est le rapport entre cette motivation et le contexte social dans lequel vit le meurtrier ? Et, au moment même où Freud entreprend l'étude des comportements psychologiques anormaux par rapport au milieu, Gabriel Tarde entreprend l'étude du comportement anormal du criminel par rapport à son milieu. Il découvre alors que si certains meurtriers font réellement preuve d'un véritable esprit d'invention, beaucoup n'ont agi que par imitation, sous l'effet d'une certaine contagion. Tarde vient de faire ainsi deux découvertes, de portée sociologique : le rôle de l'invention et celui de l'imitation. Il

commence alors à diffuser ses idées à ce sujet dans des articles (dans la *Revue Philosophique*, et dans les *Archives d'Anthropologie Criminelle*). Deux forces animent la vie sociale, explique-t-il : l'*invention*, qui marque des points de départ absolus, et qui est d'origine strictement individuelle ; et l'*imitation*, qui se manifeste dans l'ordre collectif, mais qui reste également de nature psychologique. Il approfondit ses réflexions pendant les années 1888-89 ; puis, en 1890, il publie son premier grand volume de sociologie, celui qui fera sa gloire : *Les lois de l'Imitation*. Il y montre comment le phénomène psychologique d'imitation réussit à expliquer à lui seul toutes les formes de liens sociaux qui peuvent se présenter ; que cette imitation suit des lois parfaitement rationnelles, et qu'il suffit de les relever pour découvrir le secret de la vie interne des sociétés. Il y montre, en outre, comment l'étude de ces lois d'imitation peut être favorisée par une approche scientifique du phénomène, grâce à l'appel aux statistiques. Ses idées attirent l'attention ; et on lui demande de partout – de France, mais surtout de l'étranger, car son livre a été immédiatement traduit en plusieurs langues – d'apporter des précisions, et d'énoncer sa doctrine. Il publie donc trois ans après, en 1893, son deuxième grand volume, *La Logique Sociale*. Cette fois, l'ouvrage est dense, bien charpenté, très didactique. Tarde y expose ses vues sur la structure sociale et ses composantes. Il met en lumière le rôle déterminant de l'invention ; puis il analyse ses causes profondes et ses lois ; et il étend son analyse à d'autres facteurs d'action sociale, comme le désir et la croyance. Il montre que la diffusion de ces facteurs psychologiques suit une certaine logique, dégageant les lois d'une logique sociale, aussi rigoureuses que celles de la logique rationnelle ; et il termine en laissant deviner tous les profits que l'on peut tirer de ces analyses, tant dans l'ordre social proprement dit, que dans l'ordre politique et économique. Entre temps d'autres publications, d'ordre juridique, comme *Les transformations du Droit*, en 1893, et de nombreux articles, ont achevé de convaincre l'opinion que l'obscur juge d'instruction de Sarlat est un des plus grands esprits de son époque, et qu'il serait temps de le mettre en valeur. En 1894, des amis font, en effet, nommer Gabriel Tarde à Paris, au poste de directeur de la statistique judiciaire, au Ministère de la Justice. Son audience personnelle va s'accroître considérablement. Il est invité dans les salons parisiens ; on lui fait donner des cours et conférences, à l'École des Sciences Politiques, et à l'École des Sciences Sociales. En 1895, il publie un recueil d'études qu'il tenait en réserve depuis longtemps, et qui vont révéler au public ses compétences cachées en matière philosophiques et morales, *Études et mélanges sociologiques*. En 1897, il se risque même à publier un fort volume de 450 pages traitant d'un sujet qui n'avait pas été souvent traité dans l'histoire, et certainement pas depuis Hegel, qu'il intitule *L'opposition universelle*. L'analyse est audacieuse, pleine d'aperçus nouveaux. L'auteur y fait une enquête sur toutes les formes possibles d'opposition ; il les classe, les compare (travail qui n'avait même pas été fait par Hegel, qui pourtant se sert constamment de la notion d'opposition). Il montre le rôle joué par l'opposition dans la nature et dans la société. Cet *excursus* philosophico-social révèle les richesses de la « palette » intellectuelle de Gabriel Tarde. Aussi, peu après la publication d'un dernier recueil d'études sociologiques, *Les lois sociales*, en 1898, commence-t-on à parler de lui pour les

plus hauts postes. Quelques mois après, en effet, il est nommé au Collège de France, puis élu à l'Académie des Sciences morales et politiques. Il inaugure son cours au Collège de France, le 8 mars 1900, par une leçon très remarquée, où il situe la sociologie parmi les plus importantes disciplines de la pensée moderne. Son audience, dès lors, va se répandre à travers le monde. Ses principaux ouvrages connaissent des rééditions, en France ; et des traductions à l'étranger, en anglais, en allemand, en russe, en espagnol <sup>1</sup>. Ses dernières années, il va les consacrer à un sujet qui lui tenait à cœur depuis ses années de jeunesse, les problèmes économiques. Il mesurait la carence des théories antérieures, tant les doctrines libérales que dirigistes ; et il lui semblait que les analyses qu'il avait faites en matière sociale devaient trouver en économie une féconde application. Il exposa d'abord ses vues dans son cours au Collège de France ; et devant le succès qu'elles rencontrèrent, il se décida à les publier. Il fit donc paraître, en 1902, un gros ouvrage, en deux volumes, *Psychologie économique*. Il y développait une nouvelle conception de la Valeur, et de nouvelles interprétations des facteurs constitutifs de l'économie. Son idée majeure était que le facteur économique le plus précieux, pour un individu comme pour un peuple, c'était la capacité d'invention. Elle permet à un homme de relever tous les défis de la concurrence, et à un peuple les défis de l'histoire. Son ouvrage sur l'économie fit sensation ; on le commenta ; des thèses de jeunes chercheurs en furent extraites ; et, encore aujourd'hui, on en développe les vues essentielles dans nombre d'universités, surtout aux États-Unis.

Mais ce travail considérable devait venir à bout des forces déclinantes de Gabriel Tarde. Après une brève maladie, il devait mourir le 12 mai 1904, à l'âge de 61 ans. Il repose, depuis lors, dans l'humble cimetière du village de La Roque Gageac (Dordogne), tout près des lieux où il avait pensé l'une des théories sociales et économiques les plus fécondes de l'histoire des idées.

## 2. Une doctrine sociologique, riche et variée

[Retour à la table des matières](#)

Disons d'abord – avant de parler de ses vues sociologiques – que Gabriel Tarde a cultivé tous les genres de réflexion, et avec un égal bonheur. Il fut juriste, on l'a dit ; et il devint même le meilleur criminaliste de son temps <sup>2</sup>. Il fut philosophe ; et il a proposé les éléments d'une philosophie de la Différence, inspirés de Leibniz, et plus directement de Cournot, qui retient l'attention, et suscite même actuellement

---

<sup>1</sup> À l'heure actuelle, les ouvrages de Tarde sont difficiles à trouver en France (des rééditions sont, cependant, en projet). Mais on peut trouver encore ses ouvrages en diverses langues étrangères.

<sup>2</sup> Voir Actes du 5<sup>e</sup> Congrès international de Criminologie, Montréal, 1965, Communication de J. Milet, *Gabriel Tarde, un précurseur de la criminologie moderne*. Voir aussi *Gazette du Palais*, N° du 21 mai 1971, étude de M<sup>e</sup> André Toulemon, « Gabriel Tarde, un génie méconnu ».

de nouvelles réflexions<sup>1</sup>. Il fut l'historien ; et il a même proposé la philosophie de l'Histoire qui semble être la plus équilibrée, parce qu'elle est la moins prétentieuse, du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Il fut économiste, on vient de le rappeler ; et il a proposé des vues neuves, profondément réalistes<sup>3</sup>. Mais tous ces travaux convergeaient vers une œuvre de sociologue ; et c'est vers cette œuvre qu'il faut nous tourner.

Homme d'observation, Gabriel Tarde va fonder sa sociologie sur des faits et des expériences, qu'il a lui-même vérifiés, en général dans la solitude de son cabinet de juge d'instruction, ou à son bureau parisien des statistiques criminelles. Il a littéralement vécu les « cas sociaux », qui vont nourrir sa réflexion. Il a soupesé les responsabilités ; il a démêlé le jeu des facteurs individuels et collectifs. C'est au contact de la réalité sociale, quotidiennement vécue, qu'il a pu élaborer ses théories<sup>4</sup>. C'est là qu'il est parvenu à la conviction que la source première de tout comportement social réside essentiellement dans l'individu, dans la conscience individuelle. Un individu lance une idée ; elle est recueillie par un autre individu, qui s'en inspire pour sa pensée et sa conduite ; celui-ci la transmet à un troisième individu, et ainsi de suite. Des réseaux d'imitation ainsi se créent ; des courants se dessinent ; et en se croisant et en s'entrecroisant, ces réseaux et ces courants finissent par constituer le tissu serré de la vie sociale. Voilà l'essentiel de la doctrine.

Apportons des précisions. Deux types de facteurs interviennent : les causes sociales, qui déclenchent les mouvements ; et les conditions, qui en assurent la transmission et l'expansion. Les causes sociales sont de trois sortes. Nous avons d'abord le *désir* et la *croyance*. L'être humain est, avant toutes choses, un être habité de désirs ; c'est un « animal psychologique » (beaucoup plus qu'un animal raisonnable, ou une cellule d'un corps global). Ses désirs prendront les formes les plus variées : appétits, jouissance, ambition, souci de dignité, etc.) ; et ces désirs joueront le rôle de stimulants de l'action. Ils déclencheront les entreprises humaines. Ils sont accompagnés – et parfois même précédés, tant il est vrai que l'homme vit d'illusions – par tout un registre de croyances ; la croyance, en effet, entretient le désir, et souvent le stimule : le malade, qui « croit » en la vertu thérapeutique d'un remède, le désirera ardemment. Un second type de cause

<sup>1</sup> On se reportera avec intérêt au volume de M. Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, P.U.F., 1968, qui met en lumière l'intérêt de la philosophie de la Différence, qui figure chez Gabriel Tarde, cf. pp. 39, 104-105, 264.

L'intérêt des positions de Tarde avait aussi été signalé par M. Roger Kempf dans son Introduction à la traduction de l'opuscule de Kant, *Essai pour introduire en philosophie le concept de grandeur négative*, Vrin, 1949, pp. 14, 25, 27, 31-36.

<sup>2</sup> Voir J. Milet, *Gabriel Tarde et la philosophie de l'Histoire*, Vrin, 1970, Chapitre VII en particulier.

<sup>3</sup> Voir « Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques », pour l'année 1972, Communication de M. J. Milet, « Gabriel Tarde, philosophe de l'Histoire et de la prospective », et interventions de MM. Bastid, H. Guitton et Leduc.

<sup>4</sup> C'est cette expérience personnelle des faits sociaux qui fonde la supériorité de Tarde sur Durkheim, lequel n'a souvent travaillé que sur des données de seconde main.

sociale interviendra ensuite, ce sera *l'invention*. Le désir stimule l'esprit d'invention, puisque celui-ci est seul susceptible de procurer l'objet du désir, jusque-là insatisfait. Tarde a très bien étudié l'invention. Il en a fait l'histoire, puis la théorie ; il a montré que l'esprit d'invention s'épanouissait en séries, constituant une sorte d' « arbre généalogique ». L'invention, c'est le bourgeonnement de la vitalité humaine. Elle seule fait progresser les sociétés humaines, à la différence des sociétés animales qui en sont totalement dépourvues. Enfin, une troisième cause intervient, dans la vie sociale, ce sont les stimuli qui naîtront de la conjonction des *relations sociales* elles-mêmes. En effet, chaque fois qu'un courant de désirs ou un processus d'invention croise un autre courant ou un autre processus, le point de croisement devient à son tour un centre d'action, d'où partent de nouveaux courants. Et ainsi prend forme la vie sociale.

Mais, en fait, ces stimuli divers, désirs, croyances, inventions, relations interpsychologiques, resteraient stériles, ou repliés sur eux-mêmes, s'ils n'étaient pas repris en charge et véhiculés jusqu'aux extrémités des réseaux sociaux, par des processus de transmission, que Tarde appelle les conditions de la vie sociale, conditions indispensables à la constitution du tissu social. Le plus important de ces processus de transmission, c'est *l'imitation*. C'est ici qu'elle vient prendre place dans la théorie sociologique de Tarde (et comme son rôle est assez spectaculaire, on a souvent identifié la sociologie de Tarde avec ce seul processus de l'imitation). Son rôle est bien connu. En imitant un modèle, un sujet crée avec celui-ci un lien ; et s'il est imité à son tour le lien se prolonge ; et ainsi des liens se créeront, à l'infini, de conscience à conscience ; et la vie sociale prendra consistance. C'est par le processus de l'imitation, par exemple, que se sont créés et répandus les langues parlées et écrites, les religions, les procédés techniques, les us et coutumes. Elle établit de sujet à sujet des liens de suggestion (et non pas de « contrainte », comme il apparaît chez Durkheim) entre les différents sujets qui vont constituer une société. Ce lien est de nature purement psychologique, ou plus précisément interpsychologique. Il s'agit d'un phénomène d'hétéro-suggestion. L'imitateur subit la fascination du modèle imité. Tarde, dans le langage du temps, dit que c'est là un phénomène d'hypnose. Son étude est relativement aisée. Il ne s'y cache aucun mystère (aucun mythe n'intervient : pas d'appel à une mystérieuse « conscience collective », comme chez Durkheim). Le phénomène psychologique de l'imitation, comme tout phénomène de suggestion, peut être étudié en laboratoire ; on peut en déterminer les causes, les lois, les effets prévisibles, et même l'intensité. C'est ce à quoi Tarde s'emploie dans les *lois de l'imitation*. Il distingue en particulier deux types de lois : les lois d'expansion logique, et les lois d'expansion extra-logique. Les lois d'expansion logique concernent l'expansion d'une imitation de proche en proche, à travers les individus qu'elle atteint. Elles discernent trois phases : celle de la « méditation collective », où les apports sont pesés et appréciés ; du « duel logique », où s'affrontent les opinions favorables et défavorables à l'imitation introduite ; et la phase de l' « accouplement logique », où des résultats s'ébauchent (rejet, ou absorption, ou symbiose). L'histoire nous apporte des moissons d'exemples et de cas d'application de ces lois ; l'expansion des langues se fait



suivant ces lois, de même celle des religions, des cultures, des techniques<sup>1</sup>. Mais d'autres facteurs vont venir s'ajouter aux précédents, et d'une certaine façon en troubler la belle ordonnance : ce sont les facteurs d'expansion extra-logique. Tarde désigne de ce nom des facteurs de nature irrationnelle, qui surgissent à l'improviste, suivant des processus non-rationalisables, tout en se répandant suivant le mode des imitations. Ce sont, par exemple, les impulsions qui vont surgir inopinément du tréfonds (nous dirions : du subconscient) de la nature humaine, chez certains individus. Ces mouvements iront « du dedans au dehors » des consciences, dit Tarde. Ils interviendront comme des pulsions vitales, surgies directement de la nature. Ce sont aussi les mouvements qui déferleront, inopinément aussi, de certaines « cimes » sociologiques, de « certains châteaux d'eaux sociaux », dit Tarde, c'est-à-dire d'hommes, ou de groupes d'hommes, qui se sont trouvés occuper un poste en vue dans la société, et cela au gré des circonstances. Ces facteurs extra-logiques vont créer des engouements inattendus, déterminer des « modes », peut-être même des « coutumes ». Leur intervention viendra perturber, inconsiderément, le jeu régulier des lois logiques de l'imitation, mais ils ne seront pas inutiles, parce qu'ils apportent avec eux des éléments d'invention, donc de rénovation.

Poursuivons l'analyse. Ces grands courants d'imitation, tant logiques qu'extra-logiques, vont en se répandant rencontrer inévitablement des oppositions. C'est ici que Tarde fait intervenir la deuxième forme de condition sociale : l'*opposition*. En effet, lorsque la suggestion imitative vient rejoindre un sujet ou un groupe, elle ne le laisse pas indifférent. Celui-ci va manifester son identité, en refusant a priori l'apport extérieur. Ce phénomène se retrouve dans toute la nature. Le premier à le déceler avait été Aristote, qui lui accorde une grande importance : il en fait même la pierre angulaire de sa morale (la vertu ne se situe-t-elle pas en un juste milieu que l'on définit à partir de deux excès diamétralement opposés ? C'est l'opposition qui fonde la rectitude). Longtemps négligée, l'étude de cette notion sera reprise par Hegel, qui s'arrête à une forme d'opposition, l'opposition des « contradictions dialectiques » (alors qu'il y en a d'autres, qu'il semble ignorer ou négliger). Tarde reprend l'étude de cette notion, car il y voit un des moteurs de la vie sociale. Il a compris que tout apport extérieur d'imitation suscite une réaction hostile, une opposition. Mais c'est là, dit-il, une loi féconde du réel et de la vie. S'opposer, c'est manifester une présence, c'est préparer un avenir, c'est déjà amorcer une construction (c'est contre-balancer une poussée). L'opposition se manifesterà dans tous les domaines : diffusion des langues, des religions, de la culture, des techniques, etc. Enfin, une troisième condition de la vie sociale va intervenir, ce sera la capacité *d'adaptation*. Quand imitations et oppositions seront bien contre-balancées, il faudra bien que se réalise un compromis, une adaptation. Un équilibre va s'établir, qui assurera, pour un temps, la vie sociale et la paix, condition de la fécondité. Mais ces moments de calme assurés par l'adaptation sont toujours

---

<sup>1</sup> Se reporter aux enquêtes qui figurent dans le texte même des *Lois de l'imitation*, en particulier pp. 17 à 37, et l'ensemble du chapitre V.

précaires – et il est bon qu'il en soit ainsi, pour le progrès de la société –, de nouvelles vagues d'imitation déferlent qui bousculent l'état de fait ; et la vie reprend son cours. Ainsi – en cédant à son rythme ternaire, fait d'imitation, d'opposition et d'adaptation – la vie sociale ira en évoluant perpétuellement ; et, perspectives heureuses, nous pourrons deviner les orientations de cette évolution, du moins jusqu'à un certain point.

### **3. Application des principes sociologiques à l'étude des faits sociaux**

[Retour à la table des matières](#)

Les principes que vient d'énoncer Tarde vont connaître de nombreuses applications, tant dans l'ordre strictement sociologique que dans l'ordre politique, économique et historiologique.

Dans l'ordre sociologique, on peut relever d'abord une redéfinition des données fondamentales de la sociologie. Ainsi Tarde propose une nouvelle formulation de la notion de société. Celle-ci se définit comme la résultante du jeu d'imitations, de contre-imitations, et d'inter-imitations, qui se joue entre deux et plusieurs partenaires, s'inspirant du même modèle. Plus d'appel à la contrainte exercée par une « conscience collective », ou aux pulsions d'un organisme social sous-jacent aux individus. Le lien social trouve son explication dans un phénomène purement psychologique, ou si l'on veut inter-psychologique. Tarde va également rénover l'étude de l'évolution des foules, qui avait été entreprise par Gustave Le Bon. Il peut établir que la foule évolue vers la constitution d'un public, à partir du moment où un modèle s'offre à son imitation ; ensuite, par une intensification du même processus, elle évoluera en société, et même en cité.

Dans l'ordre politique, les applications des interprétations inter-psychologiques de Tarde sont multiples. Il fonde, lui aussi, la naissance des cités sur la croyance en un avenir commun ; mais cette croyance ne prend pas la forme d'une solidarité comme chez Renan, ou d'une activité culturelle ou religieuse, comme chez Fustel de Coulanges. Elle restera un facteur purement psychologique, articulé sur un désir : désir d'accomplir une aspiration à l'indépendance, à l'expansion, ou à la domination. La conscience politique cristallisera, dès lors, autour d'une cause exemplaire, d'un modèle. Ce modèle sera celui du Père (ou du Patriarche) dans les cités antiques ; il sera celui du Héros dans les cités modernes : héros de l'indépendance, de la paix ou de la guerre. De la concentration des énergies autour de l'image du modèle, procédera la vigueur du groupe social ; et Tarde n'exclut pas pour les cités la possibilité d'une vie immortelle ; du moins, cela semblerait se vérifier dans le cas de la ville de Rome, dont la civilisation se perpétue, sans jamais disparaître.

Dans l'ordre économique, les analyses faites par Gabriel Tarde s'avèrent particulièrement éclairantes, nous l'avons déjà signalé. La dominante de sa pensée en ce domaine, c'est que *l'homo oeconomicus*, que prennent uniquement en considération les théoriciens de l'économie, tant libéraux que dirigistes, en fait n'existe pas ; c'est un être de raison ; s'il existait, ce serait un monstre. L'homme, en vérité, est un être de désir ; c'est cet être de désir, qui réagit également dans les relations économiques. C'est donc à partir de la psychologie (et même, dirait-il maintenant, de la psychanalyse) qu'il faut juger des structures économiques. Les données économiques réelles ne sont pas quantitatives, mais qualitatives. La loi de l'offre et de la demande par exemple, n'a pas le caractère mathématique que l'on croit ; il s'agit d'un jeu de désirs, non mathématisables ; les variations en sont donc imprévisibles ; et, choses plus graves, elles peuvent être manipulées par des psychologues. On peut créer des courants de demandes, comme aussi des courants d'offres. Autre cas : la production ne peut pas être planifiée, parce que les désirs humains sont changeants ; le besoin de consommation suit les méandres du désir (et même des croyances). Les conditions de travail ne sont pas à traiter comme une donnée propre : elles restent constamment tributaires de l'invention, qui peut à tout instant changer les modèles à reproduire, et les machines destinées à les reproduire ; Tarde a prévu l'avènement de l'automatisation. Tarde va même plus loin : il se risque dans la prospective ; et il présente une théorie concernant l'évolution, à moyen et long terme, de l'économie, compte tenu des rythmes et des cycles que l'économie va connaître.

Enfin, l'œuvre de Tarde trouve son achèvement, et peut-être son couronnement, dans une philosophie de l'Histoire. Tarde a essayé de comprendre le passé de l'humanité, pour mieux se permettre de percer son avenir. Ses vues générales sont assez optimistes. Il est, en vérité, pessimiste à court terme, mais optimiste à long terme. Il prévoit un vingtième siècle empli de conflits politiques et sociaux (il a prévu trois guerres mondiales). Mais, il a foi en l'homme ; et c'est pourquoi il se plaît à espérer que, de guerre lasse (c'est le cas de le dire), l'humanité se donnera des conditions de la paix, grâce à un système démocratique universel, fondé sur le culte du génie humain.

#### 4. Des éléments de réflexion

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'ensemble, la pensée sociologique de Gabriel Tarde – comme les pages suivantes pourront le montrer – reste d'une étonnante actualité (malgré une documentation qui, inévitablement, commence à dater) ; à certains points de vue, on a même le sentiment que ses vues préfigurent l'avenir. En fondant sa sociologie sur la psychologie, il lui donnait, dès son époque, les assises scientifiques que nous réclamons maintenant. Sa doctrine sociologique est infiniment plus apte à accueillir les données de la psychologie et de la psychanalyse actuelle en matière

sociale, que celle de Durkheim qui, a priori, refusait tout appel à des considérations psychologiques <sup>1</sup>.

En outre, nous pouvons certifier que dans tous les domaines qu'il a exploré, sciences politiques, philosophie, économie, Gabriel Tarde a apporté des intuitions originales, dont nous pouvons encore faire notre profit. Ces intuitions ne sont d'ailleurs que rarement exploitées par leur auteur : il a laissé à ses successeurs le soin de les utiliser, à leur profit. Ce faisant, il reste pour nous un penseur du XX<sup>e</sup> siècle.

Jean MILET.

---

<sup>1</sup> L'opposition entre les conceptions que se font Tarde et Durkheim de la nature du lien social est entière. Tarde se fonde sur des observations psychologiques et invoque des relations interpsychologiques ; Durkheim se fonde sur des analyses déductives et invoque la nécessité d'une « conscience collective ». Les affrontements furent très rudes (voir les textes que nous citons plus loin, dans nos Textes choisis, IIe partie, V, § 2). Toutefois, nous tenons à signaler, sur la foi de documents découverts récemment (septembre 1972), que les relations personnelles restèrent fondées sur une haute estime mutuelle. Nous lisons dans une lettre, sous la plume de Durkheim, le propos suivant : « Je serais heureux que mes explications pussent servir à diminuer la distance qui nous sépare (...). Je vous remercie de me faire savoir que ce désaccord doctrinal ne diminue pas l'estime que vous voulez bien avoir pour moi ; je n'ai pas besoin de vous dire que, de mon côté, ma déférence pour votre œuvre et votre personne reste entière » (lettre d'Émile Durkheim à Gabriel Tarde, du 25 mars 1895, inédite).

---

## 2

---

# Gabriel Tarde et la psychologie sociale

[Retour à la table des matières](#)

Après une longue période de quasi-oubli, l'œuvre de Gabriel Tarde suscite actuellement un intérêt certain non seulement en France – où ce sont les aspects philosophiques qui ont surtout retenu l'attention <sup>1</sup> – mais aussi à l'étranger où les textes sociologiques et psychologiques sont plus souvent reproduits et commentés.

Un livre paru récemment au États-Unis <sup>2</sup>, dans une collection de sociologie, offre une sélection de certains de ses ouvrages et articles que Clarke présente et commente dans une intéressante introduction. Le titre de ce livre, *On Communication and Social Influence (À propos de la communication et de l'influence sociale)*, paraît significatif à cet égard et souligne la perspective de psychologie sociale dans laquelle peuvent être situés ces textes de Gabriel Tarde.

Il devient alors nécessaire de se demander pour quelles raisons un auteur, qui se révèle actuellement comme un précurseur de la psychologie sociale contemporaine, a pu être oublié et méconnu à ce point, pour « refaire surface » près d'un demi-siècle plus tard.

Plusieurs facteurs peuvent être avancés. Le premier semble inhérent à l'histoire même des idées. En effet, après une période de création intellectuelle et d'expansion, un retour sur soi devient souvent possible et fécond ; il peut prendre la forme d'un examen historique et critique des nouveaux concepts ou des théories récemment élaborées. C'est ainsi que l'on est amené à rechercher les origines, les précurseurs chez lesquels les idées nouvelles ont fait leur première apparition sans réussir encore à s'imposer vraiment.

---

<sup>1</sup> MILET, J. – Gabriel Tarde et la philosophie de l'histoire, J. Vrin, Paris, 1970.

<sup>2</sup> CLARKE, T.- N. – Gabriel Tarde. *On Communication and Social Influence*. The Univ. of Chicago Press, 1969.

Un deuxième facteur, plus particulier, peut être invoqué : c'est « l'étouffement » relatif de l'œuvre de Tarde par rapport à celle de Durkheim et la revanche tardive que semblent lui accorder les courants de la psychologie sociale actuelle. En effet, la pensée de Tarde n'a pas réussi à « faire école » comme celle de Durkheim et, pendant longtemps, le nom même de Tarde n'a été connu que par association avec celui de Durkheim, grâce à la célèbre polémique entre les deux auteurs. La seule idée importante qu'on lui attribue se réduit à sa conception de l'imitation. En fait, si la pensée de Durkheim a réussi à s'imposer en France aux dépens de celle de Tarde, cela provient en partie de son apparente rigueur, de sa tendance monolithique, plus satisfaisante pour l'esprit que les nuances, les hésitations et les intérêts polyvalents dont témoigne l'œuvre de Tarde. On peut penser également que l'accent mis sur l'extériorité des normes sociales, sur leur caractère contraignant, était satisfaisant pour l'esprit à un certain moment et dans un certain contexte politique, mais que, actuellement, l'intérêt se déplace sur les valeurs de créativité, d'innovation, d'imagination que l'individu peut transcrire dans la société.

Alors que Durkheim possède une place bien marquée et indiscutable dans la lignée des sociologues, Tarde se révèle tour à tour philosophe de l'histoire, sociologue, juriste, criminologue et psychologue social. Si, grâce à ses discussions avec Durkheim, il est connu surtout comme sociologue, l'importance de son apport en criminologie commence à être reconnue, comme en témoignent les articles de Boudon<sup>1</sup> et de Davidovitch<sup>2</sup>, ainsi que le volume consacré par Pinatel<sup>3</sup> à la criminologie. Il semble que ce soit l'apport psychosociologique de Tarde qui a été le plus longtemps méconnu en France, malgré quelques tentatives isolées de réhabilitation. On peut ainsi mentionner la référence qu'y fait M. Jean Stoetzel dans son ouvrage *Théorie des opinions*<sup>4</sup>, cet auteur voyant en lui un précurseur de la psychologie des groupes ; on peut également citer le titre que Mme Juliette Favez-Boutonier, professeur à la Sorbonne, avait donné à un de ses séminaires de Doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, vers 1965 : *Séminaire d'Interpsychologie*, reprenant ainsi ce terme proposé par Tarde pour désigner l'étude des personnes dans leurs relations à autrui.

Ces quelques références à un auteur français dans le contexte de la psychologie sociale constituent en quelque sorte une réaction contre l'évolution et la situation de cette discipline en France. Celle-ci n'a été adoptée que tardivement dans notre pays, et le terme même de « psychologie sociale » ne figure pas dans le

---

<sup>1</sup> BOUDON, R. – La « statistique psychologique » de Tarde. *Ann. Intern. Criminol.*, Fr., 1964, pp. 342-57.

<sup>2</sup> DAVIDOVITCH, A. – Criminalité et répression en France depuis un siècle. *Rev. fr. Sociol.*, 1961, pp. 30-49.

<sup>3</sup> PINATEL, J. – Criminologie, Vol. 3 du *Traité de droit pénal et de Criminologie de Bouzat (P.) et Pinatel (J.)*, Dalloz, Paris, 1963.

<sup>4</sup> STOETZEL, J. – *Théorie des opinions*, P.U.F., Paris, 1943.

« Vocabulaire technique et critique de la philosophie » de Lalande<sup>1</sup>, qui mentionne pourtant ceux de « psychologie pathologique », de « psychologie différentielle » et de « psychologie individuelle ».

Très souvent, en effet, la psychologie sociale est considérée comme une branche de la psychologie importée des États-Unis et, en conséquence, elle s'attire fréquemment des réactions de méfiance. C'est dans ce pays, il est vrai, que l'on trouve le plus grand nombre de manuels de psychologie sociale et les auteurs ayant apporté le plus de contributions. Ainsi, parmi les cinq grandes orientations théoriques dominant la psychologie sociale – théorie de la Gestalt, théorie de l'apprentissage, théorie psychanalytique, orientation lewinienne du champ, théorie du rôle –, presque toutes sont illustrées par des noms américains, même si, parmi les précurseurs ou fondateurs, figurent des noms européens (comme dans la théorie de la Gestalt et dans la psychanalyse, qui s'intéresse aux phénomènes sociaux surtout aux U.S.A.).

Ce n'est pas faire preuve d'un chauvinisme outrancier – bien déplacé dans le présent contexte – mais rendre justice aux faits que de souligner la part des auteurs français, et en particulier de Tarde, dans la naissance de la psychologie sociale.

On pourrait d'ailleurs se demander si ce n'est pas le sort de maint auteur européen d'élaborer des concepts ou des théories, peu remarqués dans leur propre pays, mais qui sont repris, structurés, reformulés aux États-Unis d'où ils reviennent, parfois englobés dans une conception plus rigoureuse et élaborée avec plus de soin.

Nous avons ainsi pu montrer<sup>2</sup>, à propos de la théorie du rôle, que les précurseurs se rencontraient en nombre aussi grand en France et en Allemagne qu'aux États-Unis. Mais les nouvelles idées furent abandonnées et oubliées en Europe, alors que les auteurs américains les approfondirent, les systématisèrent, et ce n'est que bien plus tard (en 1950) que ce concept de rôle fut introduit en France, vraisemblablement sous l'impulsion des auteurs américains.

C'est dans une perspective analogue que nous pensons utile de montrer les apports de pionnier de Tarde et de mettre en évidence dans son œuvre les premiers germes de diverses orientations de la psychologie sociale actuelle.

---

<sup>1</sup> LALANDE, A. – *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, P.U.F., Paris, 1947 (1<sup>re</sup> éd. 1926).

<sup>2</sup> ROCHEBLAVE-SPENLÉ, A.-M. – *La notion de rôle en psychologie sociale*, P.U.F., Paris, 1962 (2<sup>e</sup> éd. 1970).

## A. Tarde et la psychologie sociale

[Retour à la table des matières](#)

C'est à Gabriel Tarde que nous devons le terme même de psychologie sociale <sup>1</sup> puisque, en 1898, il publie ses « Études de psychologie sociale ». On peut faire remarquer, à ce propos, que ce terme apparaît de façon officielle simultanément en France et en Allemagne. Dans ce dernier pays, paraît, en effet, un ouvrage de sociologie de Gustav Ratzenhofer <sup>2</sup>, comportant une partie qui tient particulièrement compte des individus et de leurs motivations et qui s'intitule *Sozialpsychologie*.

Ce n'est que dix ans plus tard, en 1908, que nous trouvons ce terme de psychologie sociale dans le *Nouveau Monde*, et cela presque simultanément chez Ross (*Social Psychology*) et chez Mc Dougall (*Introduction to Social Psychology*).

L'adoption de ce nouveau terme par Tarde n'était certes pas due au hasard ; elle répondait à un besoin conceptuel. Si, auparavant, cet auteur se définissait lui-même comme sociologue (il publie, en 1895, *Essais et Mélanges sociologiques*). Il soulignait cependant le rôle de l'individu, en particulier des innovations qu'il apportait par ses inventions, dans le développement social. Il faut dire que, depuis le début de sa carrière, son intérêt s'était porté sur la psychologie : il connaissait les travaux de l'école de Leipzig – qu'il critiquait d'ailleurs – et s'était penché surtout sur des fonctions mentales comme l'attention, la croyance, la sensation et le désir (1880). Il s'intéressait aux différentes manifestations de la personnalité et avait même consacré un article à la graphologie (1897), car il pensait que l'écriture pouvait refléter la personnalité.

Il n'est donc pas étonnant de voir qu'il a reconnu très vite l'intérêt qu'on peut trouver à faire appel à des facteurs psychologiques pour analyser des phénomènes étudiés par d'autres disciplines. Ainsi, dès 1881, il a publié un article intitulé « La psychologie en économie politique », qui met en évidence l'importance des facteurs psychologiques dans la vie économique.

Cet intérêt pour l'exploitation psychologique l'a amené tout naturellement à considérer l'action de ces facteurs dans les processus sociaux et à tenter ainsi un rapprochement entre la psychologie et la sociologie, comme en témoigne son article « La psychologie et la sociologie », paru en 1903.

---

<sup>1</sup> Il faut dire que, déjà en 1881, nous trouvons ce terme de Tarde sous la plume d'A. Bertrand rendant compte des « Lois de l'imitation » qu'il définit comme « l'une des plus originales et des plus brillantes études de psychologie sociale » ; mais il est employé ici de façon, pourrions-nous dire, non officielle.

<sup>2</sup> RATZENHOFER – *Die Soziologische Erkenntnis* (La prise de conscience sociologique), 1898.



La rencontre de ces deux disciplines, leur synthèse, représenterait en conséquence ce que Tarde appelle la psychologie sociale. Dans cette rencontre, est-ce la sociologie qui vient fournir une aide à la psychologie ou bien, au contraire, la psychologie qui permet de mieux connaître les processus sociaux ? Autrement dit, quel est le sens que Tarde donne à ce terme de psychologie sociale et sa définition correspond-elle à ce que nous entendons actuellement par psychologie sociale ? Il faut reconnaître que, si nous pouvons citer des définitions de cette dernière, celles-ci sont si variées et si complexes qu'elles révèlent surtout le caractère double et, partant, la possible ambiguïté de cette discipline. Nous ne nous engagerons pas dans un tel travail de débroussaillage, mais, dans une première approche, très sommaire, nous pourrions dire la chose suivante : si, avec les sociologues, nous nous tournons vers la société, les institutions, les groupes, mais en considérant surtout le fait qu'ils sont composés d'individus concrets ; si, d'autre part, avec les psychologues, nous nous tournons vers les individus, mais en tenant compte particulièrement de leurs déterminations sociales, du fait qu'ils vivent en groupe, nous avons délimité, sommairement, la position de la psychologie sociale entre les deux disciplines voisines et ses relations avec celles-ci.

C'est sur le premier aspect de la psychologie sociale, sur sa face tournée vers la sociologie, que Tarde a certainement le plus insisté. Pour lui, en effet, le groupe est composé d'individus, et les facteurs ou processus psychologiques dégagés par l'étude de l'individu peuvent être appliqués à l'étude du groupe, théorie qui sera développée dans sa polémique avec Durkheim.

Tarde s'est moins intéressé à l'individu en tant que tel, et, même s'il montre la nécessité de tenir compte de l'importance des facteurs sociaux dans l'étude de la personnalité, son apport relatif au deuxième aspect de la psychologie sociale reste peu important. Prendre en considération les déterminants sociaux eût été reconnaître l'influence souvent contraignante de la société sur l'individu et eût constitué un certain rapprochement avec les thèses défendues par Durkheim.

Quoi qu'il en soit, c'est le versant sociologique de la psychologie sociale qui l'intéresse, mais surtout dans la mesure où les échanges avec la psychologie sont possibles, et c'est dans cet esprit qu'il écrit au psychologue Baldwin, qui se situe sur l'autre versant -psychologique - et montre l'impact de la société ou de l'« autre » sur l'individu : « le point d'arrivée de l'un coïncide avec le point de départ de l'autre » (rapporté par Baldwin, 1899, trad. fr., préface, p. III<sup>1</sup>).

Certaines définitions actuelles de la psychologie sociale se situent à la charnière même de la psychologie et de la sociologie, telle celle de Allport (1954),

---

<sup>1</sup> BALDWIN, J.-M. – *Le développement mental chez l'enfant et dans la race*. Trad. fr., Alcan, Paris, 1897.

pour qui elle concerne « l'étude des relations réelles, imaginées ou anticipées de personne à personne, dans un contexte social, en tant qu'elles affectent la personne impliquée ».

Dans cette « étude des relations » aussi, Tarde fait figure de précurseur. S'il emploie le terme de « psychologie sociale » dans un sens très large, pour indiquer tous les processus psychologiques à l'œuvre dans la société, nous trouvons également la dénomination « interpsychologie », qui possède à ses yeux un sens plus limité et surtout plus « interactionnel ». Il s'agit là principalement de l'étude des relations entre les individus, relations que Lagache appellera « relations intersubjectives », ou aussi « relations interpersonnelles ». Si Tarde emploie, parallèlement et dans le même sens, « intermental » et « interspirituel », ces derniers termes – tout en accentuant également le caractère d'interaction – lui paraissent pourtant trop vagues, trop entachés peut-être aussi d'un certain spiritualisme, et il leur préfère en général celui d'interpsychologique et d'interpsychologie. Comme nous l'avons déjà souligné, ce terme, tant décrié par Durkheim, revient à l'honneur dans la psychologie moderne.

Si nous distinguons avec Klineberg différents secteurs dans la psychologie sociale <sup>1</sup>, nous nous apercevons que Tarde avait, dans une certaine mesure, abordé leur étude ; c'est ainsi qu'il envisagea les attitudes et opinions, les problèmes de la communication, l'interaction sociale, la pathologie sociale.

Nous dégagerons rapidement certains des problèmes de psychologie sociale apparaissant dans l'œuvre de Tarde, en indiquant éventuellement dans quelle mesure il a fait œuvre de précurseur.

## **B. La personnalité et l'« acteur social »**

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous venons de l'indiquer, Tarde ne s'est pas spécialement intéressé à l'individu en tant que tel ; il n'a pas été un psychologue au sens actuel du terme, il n'a pas étudié l'individu « concret et complet » engagé dans une situation réelle. On peut d'ailleurs souligner que l'époque de Tarde connaissait surtout la psychologie classique, d'orientation introspectionniste, axée sur l'étude des facultés, et, à l'autre extrême, une psychophysiologie naissante, que Tarde n'ignorait pas, mais envers laquelle il gardait une réserve critique.

Comme le souligne Clarke, c'est à juste titre qu'on a reproché à Tarde son absence de conception dynamique de la personnalité. A sa décharge, on peut cependant faire remarquer que la psychologie de son temps ne se montrait pas

---

<sup>1</sup> KLINEBERG, O. – *Psychologie sociale*. Trad. fr., P.U.F., Paris, 1957.

particulièrement dynamique et que, à l'époque de l'élaboration de l'œuvre de Tarde, Freud commençait seulement à élaborer ses théories.

Quoi qu'il en soit, on peut relever chez Tarde certaines considérations qui se situent déjà dans la ligne dynamique freudienne, même s'il n'a pas approfondi ces réflexions, qui se situaient en quelque sorte en marge de sa préoccupation principale. Mais, en 1898, lorsqu'il parle de l'apposition des sentiments dirigés vers un même objet, il décrit en fait ce que Freud – à la suite de Breuer – désigne sous le nom d'ambivalence. Ainsi, il déclare (*Les lois sociales*, p. 74) : « Notre conscience est ainsi constituée qu'elle comporte une infinité d'affirmations opposées à des négations, une infinité de désirs opposés à des répulsions et ayant précisément le même objet. » Pour l'auteur, cette opposition existe en nous et dans le monde, et elle tisse le fond tragique de la destinée. Pour lui, c'est l'existence des contraires qui est responsable du changement, du progrès social. Il n'a pas, semble-t-il, franchi le pas consistant à souligner le caractère dynamique et historique de la personnalité du fait de ces oppositions et des conflits internes qu'elles engendrent, comme le fera Freud. Et cependant, là aussi, il avait mis en évidence les données qui lui auraient permis d'aboutir à de telles considérations. En effet, étudiant l'opposition, il montre que celle-ci peut se situer non seulement entre deux individus, mais aussi au sein d'une même personne : « dans les combats singuliers de thèses et d'anti-thèses, de vouloirs et de *nouloirs*, dont la conscience de l'individu est le théâtre » (*Les lois sociales*, p. 80), ce qui constitue déjà une description de ce conflit interne qui se trouve au cœur des conceptions freudiennes. Il est d'ailleurs intéressant de voir que c'est vers la même époque que Freud, dans son premier article « psychologique »<sup>1</sup>, a concentré sa réflexion sur l'opposition entre un vouloir et un contre-vouloir (*Willen und Gegenwillen*), ce qui se rapproche singulièrement du combat entre *vouloir* et *nouloir*, dégagé par Tarde.

En conséquence, le point de départ d'une conception dynamique existait chez les deux acteurs, et Tarde a même eu l'intuition d'une relation, d'un passage entre la lutte extérieure et la lutte intérieure.

Pourtant, malgré ces points de départ communs, ces deux auteurs se sont engagés dans des voies différentes par la suite. Ainsi, si Freud a montré le conflit à l'origine du dynamisme personnel, mais aussi de la névrose, Tarde a pris en considération les changements sociaux introduits par les oppositions de forces.

---

<sup>1</sup> Ein Fall von Hypnotischer Heilung. Nebst Bemerkungen über die Entstehung Hysterischer Symptome durch den « Gegenwillen » (Un cas de guérison par l'hypnose, accompagné de remarques portant sur l'origine des symptômes hystériques dans la « contre-volonté »). [Z. Hypnotism, Suggestionsther. Suggestionstheorie und verwandte Psychol. Forschg (1892). 1, n° 3-4, pp. 102-107. Cet article n'a pas encore été traduit en français.]

En fait, pour Gabriel Tarde, l'individu est surtout *l'acteur*, et les différences individuelles l'intéressent principalement dans la mesure où elles conditionnent l'action sociale.

Pourtant, cet acteur porte en lui tout le poids de la société. En effet, si, pour Durkheim, les normes sociales sont extérieures à l'individu et exercent sur lui une contrainte qui lui est étrangère, Tarde montre comment ces normes sont devenues intérieures au sujet d'un groupe et comment elles « finissent par être ce qu'il a de plus intime <sup>1</sup> ». Elles existent dans la conscience de chaque membre de la société qui les a assimilées, et cette contrainte devenue intérieure fait évidemment songer à l'instance du Surmoi, telle que la décrira Freud.

Les éléments fondamentaux de la personnalité sont, d'après lui, la croyance et le désir, et ce sont ces deux éléments qui se retrouvent dans la structure sociale.

## C. Les croyances et les désirs

[Retour à la table des matières](#)

C'est en 1880 que Tarde publia un article intitulé « Croyance et Désir », qu'il reprit quinze ans plus tard dans les « Essais et Mélanges sociologiques ». C'est-à-dire que sa pensée psychologique est restée relativement constante, même s'il indique que certaines de ses affirmations se sont transformées en interrogations. C'est dans ces données premières de la conscience qu'il faut rechercher les bases de la vie sociale, les croyances individuelles se regroupant dans l'opinion, les désirs individuels dans la volonté commune <sup>2</sup>.

Alors que les croyances représentent l'aspect cognitif de la personnalité, les désirs en constituent le côté affectif ou, plus précisément, conatif, puisque le désir vise un objet qu'il érige en valeur. Pour Tarde, c'est du reste la croyance qui est première, qui modèle les désirs et les commande. On trouve ici la position très intellectualiste de cet auteur qui semble considérer uniquement les désirs que l'on pourrait appeler secondaires et qui se modèlent effectivement sur la base d'opinions et de croyances (comme c'est le cas pour la plupart des désirs de consommation, élaborés par les croyances et opinions que véhicule la publicité). Tarde ne prend pas en considération dans ce contexte – il faut rappeler que nous sommes avant Freud – les désirs primaires, d'origine pulsionnelle, même si, à certains endroits, il emploie le terme de besoin, plus proche du biologique.

---

<sup>1</sup> Texte inédit, p. 112 de cet ouvrage.

<sup>2</sup> Auguste Comte, avant lui, avait écrit un article sur « La séparation générale des opinions et des désirs » (voir J. Milet, p. 199).

Dans son analyse de la croyance et du désir, Tarde peut apparaître en quelque sorte comme un précurseur des études sur les opinions et les attitudes. Ces dernières, pour les auteurs modernes, se situent également entre le psychologique et le social et appartiennent donc de plein droit au domaine de la psychologie sociale. La relation entre opinion et attitude apparaît très étroite, de telle sorte que les deux sont parfois confondues actuellement et que l'on trouve des études portant sur l'opinion publiée sous le nom « mesure des attitudes ». On peut penser que la croyance et l'opinion, d'une part, le désir et l'attitude, d'autre part, constituent les aspects complémentaires d'un même processus, le premier plus rationnel, plus accessible à la communication verbale et à l'observation directe – ce qui fait qu'il semble si important dans la vie sociale –, le second plus affectif, plus dynamique, le désir comme l'attitude orientant l'action de façon plus immédiate.

Tarde a fort bien vu que la croyance et le désir constituent des forces et qu'ils peuvent varier en intensité, ce qui l'amène tout naturellement à proposer de les mesurer. Ici aussi, comme nous le verrons encore par la suite, son intuition a été vérifiée par la mesure des attitudes, courante parmi les méthodes de la psychologie sociale actuelle.

En ce qui concerne le terme de désir, il n'a évidemment pas chez Tarde le sens que l'on rencontre si fréquemment dans la littérature psychanalytique actuelle ; mais il possède déjà chez lui le caractère de « tension vers », impliqué dans celui d'attitude, ce qui le lie également au terme moderne de « motivation », conçue comme « ce qui pousse l'organisme vers ». Tarde identifie d'ailleurs l'aspect psychologique de l'effort au désir. Malgré tout ce que l'on a pu dire, cette importance accordée au désir ouvre aussi la voie à une approche dynamique de la personnalité, au même titre que l'a fait la conception de l'effort introduite par Maine de Biran.

## **D. L'invention**

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les processus qui sous-tendent la réalité sociale, celui que l'on rattache presque automatiquement au nom de Tarde est l'imitation, qui, comme nous le verrons plus loin, a effectivement fait l'objet chez lui d'une analyse particulièrement approfondie. Trop souvent même, on a restreint la contribution de Tarde à l'étude de ces processus d'imitation, ce qui a permis de lui reprocher de réduire toute la vie sociale à des phénomènes imitatifs.

Or, si l'imitation a pour lui une telle importance, c'est surtout parce qu'elle permet aux inventions d'avoir un impact social, parce que, grâce à elle, l'invention peut se propager dans le groupe, transformer toute la vie sociale et ne pas demeurer un phénomène ponctuel.

Si l'imitation assure une certaine permanence, ainsi qu'une homogénéisation sociale pouvant aller jusqu'au nivellement, l'invention, elle, y introduit le nouveau, l'inattendu, le jamais vu, et Tarde peut apparaître ainsi comme le précurseur de ce thème de réflexion et de recherche, tant à l'honneur actuellement, qui est celui de la créativité.

Si c'est surtout l'aspect de « norme extérieure », de contrainte sociale exercée sur l'individu, qui parcourt l'œuvre de Durkheim et lui donne son aspect déterministe, Tarde, en mettant l'accent sur l'individu, introduit en quelque sorte la liberté par l'intermédiaire de l'acte créateur de la personne ; cette dernière ne subit pas seulement le poids des déterminismes, elle a la possibilité de créer, d'introduire du neuf dans la société. Comment ne pas penser, à ce propos, à la distinction que fera Moreno entre les « conserves culturelles », représentant les modèles contraignants et stéréotypés de la société et les créations spontanées de l'individu.

Pour Tarde, l'invention, l'innovation, est toujours le fait de l'individu et constitue ce que l'on appellerait aujourd'hui l'expression de sa créativité ; le groupe, lui, n'est pas capable d'invention, mais il peut freiner ou favoriser l'activité d'invention de l'individu. Cet auteur montre d'ailleurs l'importance de la stimulation fournie par les échanges intellectuels et les communications entre les personnes, dont l'intensité expliquerait la plus grande fécondité inventive qu'il attribue aux « Élites ». Actuellement encore, on cherche à favoriser les échanges et les discussions dans les petits groupes pour favoriser l'émergence des idées créatrices.

Permettre à chacun de manifester sa créativité est une exigence très actuelle ; elle aurait certainement rencontré l'approbation de Tarde, qui a insisté sur le fait que la plupart des hommes possèdent cette faculté d'invention, même si elle n'est pas toujours actualisée.

Si l'invention aboutit à des innovations dans la société et y introduit le changement, elle se fonde, au niveau de l'individu, sur le besoin ou le désir, ce qui permettrait d'expliquer son dynamisme.

L'invention constitue donc le moteur de la société et de l'individu, et Tarde voit en elle le bien suprême, constituant un capital bien plus important que les richesses. L'importance accordée actuellement à la créativité semble moins nouvelle lorsque l'on parcourt les lignes consacrées par Tarde à l'invention. Certains rares auteurs ont reconnu le rôle de précurseur de Tarde dans ce domaine ainsi, R.T. La Pière, dans son introduction à l'ouvrage de Bennett : *Innovation and Social change* (Innovation et changement social), déclare : « Depuis Tarde..., il n'y a plus eu aucune tentative réelle visant à formuler une explication théorique du

processus d'innovation et des circonstances individuelles et sociales qu'il implique<sup>1</sup> ».

## E. L'imitation

[Retour à la table des matières](#)

Comme nous l'avons déjà vu, l'imitation constitue pour Tarde en quelque sorte le complément de l'invention, puisqu'elle permet à celle-ci de se propager selon certaines lois bien définies.

L'imitation représente la courroie de transmission des inventions, mais ce qui évite la reproduction monotone et stéréotypée des inventions est, d'une part, la grande variété des modèles existants, d'autre part, les réactions d'opposition suscitées par une vague d'imitation, qui se manifestent entre autres dans la contre-imitation.

En ce qui concerne le premier point, Tarde souligne le caractère dynamique et sélectif de l'imitation. Nous ne nous calquons pas sur le modèle d'une seule personne, mais en empruntant un trait à l'une, un second à une autre, et ainsi de suite, nous sommes obligés de les combiner, d'en réaliser une synthèse ou un compromis, c'est-à-dire de faire une œuvre originale.

Le deuxième point concerne les processus d'opposition soulevés par un courant d'imitation. En effet, en se propageant, celui-ci se heurte à des vagues d'imitation antérieures qui constituent une résistance et provoquent une contre-réaction. Le résultat de cette opposition, de ce conflit, est un compromis, et l'alternance de ces phénomènes d'imitations et d'oppositions se résolvant en compromis dynamise la vie sociale et constitue une source de progrès.

Lorsque Tarde souligne le caractère positif que peut avoir le conflit social ainsi que son rôle dans l'évolution de la société par les nouveaux équilibres et adaptations auxquels il aboutit, il n'est peut-être pas tellement éloigné de Gérard Mendel proposant de remplacer les rapports rigides d'autorité par des rapports mouvants de conflit.

Quoi qu'il en soit, c'est dans ce domaine de l'imitation que Tarde a eu l'influence la plus nettement décelable sur certains courants de la psychologie sociale. Grâce à la diffusion mondiale de son livre : *Les lois de l'imitation*, il a été à l'origine de certaines conceptions qui aboutiront plus tard à la théorie du rôle.

---

<sup>1</sup> Cité par Clarke.

Si des auteurs comme McDougall, Ross et Faris ont été influencés par ces théories, c'est surtout Baldwin, dans ses conceptions sur le « soi social » (*social self*) qui a fondé certaines de ses conceptions sur le processus de l'imitation. En effet, étudiant le problème de l'évolution de la personnalité, il explique le sentiment de soi en se référant à la fois à la théorie de l'imitation de Tarde et aux conceptions de James sur l'existence des facteurs sociaux au sein de la personnalité. Pour Baldwin, l'enfant se développe grâce à l'imitation ; son sentiment de soi s'accroît au fur et à mesure qu'il imite les autres. Par l'intermédiaire de cet auteur, les conceptions de Tarde sur l'imitation revinrent en France, et nous en trouvons la trace chez Janet <sup>1</sup> qui, étudiant ce qu'il appelle « l'acte social », se réfère surtout aux actions imitatives. Cette notion apparaît plus centrale encore chez Guillaume <sup>2</sup>, qui lui consacre un ouvrage : *L'imitation chez l'enfant*, dans lequel il souligne la valeur fonctionnelle de ce processus et montre la possibilité d'imitations réciproques. Nous avons ici une première indication sur la réversibilité des conduites et sur les « renversements de rôles » qui seront largement étudiés par la suite.

Un autre courant, issu de Tarde, nous mène non plus vers la psychologie, mais vers la sociologie. En effet, certaines de ses idées que nous rencontrons aussi chez Baldwin (sans qu'il soit toujours possible de dire s'il s'agit d'une influence directe ou d'une rencontre fortuite), figurent également chez G. H. Mead <sup>3</sup>, qui, d'ailleurs, se montrait hostile à Tarde ; en particulier ce que celui-ci appelle la « prise de rôle » (*role-taking*), c'est-à-dire le fait de prendre le rôle d'autrui, peut être rapproché des processus d'imitation.

Il est intéressant de souligner que l'imitation, conçue par Tarde comme processus de base de la vie sociale, aura été étudiée également comme un des mécanismes fondamentaux dans la formation de la personnalité. Elle se révèle ainsi effectivement comme un concept de psychologie sociale, c'est-à-dire comme un concept susceptible d'être utilisé aussi bien dans une perspective sociologique que dans l'analyse psychologique. L'imitation partage cette situation charnière avec d'autres concepts de psychologie sociale, spécialement avec la notion de rôle, cette dernière étant utilisée dans les analyses de la structure sociale, mais aussi dans celles de la personnalité.

---

<sup>1</sup> JANET, P. – *Les débuts de l'intelligence*. Flammarion, Paris, 1935.

<sup>2</sup> GUILLAUME, P. – *L'imitation chez l'enfant*. Alcan, Paris, 1925.

<sup>3</sup> MEAD, G.-H. – *Mind, self and society*. Charles Morris, Chicago, 1934.



## F. Tarde et l'interpsychologie

[Retour à la table des matières](#)

Déjà dans sa conception de l'imitation transparaissent les préoccupations « interpsychologiques » de Tarde, surtout dans ses considérations sur la réciprocité des imitations.

Gabriel Tarde repousse l'idée d'une « conscience collective », qui lui apparaît comme une construction de l'esprit, et s'en tient à ce qui est observable au cours des processus sociaux, c'est-à-dire à l'action exercée par un individu sur un autre individu qui réagit à cette action et dont la modification ainsi provoquée pourra se répercuter sur un troisième individu. Adoptant une perspective génétique, il montre comment, dès les premiers jours de la vie, se nouent des relations interpsychologiques et comment les relations mère-enfant puis les relations avec les contemporains contribuent à former la personnalité de l'enfant. Pour Tarde, « il n'y a rien en lui qui ne soit le reflet d'autrui » (cf. *Interpsychologie infantile*, p. 178) et il voit dans l'immaturité de l'enfant et de la nécessité où il se trouve d'avoir recours à autrui la condition même de sa socialisation. Après l'interpsychologie de l'enfant, Tarde avait envisagé d'étudier l'interpsychologie de l'écolier, autrement dit les interrelations ou les interactions se déroulant au sein du petit groupe de la classe, études qui seront entreprises bien plus tard dans le cadre de l'étude des groupes restreints.

Selon Tarde, c'est l'enfant qui se montre le plus apte à innover, puisque les relations interpsychologiques dont il est en quelque sorte le centre vont se combiner de façon absolument originale.

L'interpsychologie telle qu'il la conçoit doit avoir pour objet l'étude des petits groupes ; il envisage tout d'abord ce qu'il appelle le « groupe enfant-mère », et ensuite les petits groupes composés de quelques personnes.

Dans le programme qu'il esquisse pour *l'Interpsychologie*, nous voyons également apparaître l'étude des interactions entre les « Consciences » ; Tarde l'a entreprise sous plusieurs aspects, notamment sous celui de la « conversation », et l'on pourrait y voir les premiers débuts des théories de la communication. Ainsi, il montre l'utilité de la conversation, c'est-à-dire de l'échange intellectuel, pour la démocratie, la circulation des idées s'opposant à l'instauration d'un pouvoir absolu. De même, ses études sur l'opinion annoncent un des domaines privilégiés de la psychologie contemporaine.

## G. Tarde et les méthodes

[Retour à la table des matières](#)

Ici aussi, Tarde a émis certaines idées, certaines suggestions qui devaient se réaliser une cinquantaine d'années plus tard. Ainsi, il préconise la « création de laboratoires d'interpsychologie », il recommande l'usage des statistiques et montre l'utilité de l'observation directe. Sa perspective pourrait déjà être appelée clinique, puisque c'est dans la vie de tous les jours, dans le concret, que, selon lui, peut le mieux se situer la recherche. Pour lui, un champ d'observation privilégié, dans lequel on voit s'ébaucher les relations interpsychologiques, est la cour de récréation d'une école primaire ; on voit bien ici l'ouverture d'esprit de Tarde et ce souci du concret, qui est une des préoccupations de la psychologie sociale actuelle.

C'est en particulier dans le domaine des croyances qu'il souhaite voir se répandre l'usage des instruments de mesure, et nous trouvons effectivement son souhait réalisé dans toutes les entreprises actuelles de « mesure des attitudes et opinions », d' « échelles d'attitudes », etc.

D'après Clarke (p. 69), certaines recherches contemporaines, en particulier celles de Davidovitch et Boudon (cf. p. 26 de notre texte) continuent les idées fondamentales de Tarde et représentent une application « perfectionnée » de ses visées méthodologiques.

En conclusion, il ne sera peut-être pas inutile de dégager l'actualité de l'œuvre de Tarde – c'est-à-dire, également, de justifier la publication de certains de ses textes – en rappelant, de façon schématique, les thèmes que nous trouvons abordés chez lui et qui reparaissent, souvent sous des dénominations quelque peu différentes, dans la psychologie sociale contemporaine.

Thèmes apparaissant chez Tarde	Thème actuel correspondant
Invention	Créativité
Imitation	Prise de rôle – suggestion
Croyances et désirs	Opinions et attitudes
Coexistence d'opposés dans la personnalité	Ambivalence
Actions et oppositions intermentales et intra-mentales	Relations et conflits intrasubjectifs et intersubjectifs (Lagache).
Interpsychologie : conversation – option – petits groupes	Étude des relations interpersonnelles – communication – opinion – publicité – groupes restreints.

Les rapprochements que nous avons ainsi faits entre les thèmes de Tarde et ceux qui sont étudiés aujourd'hui ne signifient pas qu'il y ait entre eux une filiation directe. Certains d'entre eux ont été – nous l'avons vu – repris par des auteurs américains et nous sont revenus intégrés dans l'ensemble de la psychologie sociale. D'autres réapparaissent sans qu'on puisse savoir si leur point de départ se situe dans l'œuvre de Tarde ; peut-être ont-ils pris leur source chez lui pour resurgir chez d'autres auteurs après une élaboration souterraine.

Quoi qu'il en soit, si certaines notions clefs de l'œuvre de Tarde ont rencontré un écho favorable dans son temps (en particulier l'imitation), le terrain n'était sans doute pas encore prêt à accueillir les autres, comme l'invention ou les relations interpsychologiques. On peut penser ainsi que certaines intuitions individuelles ne sont pas immédiatement acceptées puisqu'elles ne correspondent pas aux intérêts de l'époque. Mais l'émergence de nouveaux besoins, l'apparition d'un nouveau contexte socio-culturel ou politique, les remet « dans le circuit » et déclenche ce que Tarde aurait appelé un courant d'imitation. On peut dire que de tels auteurs « inspirés » – parmi lesquels se situe Gabriel Tarde – sont en avance sur leur temps. Il est donc juste que, dans cet avenir qu'ils annonçaient et qui est notre présent, leur message soit reconnu.

Anne-Marie ROCHEBLAVE-SPENLÉ

# DEUXIÈME PARTIE

## Textes choisis de Gabriel Tarde

*Nous publions ci-après des extraits d'ouvrages et d'articles de Gabriel Tarde qui nous semblent présenter un intérêt particulier dans le contexte de la psychologie sociale. Nous les avons classés en deux chapitres et introduisons chacun d'eux par un titre ou par quelques lignes (qui figurent en italique dans le texte).*

*Dans un dernier chapitre, nous reproduisons quatre textes inédits de Gabriel Tarde, que nous mentionnons – pour mémoire – à la place qui leur serait logiquement revenue dans les chapitres 3 et 4.*

### 3

---

## Rôle des facteurs psychologiques dans la vie sociale

### Thème fondamental : la réalité sociale est faite d'invention et d'imitation

[Retour à la table des matières](#)

Y a-t-il lieu à une science, ou seulement à une histoire et tout au plus à une philosophie des faits sociaux ? La question est toujours pendante, bien que, à vrai dire, ces faits, si l'on y regarde de près et sous un certain angle, soient susceptibles tout comme les autres de se résoudre en séries de petits faits similaires et en formules nommées lois qui résument ces séries. Pourquoi donc la science sociale est-elle encore à naître ou à peine née au milieu de toutes ses sœurs adultes et vigoureuses ? La principale raison, à mon avis, c'est qu'on a ici lâché la proie pour

l'ombre, les réalités pour les mots. On a cru ne pouvoir donner à la *sociologie* une tournure scientifique qu'en lui donnant un air biologique, ou, mieux encore, un air mécanique. C'était chercher à éclaircir le connu par l'inconnu, c'était transformer un système solaire en nébuleuse non résoluble pour le mieux comprendre. En matière sociale, on a sous la main, par un privilège exceptionnel, les causes véritables, les actes individuels dont les faits sont faits, ce qui est absolument soustrait à nos regards en toute autre matière. On est donc dispensé, ce semble, d'avoir recours pour l'explication des phénomènes de la société à ces causes, dites générales, que les physiciens et les naturalistes sont bien obligés de créer sous le nom de forces, d'énergies, de conditions d'existence et autres palliatifs verbaux de leur ignorance du fond clair des choses.

Mais les actes humains considérés comme les seuls facteurs de l'histoire ! Cela est trop simple. On s'est imposé l'obligation de forger d'autres causes sur le type de ces fictions utiles qui ont ailleurs cours forcé, et l'on s'est félicité d'avoir pu prêter ainsi parfois aux faits humains vus de très haut, perdus de vue à vrai dire, une couleur tout à fait impersonnelle. Gardons-nous de cet idéalisme vague ; gardons-nous aussi bien de l'individualisme banal qui consiste à expliquer les transformations sociales par le caprice de quelques grands hommes. Disons plutôt qu'elles s'expliquent par l'apparition, accidentelle dans une certaine mesure, quant à son lieu et à son moment, de quelques grandes idées, ou plutôt d'un nombre considérable d'idées petites ou grandes, faciles ou difficiles, le plus souvent inaperçues à leur naissance, rarement glorieuses, en général anonymes, mais d'idées neuves toujours, et qu'à raison de cette nouveauté je me permettrai de baptiser collectivement *inventions* ou *découvertes*. Par ces deux termes j'entends une innovation quelconque ou un perfectionnement, si faible soit-il, apporté à une innovation antérieure, en tout ordre de phénomènes sociaux, langage, religion, politique, droit, industrie, art. Au moment où cette nouveauté, petite ou grande, est conçue ou résolue par un homme, rien n'est changé en apparence dans le corps social, comme rien n'est changé dans l'aspect physique d'un organisme où un microbe soit funeste, soit bienfaisant, est entré ; et les changements graduels qu'apporte l'introduction de cet élément nouveau dans le corps social semblent faire suite, sans discontinuité visible, aux changements antérieurs dans le courant desquels ils s'insèrent. De là, une illusion trompeuse qui porte les historiens philosophes à affirmer la continuité réelle et fondamentale des métamorphoses historiques. Leurs vraies causes pourtant se résolvent en une chaîne d'idées très nombreuses à la vérité, mais distinctes et discontinues, bien que réunies entre elles par les actes d'imitation, beaucoup plus nombreux encore, qui les ont pour modèles.

Il faut partir de là, c'est-à-dire d'initiatives rénovatrices, qui, apportant au monde à la fois des besoins nouveaux et de nouvelles satisfactions, s'y propagent ensuite ou tendent à s'y propager par imitation forcée ou spontanée, élective ou inconsciente, plus ou moins rapidement, mais d'un pas régulier, à la façon d'une onde lumineuse ou d'une famille de termites. La régularité dont je parle n'est guère

apparente dans les faits sociaux, mais on l'y découvrira si on les décompose en autant d'éléments qu'il y a en eux, dans le plus simple d'entre eux, d'inventions distinctes combinées, d'éclairs de génies accumulés et devenus de banales lumières : analyse, il est vrai, fort difficile. Tout n'est socialement qu'inventions et imitations.

*Lois de l'imitation,*  
pp. 1-3.

## A. Le rôle des croyances et des désirs

### 1. Action propre des croyances et des désirs

[Retour à la table des matières](#)

L'invention et l'imitation sont l'acte social élémentaire, nous le savons. Mais quelle est la substance ou la force sociale dont cet acte est fait : dont il n'est que la forme ? En d'autres termes, qu'est-ce qui est inventé ou imité ? *Ce* qui est inventé ou imité, *ce* qui est imité, c'est toujours une idée ou un vouloir, un jugement ou un dessein, où s'exprime une certaine dose de *croyance* et de *désir*, qui est en effet toute l'âme des mots d'une langue, des prières d'une religion, des administrations d'un État, des articles d'un code, des devoirs d'une morale, des travaux d'une industrie, des procédés d'un art. La croyance et le désir : voilà donc la substance et la force, voilà aussi les deux quantités psychologiques <sup>1</sup> que l'analyse retrouve au

<sup>1</sup> Je me permets de renvoyer le lecteur psychologue à deux articles que j'ai publiés, en août et septembre 1880, dans la *Revue philosophique*, sur *la croyance et le désir et la possibilité de leur mesure* et qui ont été réédités sans changement dans mes *Essais et mélanges sociologiques*. Depuis lors, mes idées à ce sujet se sont un peu modifiées, mais voici dans quel sens. A présent, je reconnais que j'ai peut-être un peu exagéré le rôle du *croire* et du *désirer* en psychologie individuelle, et je n'oserais plus affirmer, avec tant d'assurance, que ces deux aspects du moi sont les seules choses en nous susceptibles de plus et de moins. Mais, en revanche, je leur attribue une importance toujours plus grande en psychologie sociale. Admettons qu'il y ait dans l'âme d'autres quantités, concédons, par exemple, aux psycho-physiciens, en dépit de la remarquable étude de M. Bergson sur les *Données immédiates de la conscience*, si conforme d'ailleurs sur ce point à notre manière de voir, que l'intensité des sensations, considérées à part de l'adhésion judiciaire et de la force d'attention dont elles sont l'objet, change de degré sans changer de nature et se prête, par suite, aux mesures des expérimentateurs ; il n'en est pas moins vrai que, au point de vue social, la croyance et le désir se signalent par un caractère unique, très propre à les distinguer de la simple sensation. Ce caractère consiste en ce que la contagion de l'exemple mutuel s'exerce socialement sur les croyances et les désirs similaires pour les renforcer, et sur les croyances et les désirs contraires pour les affaiblir ou les renforcer, suivant les cas, chez tous ceux qui les ressentent en même temps et ont conscience de les ressentir ensemble ; tandis que la sensation visuelle ou auditive qu'on éprouve, au théâtre par exemple, au milieu d'une foule attentive au même spectacle ou au même concert, n'est nullement modifiée en soi par la simultanéité des impressions analogues ressenties par le public environnant. – À quel point d'intensité une croyance ou un désir peut atteindre chez l'individu quand il est senti par tout le monde autour de lui, on peut le deviner par certaines étrangetés

fond de toutes les qualités *sensationnelles* avec lesquelles elles se combinent ; et lorsque l'invention, puis l'imitation, s'en emparent pour les organiser et les employer, ce sont là, pareillement, les vraies quantités sociales. C'est par des accords ou des oppositions de croyances s'entre-fortifiant ou s'entre-limitant, que les sociétés s'organisent ; leurs institutions sont surtout cela. C'est par des concours ou des concurrences de désirs, de besoins, que les sociétés fonctionnent. Les croyances, religieuses et morales principalement, mais aussi juridiques, politiques, linguistiques même (car, que d'actes de foi impliqués dans le moindre discours, et quelle puissance de persuasion, aussi irrésistible qu'inconsciente, possède sur nous notre langue maternelle, vraiment maternelle en cela !), sont les forces plastiques des sociétés. Les besoins, économiques ou esthétiques, sont leurs forces fonctionnelles.

Ces croyances et ces besoins, que l'invention et l'imitation spécifient et qu'en ce sens elles créent, mais qui virtuellement préexistent à leur action, ont leur source profonde au-dessous du monde social, dans le monde vivant.

*Lois de l'imitation,*  
p. 157-159.

## **2. Le jeu des forces psychologiques de la croyance et du désir. Leur action logique et téléologique**

S'il en est ainsi, la psychologie et aussi bien la sociologie, qui est, pour ainsi dire, le microscope solaire de l'âme, le grossissement extraordinaire et l'explication des faits physiologiques, se divisent en deux grands embranchements, l'un qui traite de la Croyance, l'autre qui traite du Désir. À cette distinction correspond vaguement, *grosso modo*, dans la première de ces deux sciences, telle qu'on l'entend d'ordinaire, la division admise entre l'étude de l'intelligence et l'étude de la volonté ; dans la seconde, la séparation qui s'opère d'elle-même entre un groupe de recherches relatives à la formation et à la transformation des langues, des mythes, des philosophies et des sciences, et un autre groupe relatif à la formation et à la transformation des lois, des mœurs, des arts, des institutions, des industries. Mais il serait plus exact de remarquer qu'il n'est pas une de ces branches de la sociologie

---

dont l'histoire s'étonne. Par exemple, même dans l'Italie dépravée, mais croyante encore, de la Renaissance, éclataient de temps en temps des *épidémies de pénitence*, qui, dit Burckhardt, « avaient raison des cœurs les plus endurcis ». Ces épidémies, dont celle de Florence, de 1494 à 1498, sous Savonarole, n'est qu'un cas entre mille, – car après chaque désastre, ou chaque fléau, il en survenait quelque une – révélaient l'action profonde et constante de la foi chrétienne. Partout où une même foi, où un même idéal, possède ainsi les âmes, il se produit des poussées intermittentes de pareilles contagions. Nous avons, nous, non plus des épidémies de pénitence – sinon sous forme de pèlerinages contagieux, déploiement d'une force de suggestion incomparable – mais des épidémies de luxe, de jeu, de loterie, de spéculations à la Bourse, de gigantesques travaux de chemins de fer, etc. et aussi bien des épidémies de hégélianisme, de darwinisme, etc.

où se montre un double aspect, suivant qu'on envisage son objet comme impliquant un désir ou comme impliquant une croyance.

Prenons pour exemple la linguistique, précisément parce que ce double aspect y est moins apparent qu'ailleurs. Les mots dont s'occupe le linguiste, ce ne sont pas seulement des articulations verbales qui, nées quelque part, se propagent ensuite par imitation des parents aux descendants, des conquérants aux vaincus ; ce sont avant tout de véritables notions qui, jointes aux articulations, se transmettent de la même manière. Ces notions sont devenues telles *comme toutes les notions d'ailleurs*, par la répétition et la consolidation graduelles d'anciens jugements, manifestés encore chez l'enfant qui apprend à parler. Au fond des mots il n'y a que des jugements de nomination, comme au fond des idées d'espace et d'étendue, il n'y a que des jugements de localisation. Chaque mot que l'enfant prononce équivaut pour lui à une phrase. Il a conscience, en le prononçant, de juger que ce mot signifie telle chose. Ce jugement, devenu de plus en plus rapide et indistinct à mesure qu'il répète ce mot, implique un acte de foi, qui, au lieu d'aller s'atténuant, se fortifie au contraire par ses répétitions ; si bien qu'il vient un moment où on est aussi certain de la signification vraie de ce mot, qu'on peut l'être de la couleur d'un objet qu'on voit, ou de la température d'un objet qu'on touche. Une langue considérée dans son évolution vivante n'est donc qu'une somme d'actes de foi en train de croître, ou aussi bien, ajoutons-le, de diminuer.

Ces actes de foi sont d'intensité très différente. On est bien plus *sûr* des mots fréquemment usités que des mots rares et techniques. Quand un mot a trois ou quatre acceptions, trois ou quatre âmes différentes, alors même qu'elles n'ont rien de contradictoire, on ne l'emploie jamais avec la même assurance imperturbable qu'en faisant usage d'un mot à signification unique. D'autre part, quand un mot est en train de perdre son acception ancienne et d'en acquérir une nouvelle, c'est avec un degré de doute de plus en plus marqué, qu'on l'emploie dans son premier sens, et avec une foi croissante qu'on l'emploie dans le second. Il y a là des mouvements continuels de hausse et de baisse qu'on ne prend pas la peine de remarquer, apparemment parce qu'ils sont évidents. Mais ils n'en sont pas moins importants.

À chaque mot nouveau qui se forme, cette somme de croyance augmente ; à chaque mot ancien qui tombe en désuétude, elle diminue. Elle est variable d'ailleurs d'un homme à l'autre, parmi ceux qui parlent la langue dont il s'agit ; dans la mesure où le vocabulaire habituel de chacun d'eux s'enrichit ou s'appauvrit, sa quantité de foi linguistique, pour ainsi dire, s'élève ou s'abaisse. L'ensemble de toutes ces quantités individuelles constitue une énergie sociale de premier ordre ; on s'en aperçoit bien en politique quand le génie d'une langue, chez un peuple *vaincu* par exemple, s'oppose à la pénétration d'idées, de lois, de religions, de littératures, d'institutions, qu'on prétend lui imposer et qu'il accepterait probablement sans les résistances psychologiques nées de son idiome. Le bas-breton a plus fait pour empêcher l'assimilation de la Bretagne à la France que le christianisme n'y a aidé ; et la langue arabe n'est pas un moindre obstacle que



l'islamisme à la *francisation* de l'Algérie. Cette force sociale, il appartient aux philologues d'en étudier l'origine, les progrès, la direction, la circulation sous ces formes multiples. Les variations soit dans le son, soit dans le sens des mots, dont ils tâchent de formuler les lois ou pour mieux dire les pentes habituelles, soit spéciales à chaque idiome, soit communes à l'esprit humain en général, ne sont en définitive que la substitution de nouveaux à d'anciens jugements de nomination, soit par le changement du sujet de ces jugements (l'attribut, c'est-à-dire le son verbal, restant le même), soit par le changement de l'attribut (le sujet, c'est-à-dire l'objet signifié, ne variant pas). Mais, en même temps, l'acte de foi inhérent aux anciens jugements s'en est détaché pour s'attacher par degré aux nouveaux. Il est donc certain que les linguistes, peut-être sans le savoir, étudient des courants de foi, tout aussi bien que les mythologues. Quant à ceux-ci, la chose est trop claire, et je ne fais que l'indiquer. Au cours d'une évolution religieuse, n'est-ce pas une certaine quantité de foi croissante ou décroissante, qui, passant de mythe en mythe, de légende en légende, constitue toute l'âme et la vie cachées de cet enchaînement de phénomènes ? La foi se déplace comme la force, mais, comme la force, elle persiste. C'est ainsi qu'en se substituant, chez un peuple religieux, notamment aux États-Unis, aux religions établies, des philosophies telles que le positivisme de Comte, l'idéalisme de Kant, l'évolutionnisme de Spenser, deviennent de nouvelles religions prêchées dans de nouveaux temples à Boston, New York et ailleurs. Religions, en effet, par la profondeur et le *volume* de la foi qu'elles ont détournée des dogmes.

Telles sont les langues, telles sont les religions, considérées comme croyances. Mais, bien que ce soit là leur côté dominant, elles peuvent être aussi envisagées comme désir. Si les notions verbales et les notions religieuses d'un peuple sont une partie toujours considérable de son savoir (erroné ou non), les services que lui rendent sa langue plus ou moins riche et perfectionnée, et sa religion plus ou moins élevée ou pure, en répondant dans une mesure variable à ses besoins de tout genre, et d'abord, aux besoins littéraires développés par le génie de sa langue, aux besoins moraux développés par le caractère de sa religion, sont une partie notable aussi de sa richesse. Toutefois, c'est surtout dans ses mœurs et ses institutions politiques dans ses industries et ses arts, qu'il faut chercher les courants principaux de son désir, qui, de desseins en desseins, de passions en passions, de besoin en besoin, circule à travers les âges.

En généralisant, on peut dire qu'une nation, à un moment donné, dispose pour alimenter sa religion ou ses industries, sa langue ou sa législation, sa science ou ses institutions politiques, d'un budget de croyance ou de désir limité, dont un chapitre ne peut s'accroître aux dépens des autres, du moins aussi longtemps que de nouvelles *sources* de foi et de désir, c'est-à-dire de nouvelles découvertes ou inventions capitales, ne sont pas venues s'ajouter aux anciennes. Aussi voit-on, d'un âge à l'autre, la proportion de ses diverses dépenses de ce genre varier énormément ; ici, par exemple, la majeure partie de la croyance s'immobiliser en traditions et en dogmes, là s'écouler en théories ou en connaissances

expérimentales ; ici la plus grande somme de désir se figer en coutumes et en institutions, là se répandre en législation et en industrie. N'avons-nous pas quelques raisons de conjecturer, notamment, que la quantité proportionnelle de foi engagée dans les mots et les formes verbales a beaucoup décru depuis les temps primitifs, où tout mot paraissait un être, toute entité une réalité, où la vertu du langage, mythologique d'ailleurs dans sa source, suffisait à créer des dieux (*numina nomina*), où non seulement l'infailibilité du mot devenu idole, mais la toute-puissance de la parole appelée prière, ne rencontraient pas d'incrédule ? En revanche, n'y a-t-il pas lieu de penser que la quantité de croyance dépensée, sous le nom de science, en études de tout genre, relativement auxquelles la langue n'est qu'un instrument, et, sous le nom de confiance ou de crédit, en contrats, en affaires, en relations multiples de la vie sociale, a beaucoup grandi proportionnellement ? Incidemment, observons que le scepticisme croissant des sociétés en train de se civiliser peut fort bien s'expliquer à ce point de vue. Si une même quantité de croyance nous est donnée à répartir entre nos diverses idées, la part de chacune d'elles est d'autant plus forte qu'elles sont moins nombreuses. La multiplication des idées doit donc marcher de pair, en général, avec l'atténuation des croyances.

Cela dit, quelle est la tâche de la logique, soit individuelle, soit sociale, mise en présence d'un tas de jugements divers et groupés, qui se divisent entre eux la somme de foi d'un homme, d'un peuple ? Parmi ces jugements, il en est qui se contredisent, d'autres qui se confirment, d'autres qui ne se confirment ni ne se contredisent. Elle doit indiquer les changements qu'il conviendrait de faire subir à la répartition de la croyance affirmative ou négative, et de ses divers degrés, entre les termes dont se composent ces jugements, pour éviter leur contradiction et obtenir leur accord ou leur non-désaccord, c'est-à-dire pour permettre aux doses de croyances engagées dans les divers jugements de s'additionner ensemble sans soustraction ou sans déchet.

Quelle est, de même, la tâche de la téléologie, soit individuelle, soit sociale, devant un chaos de tendances et de volontés que lui présente un homme ou un peuple, qui en partie se contrarient, en partie convergent, en partie se côtoient indifféremment ? Elle doit dire comment il convient de distribuer le désir, soit changé de signe, de désir proprement dit devenu répulsion, ou vice versa, soit changé d'intensité, entre les divers objets des tendances et des volontés dont il s'agit, pour que la convergence des désirs sociaux parvienne à son comble, et leur contrariété à son minimum, c'est-à-dire pour que leur *somme algébrique* donne la quantité la plus élevée.

Je suppose qu'on veuille faire l'inventaire des richesses et des lumières d'une nation. On a bien souvent essayé, fort mal il est vrai, l'inventaire des richesses nationales, du moins l'inventaire partiel ; M. Bourdeau nous apprend, par exemple, que la valeur des produits annuels dus aux animaux domestiques est égale en France à 7 milliards. Mais personne n'a songé à inventorier les lumières nationales, bien que la distinction du capital et du travail, spécialement s'applique à

l'un comme à l'autre. Si, en effet, nous entendons comme il faut l'entendre cette fameuse distinction sur laquelle les économistes ont versé tant d'encre inutile, si nous réservons le nom de capital à l'ensemble des *inventions* dont une nation dispose, dont elle a le goût et la possibilité de se servir, et si nous attribuons le nom de travail à l'ensemble des produits obtenus par l'exploitation de ce capital, par la reproduction à millions d'exemplaires de la première œuvre produite par chaque inventeur, nous verrons qu'une distinction analogue se montre en fait de connaissances. N'y a-t-il pas à distinguer, d'une part l'ensemble des *découvertes*, des principes, inscrits en tête des catéchismes, des grammaires, des lois, des sciences, d'une société, et, d'autre part, la reproduction à millions d'exemplaires, de ces notions effectivement *capitales*, par les séminaires, les prédications, les collèges ou les pensionnats, les Écoles de droit ou de médecine, les tribunaux, etc. ? Bien mieux, la manière dont se grossit le capital est la même ici et là. Parmi les innombrables inventions brevetées ou non que chaque année voit éclore, et qui toutes aspirent à se propager, il en est un petit nombre seulement qui se propagent, et celles-ci s'ajoutent au patrimoine industriel, artistique, militaire, de la nation. De même parmi ces flots de renseignements divers, d'informations de tout genre et de tout pays, en un mot de découvertes petites ou grandes, dont la presse quotidienne ou périodique est le torrent, et qui prétendent également se perpétuer dans la mémoire humaine, la majorité s'oublie, se dépense, le reste est économisé en partie et ajouté au trésor scientifique, juridique, historique, intellectuel, de la communauté. En outre, une bonne part des inventions nouvelles qui viennent ainsi accroître le capital de l'action sociale, consiste en améliorations, en perfectionnements suggérés par la pratique des inventions précédentes ; et de même une portion notable des découvertes nouvelles qui enrichissent le capital de l'intelligence sociale consiste en développements des découvertes anciennes, provoqués par l'enseignement ou l'application de celles-ci : les ingénieurs font ainsi progresser l'industrie pendant que des hommes de loi font avancer la science du droit ou les professeurs une science quelconque.

Tout ceci montre que les lumières d'une nation peuvent être traitées comme ses richesses, et totalisées de même.

*La Logique Sociale,*  
pp. 17-21.

## B. Le rôle des inventions

### 1. Action des inventions. Leur distribution en « arbre généalogique »

[Retour à la table des matières](#)

Il ne faut pas perdre de vue, d'une part, que le besoin d'inventer et de découvrir se développe, comme tout autre, en se satisfaisant ; d'autre part, que toute invention se réduit au croisement heureux, dans un cerveau intelligent, d'un courant d'imitation, soit avec un autre courant d'imitation qui le renforce, soit avec une perception extérieure intense, qui fait paraître sous un jour imprévu une idée reçue, ou avec le sentiment vif d'un besoin de la nature qui trouve dans un procédé usuel des ressources inespérées. Mais, si nous décomposons les perceptions et les sentiments dont il s'agit, nous verrons qu'eux-mêmes se résolvent presque entièrement, et de plus en plus complètement à mesure que la civilisation avance, en éléments psychologiques formés sous l'influence de l'exemple. Tout phénomène naturel est vu à travers les prismes et les lunettes colorées de la langue maternelle, de la religion nationale, d'une préoccupation dominante, d'une théorie scientifique régnante, dont l'observation la plus libre et la plus froide ne saurait se dépouiller sans s'anéantir – et tout besoin organique est ressenti sous une force caractéristique, consacrée par l'exemple ambiant, et par laquelle le milieu social, en le précisant, en l'actualisant, à vrai dire se l'approprie. Il n'est pas jusqu'au besoin de s'alimenter, devenu le besoin de manger du pain bis ou du pain blanc et telles ou telles viandes ici, du riz et tels ou tels légumes là ; il n'est pas jusqu'au besoin même de rapports sexuels, devenu le besoin de se marier ici ou là, suivant tels ou tels rites sacramentels, qui ne se soient transformés en produits nationaux, pour ainsi parler. À plus forte raison cela est-il vrai du besoin naturel de distraction, devenu le besoin des jeux du cirque, des combats de taureaux, des tragédies classiques, des romans naturalistes, des échecs, du piquet, du whist. Par suite, lorsque l'idée vint pour la première fois, au dernier siècle, de faire servir la machine à vapeur, déjà employée dans les usines, à satisfaire le besoin de voyager au loin sur les mers, besoin né de toutes les inventions navales antérieures et de leur propagation, nous devons voir dans cette idée de génie le croisement d'une imitation avec d'autres, aussi bien que dans l'idée, venue plus tard, d'adapter l'hélice au navire à vapeur, l'un et l'autre déjà connus depuis longtemps. Et quand la constatation visuelle des valvules des vaisseaux, se rencontrant dans l'esprit d'Harvey avec le souvenir de ses anciennes connaissances anatomiques, lui fit découvrir la circulation du sang, cette découverte n'était presque, en somme, que la rencontre d'enseignements traditionnels avec d'autres (à savoir avec les méthodes et les pratiques qui, longtemps suivies docilement par Harvey, disciple, lui avaient seules permis de faire un jour sa constatation magistrale), tout comme, ou peu s'en

faut, le rapprochement de deux théorèmes déjà enseignés en fait luire un troisième à un géomètre.

Toutes les inventions et toutes les découvertes, donc, étant des composes qui ont pour éléments des imitations antérieures, sauf quelques apports extérieurs inféconds par eux-mêmes, et ces composés, imités à leur tour, étant destinés à devenir les éléments de nouveaux composés plus complexes, il suit de là qu'il y a un arbre généalogique de ces initiatives réussies, un enchaînement non pas rigoureux, mais *irréversible*, de leur apparition, qui rappelle l'emboîtement des germes rêvé par d'anciens philosophes. Toute invention qui éclot est un possible réalisé, entre mille, parmi les possibles différents, je veux dire parmi les nécessaires conditionnels, que l'invention mère d'où elle découle portait dans ses flancs ; et, en apparaissant, elle rend impossibles désormais la plupart de ces possibles, elle rend possibles une foule d'autres inventions qui ne l'étaient pas naguère. Celles-ci seront ou ne seront pas, suivant la direction et l'étendue du rayon de son imitation à travers des populations déjà éclairées de telles ou telles autres lumières. Il est vrai que, parmi celles qui seront, les plus utiles seules, si l'on veut, survivront, mais entendez par là celles qui répondront le mieux aux problèmes du temps ; car, toute invention, comme toute découverte, est une réponse à un problème. Mais, outre que ces problèmes <sup>1</sup>, toujours indéterminés comme les besoins dont ils sont la traduction vague, comportent les solutions les plus multiples, la question est de savoir comment, pourquoi et par qui ils se sont posés, à telle date et non à telle autre, et ensuite pourquoi telle solution a été adoptée de préférence ici, telle autre ailleurs <sup>2</sup>. Cela dépend d'initiatives individuelles, cela dépend de la nature des inventeurs et des savants antérieurs, en remontant jusqu'aux premiers, peut-être les plus grands, qui, du faite de l'histoire, ont précipité sur nous l'avalanche du progrès.

Nous avons de la peine à imaginer combien les idées les plus simples ont exigé de génie et de chances singulières. On peut croire, à première vue, que, de toutes les initiatives, celle qui consiste à asservir pour les exploiter, au lieu de les chasser simplement, les animaux inoffensifs répandus dans une contrée, est la plus naturelle, non moins que la plus féconde ; et l'on est porté à la juger inévitable. Cependant, nous savons que le cheval, après avoir fait partie très anciennement de la faune américaine, avait disparu de l'Amérique au moment de la découverte de ce

---

<sup>1</sup> En politique, c'est ce qu'on appelle des *questions* : la question d'Orient, la question sociale, etc.

<sup>2</sup> Il arrive quelquefois que, presque partout, la solution acceptée soit la même quoique le problème en comportât d'autres. C'est que cette solution, dira-t-on, était la plus naturelle. Oui, mais n'est-ce pas justement pour cela, peut-être, que, éclore quelque part seulement, et non partout à la fois, elle a fini par se répandre en tous lieux ? – Par exemple, la demeure des mauvais morts a presque partout été considérée, chez les peuples primitifs, comme souterraine, et celle des bienheureux comme céleste. La similitude va souvent fort loin. Les Indiens Salisles de l'Orégon, d'après Tylor, disent que les méchants vont habiter après leur mort un lieu couvert de neiges éternelles, « où, véritable supplice de Tantale, ils voient perpétuellement du gibier qu'ils ne peuvent pas tuer et de l'eau qu'ils ne peuvent pas boire ».

continent, et l'on s'accorde à expliquer sa disparition en admettant, dit Bourdeau (*Conquête du monde animal*), « que les chasseurs durent l'anéantir (pour le manger) en beaucoup de lieux (car le fait s'est produit aussi dans l'ancien monde), avant que les pasteurs songeassent à le priver ». L'idée de l'appivoiser était donc loin d'être forcée. Il a fallu un accident individuel pour que le cheval soit devenu domestique quelque part, d'où, par imitation, sa domestication s'est répandue. Mais ce qui est vrai de ce quadrupède l'est sans doute de tous les animaux domestiques et de toutes les plantes cultivées. – Or, se représente-t-on ce que pouvait être l'humanité sans ces inventions-mères !

*Lois de l'imitation,*  
pp. 47-50.

## **2. L'individu seul est capable d'invention, le groupe ayant le rôle d'exécuter et de propager les inventions**

Certainement, il y a, en ce sens, des œuvres de génie individuelles ; ou plutôt, en ce sens, il n'y a rien que d'individuel en fait de génie. Car, chose remarquable, tandis que, moralement, les collectivités sont susceptibles des deux excès contraires, de l'extrême criminalité ou même parfois de l'extrême héroïsme, il n'en est pas de même intellectuellement ; et, s'il leur appartient de descendre à des profondeurs de folie ou d'imbécillité inconnues à l'individu pris à part, il leur est interdit de s'élever au déploiement suprême de l'intelligence et de l'imagination créatrice. Elles peuvent, dans l'ordre moral, choir très bas ou monter très haut ; dans l'ordre intellectuel, elles ne peuvent que tomber très bas. S'il y a des forfaits collectifs, dont l'individu seul serait incapable, assassinats et pillages par bandes armées, incendies révolutionnaires, septembrisades, Saint-Barthélemy, épidémies de vénalités, etc., il y a aussi des héroïsmes collectifs où l'individu s'élève au-dessus de lui-même, charges de cuirassiers légendaires, révoltes patriotiques, épidémies de martyre, nuit du 4 août, etc. Mais, aux démenées et aux idioties collectives, dont nous citerons des exemples, y a-t-il des actes de génie collectifs qu'on puisse opposer ?

Non. On ne peut répondre *oui* qu'en adoptant sans preuves l'hypothèse banale et gratuite suivant laquelle les langues et les religions, œuvres géniales à coup sûr, auraient été la création spontanée et inconsciente des masses, et, qui plus est, non des masses organisées, mais des multitudes incohérentes. Ce n'est pas le lieu de discuter cette solution trop commode d'un problème capital. Laissons de côté ce qui s'est passé dans la pré-histoire. Depuis les temps historiques quelle est l'invention, la découverte, l'initiative vraie, qui soit due à cet être impersonnel, le public ? Dira-t-on : les révolutions ? Pas même. Ce que les révolutions ont eu de purement destructeur, le public peut le revendiquer, en partie du moins, mais qu'est-ce qu'elles ont fondé et réellement trouvé qui n'ait été conçu et prémédité avant et après elles par des hommes supérieurs, tels que Luther, Rousseau,

Voltaire, Napoléon ? Qu'on me cite une armée, la mieux composée soit-elle, d'où ait jailli spontanément un plan de campagne admirable, voire passable ; qu'on me cite même un conseil de guerre, qui pour la conception, je ne dis pas pour la discussion, d'une manœuvre militaire, ait valu le cerveau du plus médiocre général en chef. A-t-on jamais vu un chef-d'œuvre de l'art, en peinture, en sculpture, en architecture aussi et en épopée, imaginé et exécuté par l'inspiration collective de dix, de cent poètes ou artistes ? On a rêvé cela de *Illiade*, à une certaine époque de mauvaise métaphysique : on en rit maintenant. Tout ce qui est génial est individuel, même en fait de crime. Ce n'est jamais une foule criminelle, ni une association de malfaiteurs, qui invente un nouveau procédé d'assassinat ou de vol ; c'est une suite d'assassins ou de voleurs de génie qui ont élevé l'art de tuer ou de piller le prochain à son point de perfectionnement actuel.

À quoi tient le contraste signalé ? Pourquoi le grand déploiement de l'intelligence est-il refusé aux groupes sociaux, tandis que le grand et puissant déploiement de la volonté, de la vertu même, leur est accessible ? C'est que l'acte de vertu le plus héroïque est quelque chose de très simple en soi, et ne diffère de l'acte de moralité ordinaire que par le degré ; or, précisément, la puissance d'unisson qui est dans les rassemblements humains, où les émotions et les opinions se renforcent rapidement par leur contact multipliant, est, par excellence, outrancière. Mais l'œuvre de génie ou de talent est toujours compliquée, et diffère en nature, non en degré seulement, d'un acte d'intelligence vulgaire. Il ne s'agit plus, comme ici, de percevoir et de se souvenir pêle-mêle, conformément à un type connu, mais de faire avec des perceptions et des images connues des combinaisons nouvelles. Or, à première vue, il semble bien que dix, cent mille têtes réunies soient plus aptes qu'une seule à embrasser tous les côtés d'une question complexe ; et c'est là une illusion aussi persistante, aussi séduisante que profonde. De tout temps les peuples naïvement imbus de ce préjugé, ont, dans leurs jours troublés, attendu d'assemblées religieuses ou politiques le soulagement de leurs maux. Au moyen âge les conciles ; dans l'ère moderne, les états généraux, les parlements : voilà les panacées réclamées par les multitudes malades. La superstition du jury est née d'une erreur pareille, toujours trompée et toujours renaissante. En réalité, ce ne sont jamais de simples *réunions* de personnes, ce sont plutôt des *corporations*, telles que certains grands ordres religieux ou certaines enrégimentations civiles ou militaires, qui ont répondu, parfois, aux besoins des peuples ; encore doit-on observer que, sous leur forme corporative même, les collectivités se montrent impuissantes à créer du nouveau. Il en est ainsi quelle que soit l'habileté du mécanisme social où les individus sont engrenés et enrégimentés.

*Essais et mélanges  
sociologiques,  
pp. 3-6.*

## C. Le rôle de l'imitation

### 1. L'imitation dans la vie sociale. Le jeu des contre-imitations

[Retour à la table des matières](#)

J'entends par imitation toute empreinte de photographie interspirituelle, pour ainsi dire qu'elle soit voulue ou non, passive ou active. Si l'on observe que, partout où il y a un rapport social quelconque entre deux êtres vivants, il y a imitation en ce sens (soit de l'un par l'autre, soit d'autres par les deux, comme, par exemple, quand on cause avec quelqu'un en parlant la même langue, en tirant de nouvelles *épreuves* verbales de très anciens clichés), on m'accordera qu'un sociologue était autorisé à mettre en vedette cette notion.

Il y a deux manières d'imiter : faire exactement comme son modèle, ou faire exactement le contraire. De là la nécessité de ces divergences que Spencer constate, mais n'explique pas, par sa loi de la différenciation progressive. On ne saurait rien affirmer sans suggérer, dans un milieu social tant soit peu complexe, non seulement l'idée qu'on affirme, mais aussi la négation de cette idée. Voilà pourquoi le surnaturel, en s'affirmant à l'apparition des théologies, suggère le naturalisme qui est sa négation (voir Espinas à ce sujet) ; voilà pourquoi le spiritualisme, en s'affirmant, donne l'idée du matérialisme ; la monarchie, en s'établissant, l'idée de la république, etc.

Nous dirons donc, avec plus de largeur maintenant, qu'une société est un groupe de gens qui présentent entre eux beaucoup de similitudes produites par imitation ou *par contre-imitation*. Car les hommes se contre-imitent beaucoup, surtout quand ils n'ont ni la modestie d'imiter purement et simplement, ni la force d'inventer ; et, en se contre-imitant, c'est-à-dire en faisant, en disant tout l'opposé de ce qu'ils voient faire ou dire, aussi bien qu'en faisant ou disant précisément ce qu'on fait ou ce qu'on dit autour d'eux, ils vont s'assimilant de plus en plus. Après la conformité aux usages en fait d'enterrement, de mariages, de cérémonies, de visites, de politesses, il n'y a rien de plus imitatif que de lutter contre son propre penchant à suivre ce courant et d'affecter de le remonter. Au moyen âge déjà, la *messe noire* est née d'une contre-imitation de la messe catholique. – Dans son ouvrage sur *l'expression* des émotions, Darwin accorde avec raison une grande place au besoin de *contre-exprimer*.

Quand un dogme est proclamé, quand un programme politique est affiché, les hommes se classent en deux catégories inégales : ceux qui s'enflamment pour, et ceux qui s'enflamment contre. Il n'y a pas de manifestation qui n'aille recrutant des



manifestants et qui ne provoque la formation d'un groupe de contre-manifestants. Toute affirmation forte, en même temps qu'elle entraîne les esprits moyens et moutonniers, suscite quelque part, dans un cerveau né rebelle, ce qui ne veut pas dire né inventif, une négation diamétralement contraire et de force à peu près égale. Cela rappelle les *courants d'induction* en physique. – Mais les uns comme les autres ont le même contenu d'idées et de desseins, ils sont associés quoique adversaires ou parce que adversaires. Distinguons bien entre la propagation imitative des questions et celle des solutions. Que telle solution se propage ici et telle autre ailleurs, cela n'empêche pas le problème de s'être propagé ici comme ailleurs. N'est-il pas clair qu'à chaque époque, parmi les peuples en relations fréquentes, surtout à notre époque, parce que jamais les relations internationales n'ont été plus multiples, l'ordre du jour des débats sociaux et des débats politiques est partout le même ? Et cette similitude n'est-elle pas due à un courant d'imitation explicable lui-même par des besoins et des idées répandues par contagions imitatives antérieures ? N'est-ce pas pour cette cause que les questions ouvrières en ce moment sont agitées dans toute l'Europe ? – À propos d'une idée quelconque mise en avant par la presse, chaque jour, je le répète, le public se partage en deux camps : ceux qui « sont de cet avis » et ceux qui « ne sont pas de cet avis ». Mais ceux-ci, pas plus que ceux-là, n'admettent qu'on puisse se préoccuper, en ce moment, d'autre chose que de la question qui leur est ainsi posée et imposée. Seuls, quelques sauvages esprits, étrangers, sous leur cloche à plongeur, au tumulte de l'océan social où ils sont plongés, ruminent çà et là des problèmes bizarres, absolument dépourvus d'actualité. Et ce sont les inventeurs de demain.

Il faut bien prendre garde à ne pas confondre avec l'invention la contre-imitation, sa contrefaçon dangereuse. Ce n'est pas que celle-ci n'ait son utilité. Si elle alimente l'esprit de parti, l'esprit de division belliqueuse ou pacifique entre les hommes, elle les initie au plaisir tout social de la discussion, elle atteste l'origine sympathique de la contradiction même, par la raison que les contre-courants même naissent du courant. – Il ne faut pas confondre non plus la contre-imitation avec la non-imitation systématique, dont j'aurais dû aussi parler dans ce livre. La non-imitation n'est pas toujours un simple fait négatif. Le fait de ne pas s'imiter, quand on n'est pas en contact – en contact social, par la possibilité pratique des communications – est un rapport non-social simplement ; mais le fait de ne pas imiter tel voisin qui nous touche nous met avec lui sur un pied de relations réellement anti-sociales. L'obstination d'un peuple, d'une classe d'un peuple, d'une ville ou d'un village, d'une tribu de sauvages isolés sur un continent civilisé, à ne pas copier les vêtements, les mœurs, le langage, les industries, les arts, qui constituent la civilisation de leur voisinage, est une continuelle déclaration d'antipathie à l'adresse de cette forme de société, qu'on proclame étrangère absolument et à tout jamais ; et, pareillement, quand un peuple se met, avec un parti pris systématique, à ne plus reproduire les exemples de ses ancêtres, en fait de rites, d'usages, d'idées, c'est là une véritable *dissociation* des pères et des fils, rupture du cordon ombilical entre la vieille et la nouvelle société. La non-imitation volontaire et persévérante, en ce sens, a un rôle épurateur, assez analogue à celui

que remplit ce que j'ai appelé le *duel logique*. De même que celui-ci tend à épurer l'amas social des idées et des volontés mélangées, à éliminer les disparates et les dissonances, à faciliter de la sorte l'action organisatrice de *l'accouplement logique* ; ainsi, la non-imitation des modèles extérieurs et hétérogènes permet au groupe harmonieux des modèles intérieurs d'étendre, de prolonger, d'enraciner en coutume l'imitation dont ils sont l'objet ; et, par la même raison, la non-imitation des modèles antérieurs, quand le moment est venu d'une révolution civilisatrice, fraie la voie à l'imitation-mode, qui ne trouve plus d'entrave à son action conquérante.

*Lois de l'imitation,*  
pp. VIII – IX et XI – XV.

N.B. On peut compléter ces vues par le texte inédit « *La sociologie élémentaire* », que nous publions, plus loin, chapitre 5, §A.

## 2. L'expansion des imitations. Ses modalités

On dit : sans faculté de prévision, point de science. Rectifions : oui, sans faculté de prévision *conditionnelle*. À la vue d'une fleur, le botaniste peut dire d'avance quelle sera la forme, la couleur du fruit qu'elle produira, à moins que la sécheresse ne la tue ou qu'une variété individuelle nouvelle et inattendue (sorte d'invention biologique secondaire) n'apparaisse. Le physicien peut annoncer que ce coup de fusil parti à l'instant même sera entendu dans tel nombre de secondes, à telle distance, pourvu que rien n'intercepte le son sur son trajet ou que, dans cet intervalle de temps, un bruit plus fort, un coup de canon par exemple, ne se fasse pas entendre. Eh bien, c'est précisément au même titre que le sociologiste mérite le nom de savant à proprement parler ; étant donné qu'il y a aujourd'hui tels foyers de rayonnements imitatifs et qu'ils tendent à cheminer séparément ou concurremment avec telles vitesses approximatives, il est en mesure de prédire quel sera l'état social dans dix, dans vingt ans, à la condition que quelque réforme ou révolution politique ne viendra point entraver cette expansion et qu'il ne surgira point de foyers rivaux.

Sans doute l'événement conditionnel est ici très probable, plus probable peut-être que là. Mais ce n'est qu'une différence de degré. Remarquons d'ailleurs que, dans une certaine mesure (ce qui est l'affaire de la philosophie et non de la science de l'histoire), les découvertes, les initiatives déjà faites et propagées avec succès, déterminent vaguement le sens dans lequel auront lieu les découvertes et les initiatives réussies de l'avenir. Puis, les forces sociales qui agissent avec une importance réelle à une époque donnée se composent non des rayonnements imitatifs nécessairement faibles encore, émanés d'inventions récentes, mais bien des rayonnements imitatifs émanés d'inventions antiques, à la fois beaucoup plus étendus et plus intenses parce qu'ils ont eu le temps voulu pour se déployer et s'établir en habitudes, en mœurs, en « instincts de races » soi-disant

physiologiques <sup>1</sup>. Donc l'ignorance où nous sommes des découvertes inattendues qui s'accompliront dans dix, vingt, cinquante ans, des chefs-d'œuvre rénovateurs de l'art qui y apparaîtront, des batailles et des coups d'État ou de force qui y feront leur bruit, ne nous empêcherait pas de prédire presque à coup sûr, dans l'hypothèse où je me suis placé plus haut, suivant quelle direction et à quelle profondeur coulera le fleuve d'aspirations et d'idées que les ingénieurs politiques, les grands généraux, les grands poètes, les grands musiciens auront à descendre ou à remonter, à canaliser ou à combattre.

Comme exemples à l'appui de la progression géométrique des imitations, je pourrais invoquer les statistiques relatives à la consommation du café, du tabac, etc., depuis leur première importation jusqu'à l'époque où le marché a commencé à en être inondé, ou bien au nombre des locomotives construites depuis la première, etc. <sup>2</sup>. Je citerai une découverte moins favorable en apparence à ma thèse, la découverte de l'Amérique. Elle a été *imitée* en ce sens que le premier voyage d'Europe en Amérique, imaginé et exécuté par Colomb, a été refait un nombre toujours croissant de fois par d'autres navires avec des variantes dont chacune a été une petite découverte, greffée sur celle du grand Génois, et a eu à son tour des imitateurs.

Je profite de cet exemple pour ouvrir une parenthèse. L'Amérique aurait pu être abordée deux siècles plus tôt ou deux siècles plus tard par un navigateur d'imagination. Deux siècles plus tôt, en 1292, sous Philippe le Bel, pendant les démêlés de ce monarque avec Rome et sa tentative hardie de *laïcisation* et de centralisation administrative, un tel débouché d'un monde nouveau offert à son ambition n'eût point manqué de la surexciter et de précipiter l'avènement du monde moderne. Deux siècles plus tard, en 1692, elle aurait profité à la France de Henri IV, plus qu'à l'Espagne assurément, qui, n'ayant pas eu cette riche proie à dévorer depuis deux cents ans, eût été moins riche et moins prospère alors. Qui sait si, dans la première hypothèse, la guerre de Cent Ans n'eût pas été évitée, et, dans la seconde, l'empire de Charles-Quint ? Dans tous les cas, *le besoin d'avoir des colonies, besoin créé et satisfait en même temps* par la découverte de Christophe Colomb, et qui a joué un rôle si capital dans la vie politique de l'Europe depuis le

---

<sup>1</sup> On voudra bien ne pas me prêter l'idée absurde de nier en tout ceci l'influence de la race sur les faits sociaux. Mais je crois que, par nombre de ses traits acquis, la race est fille et non mère de ces faits, et c'est par cet aspect oublié seulement qu'elle me paraît rentrer dans le domaine propre du sociologiste.

<sup>2</sup> On m'objectera que les progressions croissantes ou décroissantes révélées par les statistiques continuées un certain nombre d'années ne sont jamais régulières et sont fréquemment coupées d'arrêts ou de mouvements inverses. Sans entrer dans ce détail, je dois dire qu'à mon sens ces arrêts ou ces reculs sont toujours l'indice de l'intervention de quelque nouvelle invention qui devient contagieuse à son tour. J'explique de même les progressions décroissantes, d'où il faudrait se garder d'induire qu'au bout d'un temps, après avoir été imitée de plus en plus, une chose sociale tend à être *désimitée*. Non, sa tendance à envahir le monde reste toujours la même ; et, si elle est non pas désimitée, mais bien de moins en moins imitée, la faute en est à ses rivales.

XV<sup>e</sup> siècle, eût pris naissance au XVII<sup>e</sup> siècle seulement, et, à l'heure qu'il est, l'Amérique du Sud serait française, l'Amérique du Nord ne compterait pas encore politiquement. Quelle différence pour nous ! Et il s'en est fallu de l'épaisseur d'un cheveu que Christophe Colomb échouât dans son entreprise ! – Mais trêve à ces spéculations sur les *passés contingents*, non moins importants d'ailleurs à mes yeux et non moins fondés que les *futurs contingents*.

Autre exemple, et le plus éclatant de tous. L'empire romain est tombé ; mais, on l'a très bien dit, la conquête romaine vit toujours et se prolonge. Par Charlemagne, elle s'est étendue aux Germains qui en se christianisant, se sont romanisés ; par Guillaume le Conquérant, aux Anglo-Saxons ; par Colomb, à l'Amérique ; par les Russes et les Anglais, à l'Asie, à l'Australie, bientôt à l'Océanie tout entière. Le Japon déjà veut être envahi à son tour ; seule, la Chine paraît devoir offrir une sérieuse résistance. Mais admettons qu'elle aussi s'assimile un jour. On pourra dire alors qu'Athènes et Rome, y compris Jérusalem, c'est-à-dire le type de civilisation formé par le faisceau de leurs initiatives et de leurs idées de génie, coordonnées et combinées, ont conquis tout le monde. Toutes les races, toutes les nationalités auront concouru à cette contagion imitative illimitée de la civilisation gréco-romaine. Il n'en eût pas été de même certainement, si Darius ou Xerxès eussent vaincu et réduit la Grèce en province persane, ou si l'islamisme eût triomphé de Charles Martel et envahi l'Europe, ou si la Chine, depuis trois mille ans, eût été aussi guerrière qu'industrielle et tournée vers les armes aussi bien que vers les arts de la paix son esprit d'invention, ou si, au moment de la découverte de l'Amérique, les Européens n'eussent pas encore inventé la poudre et l'imprimerie et se fussent trouvés dans un état d'infériorité militaire à l'égard des Aztèques et des Incas. Mais le hasard a voulu que de tous les types de civilisation, de toutes les gerbes liées d'inventions rayonnantes qui avaient spontanément jailli en divers points du globe, le type auquel nous appartenons l'ait emporté. S'il n'eût pas prévalu, toutefois, un autre eût fini par triompher, car ce qui était inévitable, c'était qu'à la longue l'un quelconque d'entre eux devînt universel, *puisque tous prétendaient à l'universalité*, c'est-à-dire puisque tous tendaient à se propager imitativement suivant une progression géométrique, comme toute onde lumineuse ou sonore, comme toute espèce animale ou végétale.

Indiquons maintenant un nouvel ordre d'analogies. Les imitations (mots d'une langue, mythes d'une religion, secrets d'un art militaire, formes littéraires, etc.) se modifient en passant d'une race ou d'une nation à une autre, des Hindous aux Germains par exemple ou des Latins aux Gaulois, comme des ondes physiques ou les types vivants en passant d'un milieu à un autre. Dans certains cas, les modifications constatées de la sorte ont été assez nombreuses pour permettre de remarquer le sens général et uniforme suivant lequel elles s'opèrent. C'est le cas des langues notamment : aussi peut-on dire des lois de Grimm et mieux encore de Raynaudard en philologie que ce sont des lois de réfraction linguistique.

Elles nous apprennent, celles-ci, qu'en passant du milieu romain dans le milieu espagnol ou gaulois, les mots latins divers ont été transformés d'une manière identique et caractéristique, chaque lettre devenant une autre lettre déterminée ; celles-là, que telle consonne de l'allemand ou de l'anglais équivaut à telle autre consonne du sanscrit ou du grec, ce qui signifie au fond qu'en passant du milieu aryen primitif dans le milieu german, hellène ou hindou, la langue-mère a permuté ses consonnes dans le sens indiqué, ici substituant l'aspirée à la forte, ailleurs la forte à l'aspirée, etc.

Si les religions étaient aussi nombreuses que les langues (qui elles-mêmes ne le sont pas trop pour donner une base de comparaison suffisante à des remarques générales formulables en lois), et surtout si, dans chaque religion, les idées religieuses étaient aussi nombreuses que le sont les mots dans chaque langue, il pourrait y avoir en mythologie comparée des lois de réfraction mythologique, analogues aux précédentes. Or, nous pouvons bien suivre un mythe donné, celui de Cérès ou d'Apollon, à travers les modifications que lui a imprimées le génie des peuples divers qui l'ont adopté. Mais il y a si peu de mythes à comparer de la sorte qu'on ne saurait voir dans les plis qu'ils ont séparément reçus d'un même peuple des traits communs saisissables et autre chose qu'un air de famille. Malgré tout, n'y a-t-il point, dans l'étude des formes que les mêmes idées religieuses ont revêtues en passant du védisme au brahmanisme ou à Zoroastre, du mosaïsme au Christ ou à Mahomet, ou en circulant à travers les sectes chrétiennes dissidentes et les diverses Églises grecque, romaine, anglicane, gallicane, bien des observations à faire ? Ou plutôt, tout ce qu'il est possible de remarquer a été dit en pareille matière, et il n'y a qu'à trier.

Les critiques d'art n'ont pas manqué non plus de pressentir confusément ce qu'on pourrait appeler les lois de la réfraction artistique propre à chaque peuple, à chacun de ses moments, à chaque région artistique déterminée, hollandaise, italienne, française, en peinture, en musique, en architecture, en poésie. Je n'insiste pas. Toutefois, est-ce une pure métaphore et une puérité de dire que Théocrite s'est réfracté dans Virgile, Ménandre dans Térence, Platon dans Cicéron, Euripide dans Racine ?

Autre analogie. Il y a des interférences d'imitations, de choses sociales, aussi bien que des interférences d'ondes et de type vivants. Quand deux croyances et deux désirs ou un désir et une croyance, quand deux choses sociales en un mot (car il n'y a que cela en dernière analyse dans les faits sociaux, sous les noms divers de dogmes, de sentiments, de lois, de besoins, de coutumes, de mœurs, etc.) ont fait un certain temps et séparément leur chemin dans le monde par la vertu de l'éducation ou de l'exemple, c'est-à-dire de l'imitation, elles finissent souvent par se rencontrer. Il faut, pour que leur rencontre et leur interférence vraiment psychologique et sociale ait lieu, non seulement qu'elles coexistent dans un même cerveau et fassent à la fois partie d'un même état d'esprit ou de cœur, mais en outre que l'une se présente, soit comme un moyen ou comme un obstacle à l'égard de

l'autre, soit comme un principe dont l'autre est la négation. Quant à celles qui ne paraissent ni s'aider, ni se nuire, ni se confirmer, ni se contredire, elles ne sauraient interférer, pas plus que deux ondes hétérogènes ou deux types vivants trop éloignés pour pouvoir s'accoupler. Si elles paraissent s'aider ou se confirmer, elles se combinent par le fait seul de cette apparence, de cette perception, en une découverte nouvelle, pratique ou théorique, destinée à se répandre à son tour comme ses composantes en une contagion imitative. Il y a eu, dans ce cas, augmentation de force de désir ou de force de foi, comme, dans les cas correspondants d'interférences physiques ou biologiques heureuses, il y a eu augmentation de force motrice et de vitalité. Si, au contraire, les choses sociales ou passions, se nuisent ou se contredisent dans une âme ou dans les âmes de tout un peuple, il y a stagnation morale de cette âme, de ce peuple, dans l'indécision et le doute, jusqu'à ce que, par un effort brusque ou lent, cette âme ou ce peuple se déchire en deux et sacrifie sa croyance ou sa passion la moins chère. Ainsi fait la vie son option entre deux types mal accouplés. Un cas légèrement distinct du précédent et particulièrement important est celui où les deux croyances, les deux désirs et aussi bien la croyance et le désir qui interfèrent d'une manière favorable ou fâcheuse dans l'esprit d'un individu, appartient non à cet homme seulement, mais en partie à lui, en partie à quelqu'un de ses semblables. L'interférence consiste alors en ce que l'individu dont il s'agit perçoit la confirmation ou le démenti donnés par l'idée d'autrui, l'avantage ou le préjudice causés par la volonté d'autrui à son idée et à sa volonté propres. De là une sympathie et un contrat, ou bien une antipathie et une guerre.

*Lois de l'imitation,*  
pp. 20-28.

### 3. Nature du phénomène d'imitation. Son caractère hypnotique

Quelle est la nature intime de cette suggestion de cellule à cellule cérébrale, qui constitue la vie mentale ? Nous n'en savons rien <sup>1</sup>. Connaissons-nous mieux l'essence de cette suggestion de personne à personne, qui constitue la vie sociale ? Non. Car, si nous prenons ce dernier fait en lui-même, dans son état de pureté et d'intensité supérieures, il se trouve ramené à un phénomène des plus mystérieux que nos aliénistes philosophes étudient de nos jours avec une curiosité passionnée, sans parvenir à le bien comprendre : le somnambulisme <sup>2</sup>. Qu'on relise les travaux

---

<sup>1</sup> À la date où les considérations qui précèdent et qui suivent ont été imprimées pour la première fois (en nov. 1884), dans la *Revue philosophique*, on commençait à peine à parler de suggestion hypnotique, et l'on m'a reproché comme un paradoxe insoutenable l'idée de suggestion sociale universelle, qui, depuis, a été si fortement appuyée par Bernheim et autres. Actuellement, rien de plus vulgarisé que cette vue.

<sup>2</sup> Cette expression démodée montre qu'au moment où j'ai pour la première fois publié ce passage, le mot *hypnotisme* ne s'était pas encore tout à fait substitué à celui de somnambulisme.

contemporains à ce sujet, notamment ceux de MM. Richet, Binet et Féré, Beaunis, Bernheim, Delbœuf, et on se convaincra que je ne me livre à aucun écart de fantaisie, en regardant l'homme social comme un véritable somnambule. Je crois me conformer au contraire à la méthode scientifique la plus rigoureuse en cherchant à éclairer le complexe par le simple, la combinaison par l'élément, et à expliquer le lien social mélangé et compliqué, tel que nous le connaissons, par le lien social à la fois très pur et réduit à sa plus simple expression, lequel, pour l'instruction du sociologiste, est réalisé si heureusement dans l'état somnambulique. Supposez un homme qui, soustrait par hypothèse à toute influence extra-sociale, à la vue directe des objets naturels, aux obsessions spontanées de ses divers sens, n'ait de communications qu'avec ses semblables, et, d'abord, qu'avec l'un de ses semblables, pour simplifier la question : n'est-ce pas sur ce sujet de choix qu'il conviendra d'étudier, par l'expérience et l'observation, les caractères vraiment essentiels du rapport social, dégagé ainsi de toute influence d'ordre naturel et physique propre à la compliquer ? Mais l'hypnotisme et le somnambulisme ne sont-ils pas précisément la réalisation de cette hypothèse ? On ne s'étonnera donc pas de me voir passer en revue les principaux phénomènes de ces états singuliers, et les retrouver à la fois agrandis et atténués, dissimulés et transparents dans les phénomènes sociaux. Peut-être, à l'aide de ce rapprochement, comprendrons-nous mieux le fait réputé anormal, en constatant à quel point il est général, et le fait général en apercevant en haut-relief dans l'anomalie apparente ses traits distinctifs.

L'état social, comme l'état hypnotique, n'est qu'une forme du rêve, un rêve de commande et un rêve en action. N'avoir que des idées suggérées et les croire spontanées : telle est l'illusion propre au somnambule, et aussi bien à l'homme social. Pour reconnaître l'exactitude de ce point de vue sociologique, il ne faut pas nous considérer nous-mêmes ; car admettre cette vérité en ce qui nous concerne, ce serait échapper à l'aveuglement qu'elle affirme, et par suite fournir un argument contre elle. Mais il faut songer à quelque peuple ancien d'une civilisation bien étrangère à la nôtre, Égyptiens, Spartiates, Hébreux... Est-ce que ces gens-là ne se croyaient pas autonomes comme nous, tout en étant sans le savoir des automates dont leurs ancêtres, leurs chefs politiques, leurs prophètes, pressaient le ressort, quand ils ne se le pressaient pas les uns aux autres ? Ce qui distingue notre société contemporaine et européenne de ces sociétés étrangères et primitives, c'est que la magnétisation y est devenue mutuelle pour ainsi dire, dans une certaine mesure au moins ; et, comme nous nous exagérons un peu cette mutualité dans notre orgueil égalitaire, comme en outre nous oublions qu'en se mutualisant cette magnétisation, source de toute foi et de toute obéissance, s'est généralisée, nous nous flattons à tort d'être moins crédules et moins dociles, moins imitatifs en un mot, que nos ancêtres. C'est une erreur, et nous aurons à la relever. Mais, cela fût-il vrai, il n'en serait pas moins clair que le rapport de modèle à copie, de maître à sujet, d'apôtre à néophyte, avant de devenir réciproque ou alternatif, comme nous le voyons d'ordinaire dans notre monde égalisé, a dû nécessairement commencer par être unilatéral et irréversible à l'origine. De là les castes. Même dans les sociétés les plus égalitaires, l'unilatéralité et l'irréversibilité dont il s'agit subsistent toujours à

la base de l'initiation sociale, dans la famille. Car le père est et sera toujours le premier maître, le premier prêtre, le premier modèle du fils. Toute société, même aujourd'hui, commence par là.

Il a donc fallu *a fortiori* au début de toute société ancienne un grand déploiement d'autorité exercée par quelques hommes souverainement impérieux et affirmatifs. Est-ce par la terreur et l'imposture, comme on l'affirme, qu'ils ont surtout régné ? Non, cette explication est manifestement insuffisante. Ils ont régné par leur *prestige*. L'exemple du magnétiseur nous fait seul entendre le sens profond de ce mot. Le magnétiseur n'a pas besoin de mentir pour être cru aveuglément par le magnétisé ; il n'a pas besoin de terroriser pour être passivement obéi. Il est prestigieux, cela dit tout. Cela signifie, à mon avis, qu'il y a dans le magnétisé une certaine force potentielle de croyance et de désir immobilisée en souvenirs de tout genre, endormis mais non morts, que cette force aspire à s'actualiser comme l'eau de l'étang à s'écouler, et que seul, par suite de circonstances singulières, le magnétiseur est en mesure de lui ouvrir ce débouché nécessaire. Au degré près, tout prestige est pareil. On a du prestige sur quelqu'un dans la mesure où l'on répond à son besoin d'affirmer ou de vouloir quelque chose d'actuel. Le magnétiseur n'a pas non plus besoin de parler pour être cru et pour être obéi ; il lui suffit d'agir, de faire un geste si imperceptible qu'il soit. Ce mouvement avec la pensée et le sentiment dont il est le signe, est aussitôt reproduit. « Je ne suis pas sûr, dit Maudsley (*Pathologie de l'esprit*, p. 73), que le somnambule ne puisse arriver à lire inconsciemment dans l'esprit par une *imitation inconsciente* de l'attitude et de l'expression de la personne dont il *copie instinctivement et avec exactitude* les contractions musculaires. » Remarquons que le magnétisé imite le magnétiseur, mais non celui-ci celui-là. C'est seulement dans la vie dite éveillée, et entre gens qui paraissent n'exercer aucune action magnétique l'un sur l'autre, que se produit cette *mutuelle imitation*, ce mutuel prestige appelé *sympathie*, au sens d'Adam Smith. Si donc j'ai placé le prestige, non la sympathie, à la base et à l'origine de la société, c'est parce que, ai-je dit plus haut, l'unilatéral a dû précéder le réciproques.<sup>1</sup> Quoique cela puisse surprendre, sans un âge d'autorité, il n'y aurait jamais eu un âge de fraternité relative. Mais revenons. Pourquoi nous étonner, au fond, de l'imitation à la fois unilatérale et passive du somnambule ? Une action quelconque de l'un quelconque d'entre nous donne à ceux de ses semblables qui en sont témoins l'idée plus ou moins irréfléchie de l'imiter ; et, si ceux-ci résistent parfois à cette tendance, c'est qu'elle est alors neutralisée en eux par des suggestions antagonistes, nées de souvenirs présents ou de perceptions extérieures. Momentanément privé, par le somnambulisme, de cette force de résistance, le somnambule peut servir à nous révéler la passivité imitative de l'être

---

<sup>1</sup> Ici j'aurais à me rectifier. C'est bien la sympathie qui est la source première de la sociabilité et l'âme apparente et calculée, de toutes les espèces d'imitation, même de l'imitation envieuse et calculée, même de l'imitation d'un ennemi. Seulement il est certain que la sympathie elle-même commence par être unilatérale avant d'être mutuelle.



social, en tant que social, c'est-à-dire en tant que mis en relations exclusivement avec ses semblables, et d'abord avec l'un de ses semblables.

Si l'être social n'était pas en même temps un être naturel, sensible et ouvert aux impressions de la nature extérieure et aussi des sociétés étrangères à la sienne, il ne serait point susceptible de changement. Des associés pareils resteraient toujours incapables de varier spontanément le type d'idées et de besoins traditionnels que leur imprimerait l'éducation des parents, des chefs et des prêtres, copiés eux-mêmes du passé. Certains peuples connus se sont singulièrement rapprochés des conditions de mon hypothèse. En général, les peuples naissants, de même que les enfants en bas âge, sont indifférents, insensibles à tout ce qui ne touche pas l'homme et l'espèce d'homme qui leur ressemble, l'homme de leur race et de leur tribu. « Le somnambule ne voit et n'entend, dit A. Maury, que ce qui rentre dans les préoccupations de son rêve. » Autrement dit, toute sa force de croyance et de désir se concentre sur son pôle unique. N'est-ce pas là justement l'effet de l'obéissance et de l'imitation *par fascination*, véritable névrose, sorte de *polarisation* inconsciente de l'amour et de la foi.

Mais combien de grands hommes, de Ramsès à Alexandre, d'Alexandre à Mahomet, de Mahomet à Napoléon, ont ainsi polarisé l'âme de leur peuple ! Combien de fois la fixation prolongée de ce point brillant, la gloire ou le génie d'un homme, a-t-elle fait tomber tout un peuple en catalepsie ! La torpeur, on le sait, n'est qu'apparente dans l'état somnambulique ; elle masque une surexcitation extrême. De là les tours de force ou d'adresse que le somnambule accomplit sans s'en douter. Quelque chose de pareil s'est vu au début de notre siècle quand, très engourdie à la fois et très surexcitée, aussi passive que fiévreuse, la France militaire obéissait au geste de son fascinateur impérial et accomplissait des prodiges. Rien de plus propre que ce phénomène atavique à nous faire plonger dans le haut passé, à nous faire comprendre l'action exercée sur leurs contemporains par ces grands personnages demi-fabuleux que toutes les civilisations différentes placent à leur tête, et à qui leurs légendes attribuent la révélation de leurs métiers, de leurs connaissances, de leurs lois : Oannès en Babylonie, Quetzalcóatl au Mexique, les *dynasties divines* antérieures à Ménès, en Égypte, etc. Regardons de près, tous ces *rois-dieux*, principe commun de toutes les dynasties humaines et de toutes les mythologies, ont été des inventeurs ou des importateurs d'inventions étrangères, des initiateurs en un mot. Grâce à la stupeur profonde et ardente causée par leurs premiers miracles, chacune de leurs affirmations, chacun de leurs ordres, a été un débouché immense ouvert à l'immensité des aspirations impuissantes et indéterminées qu'ils avaient fait naître, besoins de foi sans idée, besoins d'activité sans moyen d'action.

*Lois de l'imitation,*  
pp. 82-87.

#### **4. Les lois de l'imitation. Lois d'expansion logique (méditation collective, duel logique, accouplement logique). Lois d'expansion extralogique. Remarques complémentaires**

##### **a) L'énoncé du problème**

La statistique nous fournit, pour chaque espèce de propagation imitative isolément considérée, une sorte de loi empirique, formule graphique de causes très complexes. Il s'agit, maintenant, de dégager les lois générales, vraiment dignes du nom de science, qui régissent toutes les imitations, et, dans ce but, il faut étudier séparément les diverses catégories de causes, précédemment confondues.

Pourquoi, parmi cent innovations diverses simultanément imaginées, – qu'il s'agisse de formes verbales, d'idées mythologiques, ou de procédés industriels et autres, – y en a-t-il dix qui se répandent dans le public à l'exemple de leurs auteurs, et quatre-vingt-dix qui restent dans l'oubli ? Voilà le problème. Pour y répondre avec ordre et méthode, divisons d'abord en causes physiques et causes sociales, les influences qui ont favorisé la diffusion des innovations réussies, et contrarié le succès des autres. Mais écartons dans cet ouvrage les causes du premier genre, celles par exemple, qui, dans un climat méridional, feront préférer les mots nouveaux composés de voyelles sonores aux mots nouveaux formés de voyelles sourdes, et l'inverse dans le nord. Il y a ainsi, en mythologie, en technique industrielle ou artistique, en politique, beaucoup de particularités qui tiennent à la conformation du larynx ou de l'oreille chez chaque race, à ses prédispositions cérébrales, à la nature de sa faune, de sa flore, de ses météores habituels. Laissons tout cela de côté. – Ce n'est pas, d'ailleurs, que tout cela n'ait son importance réelle en sociologie ; et, par exemple, il est intéressant d'étudier l'influence exercée sur le cours entier d'une civilisation par la nature d'une production spontanée du sol où, pour la première fois, elle a pris naissance. Suivant qu'elle est née dans une vallée fertile ou dans une steppe plus ou moins abondante en pâturages, les conditions du travail sont différentes, et, par suite, celles du groupement domestique, puis des institutions politiques. Il faut savoir gré aux savants qui se livrent aux recherches de cet ordre, aussi utiles en sociologie que le sont en biologie les études relatives aux modifications d'une espèce vivante par l'action du climat ou, en général, du milieu. Mais l'erreur serait de croire que, parce qu'on a constaté ces adaptations d'un type vivant donné ou d'un type social donné – car il faut d'abord que ce type existe – à des phénomènes extérieurs, on les a expliqués. Cette explication, il faut la demander aux lois qui régissent les rapports intérieurs des cellules vivantes et des cerveaux associés. Voilà pourquoi, m'occupant ici de sociologie pure et abstraite, non concrète et appliquée, je dois écarter les considérations de l'ordre indiqué ci-dessus.

Maintenant, les causes sociales sont de deux sortes : logiques ou non logiques. Cette distinction a la plus grande importance. Les causes logiques agissent quand l'innovation choisie par un homme l'est parce qu'elle est jugée par lui plus utile ou plus vraie que les autres, c'est-à-dire plus d'accord que celles-ci avec les buts ou les principes déjà établis en lui (par imitation toujours). Ici, il n'y a en présence que des inventions ou des découvertes anciennes ou récentes, abstraction faite de tout prestige ou de tout discrédit attaché à la personne de leurs colporteurs, ou au temps et au lieu d'où elles proviennent. Mais il est très rare que l'action logique s'exerce de la sorte dans toute sa pureté. En général, les influences extra-logiques, auxquelles je viens de faire allusion, interviennent dans le choix des exemples à suivre, et souvent les plus mauvais logiquement sont préférés à raison de leur origine ou même de leur date.

*Lois de l'imitation,*  
pp. 152-154.

## **b) Les lois d'expansion logique**

- La méditation collective

Quand un homme médite sur un sujet donné, une idée lui vient, puis une autre idée, jusqu'à ce que, d'idée en idée, de rature en rature, il saisisse enfin par le bon bout la solution du problème et, à partir de ce moment, court de lueur en lumière. N'en est-il pas de même en histoire ? Quand une société élabore quelque grande conception que sa curiosité séculaire pressent avant que sa science, en la développant, la précise, par exemple l'explication mécanique du monde, ou quelque grande conquête que son ambition rêve avant que son activité la déploie, par exemple la fabrication ou la locomotion ou la navigation à vapeur, que voit-on ? D'abord le problème ainsi posé suscite toutes sortes d'inventions, d'imaginations contradictoires, apparues ici ou là, disparues bientôt, jusqu'à la venue de quelque formule claire, de quelque machine commode, qui fait oublier tout le reste et sert désormais de base fixe à la superposition des perfectionnements, des développements ultérieurs. Le *progrès* est donc une espèce de méditation collective et sans cerveau propre, mais rendue possible par la solidarité (grâce à l'imitation) des cerveaux multiples d'inventeurs, de savants qui échangent leurs découvertes successives. (Ici la fixation des découvertes par l'écriture, qui permet leur transmission à distance et à de longs intervalles de temps, est l'équivalent de cette fixation des images qui s'accomplit dans le cerveau de l'individu et constitue le cliché cellulaire du souvenir.)

Il en résulte que le progrès social comme le progrès individuel s'opère par deux procédés, la substitution et l'accumulation. Il y a des découvertes ou des inventions qui ne sont que substituables, d'autres qui sont accumulables. De là des *combats* logiques et des *unions* logiques. C'est la grande division que nous allons adopter et où nous n'aurons nulle peine à répartir tous les événements de l'histoire.

*Lois de l'imitation,*  
p. 161.

- Le duel logique

Une découverte, une invention apparaît. Il y a deux faits à noter : ses augmentations de foi, par propagation de proche en proche ; et les diminutions de foi qu'elle fait subir à une découverte ou une invention ayant le même objet ou répondant au même besoin, quand elle vient à la rencontrer. Cette rencontre donne lieu au duel logique. Par exemple dans toute l'Asie antérieure, l'écriture cunéiforme s'est propagée longtemps seule, de même que l'écriture phénicienne dans tout le bassin de la Méditerranée. Mais, un jour, ces deux alphabets se sont disputé le terrain de la première qui, lentement, a reculé et a disparu seulement vers le premier siècle de notre ère.

L'histoire des sociétés comme l'évolution psychologique, *étudiée par le menu*, est donc une suite ou une simultanéité de duels logiques (quand ce n'est pas d'unions logiques). Ce qui s'est passé pour l'écriture avait déjà eu lieu pour le langage. Le progrès linguistique s'opère toujours, par imitation d'abord, puis par lutte entre deux langues ou deux dialectes qui se disputent un même pays, et dont l'un refoule l'autre, ou entre deux locutions et deux tournures de phrases qui répondent à la même idée. Cette lutte est un conflit de thèses opposées, impliquées dans chaque mot ou dans chaque tournure qui tend à se substituer à un autre mot ou à une autre forme grammaticale. Si, au moment où je pense au cheval, deux termes, *equus* et *caballus*, empruntés à deux dialectes différents du latin, se présentent ensemble à mon esprit, c'est comme si ce jugement : « il vaut mieux dire *equus* que *caballus* pour désigner cet animal » était contredit en moi par cet autre jugement : « il vaut mieux dire *caballus* que *equus* ». Si pour exprimer le pluriel, j'ai à choisir entre deux terminaisons, *i* et *s*, par exemple, cette option s'accompagne également de jugements au fond contradictoires. Quand les langues romanes se sont formées, des contradictions de ce genre existaient par milliers dans les cerveaux gallo-romains, espagnols, italiens ; et le besoin de les résoudre a donné naissance aux idiomes modernes. Ce que les philologues appellent la simplification graduelle des grammaires n'est que le résultat d'un travail d'élimination provoqué par le sentiment vague de ces contradictions implicites. Voilà pourquoi l'italien dit toujours *i* et l'espagnol toujours *s*, par exemple, alors que le latin disait tantôt *i* et tantôt *s*.

J'ai comparé la lutte logique à un duel. C'est qu'en effet, dans chacun de ces combats pris à part, dans chacun de ces faits élémentaires de la vie sociale édités à innombrables exemplaires, les jugements ou les desseins en présence sont toujours au nombre de deux. Avez-vous jamais vu, dans l'antiquité, le moyen âge ou les temps modernes, une bataille à trois ou quatre ? Jamais. Il peut y avoir sept ou huit, dix ou douze armées de nationalités différentes, mais il n'y a que deux camps en présence, de même que, dans le conseil de guerre qui a précédé la bataille, il n'y

a eu que deux opinions à la fois, en face et en lutte, à propos de chaque plan, à savoir celle qui le préconisait et l'ensemble de celles qui s'accordaient à le blâmer. Il est visible que le différend, la querelle à vider, sur un champ de bataille, se résume toujours en un *oui* opposé à un *non*. Tel est, au fond, tout *casus belli*. Sans doute, celui des deux adversaires qui nie l'autre (guerres religieuses principalement) ou qui contrecarre son dessein (guerres politiques), a bien sa thèse ou son dessein aussi ; mais c'est seulement en tant que négation ou obstacle, plus ou moins implicite ou explicite, direct ou indirect, que sa pensée ou sa volonté rend le conflit inévitable. Voilà pourquoi, par exemple, quel que soit dans un pays le nombre des partis politiques et des fractions de partis, il n'y a jamais, à propos de chaque question, qu'une dualité, celle du gouvernement et de ce qu'on appelle l'opposition, fusion de partis hétérogènes réunis par leur côté négatif.

Des vagues d'espérances ou de craintes qui s'entrechoquent perpétuellement sous la surexcitation intermittente d'idées nouvelles suscitant des besoins nouveaux : qu'est-ce autre chose que la vie sociale ? Suivant qu'on prête attention au conflit, au concours des besoins, ou au conflit, au concours des espérances, on fait de la théologie ou de la logique sociale. – Quand deux inventions répondent au même désir, elles se heurtent comme je l'ai expliqué plus haut, parce que chacune d'elles implique de la part du producteur et du consommateur qui l'emploie, l'espérance ou la persuasion qu'elle est la mieux adaptée à son but, et que, par conséquent, l'autre n'est pas la meilleure. – Mais, même quand deux inventions répondent à deux besoins différents, elles peuvent se contredire, soit parce que ces deux besoins sont deux expressions dissemblables d'un même besoin supérieur, que chacun d'eux croit mieux exprimer que l'autre ; soit parce que chacun d'eux exige, pour être satisfait, que l'autre ne le soit pas, et porte avec soi l'espérance qu'il ne le sera pas.

Exemple du premier cas : l'invention de la peinture à l'huile, au XV<sup>e</sup> siècle, niait l'invention ancienne de la peinture à la cire, en ce sens que la passion croissante pour celle-là contestait au goût subsistant pour celle-ci le droit de se dire la meilleure forme de l'amour des tableaux. Exemple du second : l'invention de la poudre au XIV<sup>e</sup> siècle, en développant, chez les monarques, une soif toujours grandissante de conquête et de centralisation, qui ne pouvait s'assouvir sans l'asservissement des seigneurs féodaux, se trouvait en contradiction avec l'invention des châteaux forts et des armures compliquées qui avaient développé chez les seigneurs le besoin d'indépendance féodale ; et si ces derniers résistaient au roi, c'est qu'ils continuaient à avoir confiance dans leurs créneaux et leurs cuirasses, comme le roi dans ses canons.

Mais c'est surtout comme répondant à un même besoin que deux inventions se contredisent en histoire. Certainement l'invention chrétienne du diaconat et de l'épiscopat contredisait l'invention païenne de la préture, du consulat, de la dignité de patrice, car, en obtenant ces derniers honneurs, le païen croyait satisfaire son désir de grandeur vraie et niait que ce désir eût pu l'être par les premiers, tandis

que la conviction du chrétien était diamétralement contraire. Un état social qui admettait à la fois ces institutions contradictoires contenait donc un vice caché ; et, de fait, des contradictions multiples de cette nature ont contribué, après l'avènement du christianisme, à la dissolution de l'Empire romain et à la résorption de la civilisation romaine qui, à la Renaissance, a forcé la civilisation chrétienne à reculer à son tour. En un sens aussi, l'invention de la règle monastique des premiers ordres religieux, niait l'invention antique de la phalange romaine, puisque chacune d'elles, aux yeux de ceux qui l'utilisaient, répondait seule, et nullement l'autre, au besoin de sécurité vraie.

Le dénouement du duel logique social a lieu de trois manières différentes. Il arrive assez souvent : 1° que la suppression de l'un des deux adversaires ait lieu par le simple prolongement naturel des progrès de l'autre, sans secours extérieur ni interne. Par exemple, l'écriture phénicienne n'a eu besoin que de continuer son mouvement de propagation pour anéantir l'écriture cunéiforme ; il a suffi à la lampe de pétrole de se faire connaître pour faire disparaître, dans les chaumières du Midi, le *calel* à huile de noix, légère transformation de la lampe romaine. Mais, parfois, il vient un moment où les progrès du plus favorisé même des deux concurrents s'arrêtent devant une difficulté croissante d'aller plus loin déloger l'ennemi. Alors : 2° si le besoin de lever cette contradiction est senti avec une énergie suffisante, on prend les armes, et la victoire a pour effet de supprimer violemment l'un des deux duellistes. À ce cas se ramène facilement celui où une force autoritaire, quoique non militaire, s'impose : tel a été le vote du concile de Nicée en faveur du symbole d'Athanase, telle a été la conversion de Constantin au christianisme ; telle est toute décision importante d'une assemblée ou d'un dictateur après délibération. Ici le vote ou le décret, comme la victoire là, est une condition extérieure nouvelle qui favorise l'une des thèses ou des volontés rivales, aux dépens de l'autre, et fausse le jeu naturel des propagations imitatives en concurrence, à peu près comme un changement soudain de climat dans une région, à la suite de quelque accident géologique, a pour effet d'y bouleverser le jeu des propagations vivantes, en y mettant obstacle à la multiplication d'une espèce végétale ou animale d'ailleurs féconde, et y prêtant secours à la multiplication de telles autres, moins prolifiques pourtant. – Enfin : 3° on voit très souvent les antagonistes réconciliés, ou l'un d'eux politiquement et volontairement expulsé par l'intervention d'une découverte ou d'une invention nouvelle.

Arrêtons-nous à ce dernier cas, qui me paraît le plus important, car la condition qui intervient ici n'est pas extérieure, mais interne ; d'ailleurs, la découverte ou l'invention triomphante qui intervient ici joue le rôle de l'éclair de génie militaire, de l'heureuse inspiration du général sur le champ de bataille, qui, dans le cas précédent, avait déterminé la victoire de son parti. Par exemple, la découverte de la circulation du sang a seule pu mettre fin aux discussions interminables des anatomistes du XVI<sup>e</sup> siècle ; les découvertes astronomiques dues à l'invention du télescope, au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, ont seules résolu, en faveur de l'hypothèse pythagoricienne, et contrairement à celles des aristotéliens, la

question de savoir si le soleil tournait autour de la terre ou la terre autour du soleil, et tant d'autres problèmes qui divisaient en deux camps les astronomes. Ouvrez une bibliothèque quelconque ; combien de questions jadis brûlantes, aujourd'hui refroidies, combien de volcans maintenant éteints, y verrez-vous en éruptions d'arguments et d'injures ! Et, presque toujours, le refroidissement s'est opéré, comme par miracle, à partir d'une découverte savante, voire même érudite ou imaginaire. Il n'est pas une page de catéchisme, à présent récitée sans contestation par les fidèles, dont chaque ligne n'exprime le résultat de polémiques violentes entre les fondateurs du dogme, Pères ou conciles.

Qu'a-t-il fallu pour terminer ces combats parfois sanglants ? La découverte d'un texte sacré plus ou moins authentique, ou une nouvelle conception théologique, à moins qu'une autorité réputée infaillible n'ait tranché de force le différend. De même, que de conflits entre les volontés et les désirs des hommes ont été apaisés ou singulièrement amortis par une invention industrielle ou même politique ! Avant celle des moulins à eau ou à vent, le désir d'avoir du pain et la répulsion pour le travail énervant de la mouture à bras, se trouvaient en lutte ouverte dans le cœur des maîtres et des esclaves. Vouloir manger du pain, c'était vouloir cette fatigue atroce, pour soi ou pour autrui, et ne pas vouloir cette fatigue pour soi quand on était esclave, c'eût été vouloir que personne ne mangeât du pain. Mais, quand le moulin à eau fut inventé, immense soulagement pour les bras serviles, ces deux désirs cessèrent d'être un obstacle l'un à l'autre. Pareillement, jusqu'à l'invention du chariot, l'une des plus merveilleuses de l'homme antique, le besoin de transporter de lourds fardeaux et le désir de ne pas s'épuiser à les porter sur ses épaules ou de n'en pas accabler ses bêtes de somme, se sont combattus dans le cœur des gens et mutuellement entravés. L'esclavage, en somme, était une plaie nécessaire, pour l'accomplissement de travaux obligatoires et pénibles dont l'esclave, comme le maître, sentait la nécessité, et dont le maître rejetait le fardeau sur l'esclave, afin que, en ce qui concernait le maître du moins, le conflit des désirs contradictoires fût résolu, puisque sans cela il ne l'eût été pour personne. Cet antagonisme chronique de volontés et d'intérêts n'a fait place, par degrés, à un certain accord relatif que par suite d'inventions capitales qui ont permis d'utiliser les forces inanimées, vents, cours d'eau, vapeur, au grand profit de l'ancien maître et de l'ancien esclave également.

Ici, chaque invention intervenante a mieux fait que supprimer l'un des termes d'une difficulté ; elle a supprimé la contrariété des deux. C'est ainsi (car une invention est un dénouement, et réciproquement) que se dénoue le nœud d'une comédie où, quand la contradiction des volontés d'un père et de son fils, par exemple, est montée au point de paraître invincible, une révélation inattendue vient montrer qu'elle est purement apparente et sans la moindre réalité <sup>1</sup>. Les inventions

---

<sup>1</sup> Ce n'est pas seulement dans l'industrie, c'est quelquefois en politique et en religion qu'on a, ou plutôt qu'on croit avoir, de ces heureuses surprises. M. Renan remarque quelque chose de pareil : « Dans les grands mouvements historiques, dit-il (primitive Église, Réforme, Révolution

industrielles sont donc comparables à des dénouements comiques, autrement dit heureux et satisfaisants pour tout le monde, tandis que les inventions militaires, armements perfectionnés, stratégie savante, coup d'œil d'aigle à l'instant décisif, rappellent tout à fait les dénouements des tragédies, où le triomphe de l'un des rivaux est la mort de l'autre, où tant de passion et de foi s'incarne dans les personnages, où la contradiction de leurs désirs et de leurs convictions est si sérieuse, que l'accord est impossible et le sacrifice final inévitable. Toute victoire est de la sorte l'écrasement, sinon du vaincu, du moins de sa volonté nationale résistante, par la volonté nationale du vainqueur, plutôt que l'accord des deux, malgré le traité qui suit et qui est un contrat forcé. L'histoire, en somme, est un tissu, un entrelacement de tragédies et de comédies, de tragédies horribles et de comédies peu gaies, qu'il est aisé, en y regardant de près, d'en détacher. Voilà peut-être pourquoi, soit dit en passant, dans notre âge beaucoup plus industriel encore que militaire, il ne faut pas s'étonner de voir au théâtre, image de la vie réelle, la tragédie, chaque jour plus négligée, reculer devant la comédie, qui grandit et progresse, mais s'attriste ou s'assombrit en grandissant.

*Lois de l'imitation,*  
pp.167-169, 173-175, 183-187.

- L'accouplement logique

Après avoir parlé des inventions ou des découvertes qui se combattent et se substituent, j'ai à traiter de celles qui s'entraident et s'accumulent. L'ordre que nous avons suivi ne doit pas laisser croire que le progrès par substitution est, si l'on remonte aux origines, le prédécesseur du progrès par accumulation. En réalité, celui-ci a dû précéder nécessairement celui-là, de même que, visiblement, il le suit ; il est l'alpha et l'oméga ; et l'autre n'est qu'un moyen terme. – Les langues, par exemple, ont certainement commencé à se former par une acquisition successive de mots, de formes verbales, qui, exprimant des idées inexprimées encore, n'ont trouvé aucune rivalité à vaincre pour s'établir ; et cette circonstance a facilité sans doute leurs premiers pas. Au premier début de la plus ancienne religion, les

---

Française), il y a le moment d'exaltation, où des hommes associés en vue d'une œuvre commune (Pierre et Paul, Luthériens et Calvinistes, Montagnards et Girondins, etc.) se *séparent ou se tuent pour une nuance*, puis le moment de réconciliation, où *l'on cherche à prouver* que ces ennemis apparents s'entendaient et qu'ils ont travaillé pour une même fin. Au bout de quelque temps, de toutes ces discordances sort une doctrine unique et un accord parfait règne (ou paraît régner) entre les disciples de gens qui se sont anathématisés. » (*Les Évangiles*). On se tue *nécessairement* pour une nuance, dans les moments d'exaltation, parce que, à la lumière extraordinaire d'une conscience exaltée, cette nuance, *cette mutuelle contradiction partielle*, est aperçue, et que chaque homme, à ces époques-là, s'incarnant tout à fait dans la thèse qu'il adopte et se vouant absolument à sa propagation sans limites, la suppression de la thèse contradictoire implique le meurtre de celui ou de ceux en qui elle est incarnée. Plus tard, quand les premiers acteurs ont disparu et ont été remplacés par des successeurs moins enthousiastes, l'attiédissement des convictions opposées permet de jeter un voile complaisant sur leurs contradictions. Un simple abaissement du niveau des croyances a fait ce changement.



légendes et les mythes dont elle s'est enrichie, réponses à des questions toutes neuves encore, n'ont trouvé pour les contredire aucunes solutions antérieures, et il leur était facile de ne pas se contredire entre eux, puisqu'ils répondaient séparément à des questions différentes. Les coutumes les plus primitives ont eu sans doute de la peine à s'implanter sur l'indiscipline propre à l'état de nature ; mais, répondant à des problèmes juridiques non encore posés, réglant des rapports individuels sans règles encore, elles ont eu la chance de n'avoir aucunes coutumes préexistantes à combattre, et il leur était aisé de ne pas se combattre entre elles.

Une machine moins parfaite se survit, au fond, par une sorte de métempycose, dans la machine plus parfaite et plus complexe qui en apparence ou à certains égards l'a tuée ; et toutes les machines simples, le bâton, le levier, la roue, se retrouvent dans nos outils plus modernes. L'arc subsiste dans l'arbalète, l'arbalète dans l'arquebuse et le fusil. Le char primitif subsiste dans la voiture suspendue, celle-ci dans la locomotive qui a non pas chassé, mais absorbé la diligence en lui ajoutant quelque chose, à savoir la vapeur et une vélocité supérieure, tandis que le besoin chrétien de salut mystique a réellement chassé et non absorbé le besoin romain de la gloire patriotique, comme la théorie de Copernic le système de Ptolémée.

Lois de l'imitation,  
pp. 187-188, 195.

### c) Les lois d'expansion extra-logique

- L'imitation va du dedans de la conscience au dehors

*L'imitation marche du dedans de l'homme au dehors*, contrairement à ce que certaines apparences pourraient laisser croire. Il semble, à première vue, qu'un peuple ou une classe qui en imite un autre commence par copier son luxe et ses beaux-arts, avant de se pénétrer de ses goûts et de sa littérature, de ses idées et de ses desseins, de son esprit en un mot ; mais c'est précisément le contraire. Au XVI<sup>e</sup> siècle les modes de toilette venaient en France d'Espagne<sup>1</sup>. C'est que déjà la littérature espagnole s'était imposée chez nous avec la puissance espagnole. Au XVII<sup>e</sup> siècle, quand la prépondérance française s'est établie, la littérature française a régné sur l'Europe, et, à sa suite, les arts français, les modes françaises, ont fait le tour du monde. Si, au XV<sup>e</sup> siècle, l'Italie, quoique vaincue et affaiblie, nous envahit de ses modes et de ses arts, mais d'abord de sa merveilleuse poésie, c'est que le prestige de sa civilisation supérieure et de l'Empire romain qu'elle exhume en le transfigurant, subjugue ses vainqueurs, dont les consciences d'ailleurs se sont déjà italianisées depuis longtemps, bien avant les habitations, les vêtements et les meubles, par l'habitude de la soumission au pape d'outre-mont.

<sup>1</sup> « En matière d'habits, dit Bodin, on estimera toujours sot et lourdaut celui qui ne s'accoutre à la mode qui court, laquelle nous est venue d'Espagne ainsi que la vertugade ».

Ces Italiens eux-mêmes, qui se mettent à singer l'antiquité gréco-romaine restaurée par eux, ont-ils commencé par refléter ses dehors, en statues, en fresques, en périodes cicéroniennes, pour arriver par degrés à se pénétrer de son âme ? Non, c'est au cœur d'abord que leur éblouissant modèle les a frappés. Ce néo-paganisme a été la conversion d'un peuple de lettrés d'abord, puis d'artistes (cet ordre est irréversible), à une religion morte ; et, morte ou vivante, n'importe, quand une religion nouvelle, imposée par un apôtre fascinateur, s'empare d'un homme, elle ne commence pas par être pratiquée, mais par être crue. Elle ne débute pas par des mômeries qui aboutissent graduellement aux vertus et aux convictions voulues : loin de là, c'est chez les néophytes surtout que *l'esprit* d'une religion agit indépendamment de ses formes extérieures, et le formalisme du culte ne devient vide et insignifiant que beaucoup plus tard quand la religion s'est retirée des cœurs quoique survivant dans les usages. Ainsi le néophyte de la première Renaissance persiste encore dans ses habitudes de vie chrétienne et féodale, mais il est déjà païen de foi, comme le prouvent son débordement sensuel et sa passion dominante pour la gloire ; et il ne deviendra païen de mœurs, puis de manières, que plus tard. – Il en a été de même, en remontant plus haut, des Barbares du V<sup>e</sup> ou VI<sup>e</sup> siècle, d'un Clovis par exemple, ou d'un Chilpéric, qui s'efforçaient de se plier aux usages romains et se paraient des insignes consulaires. Avant de se romaniser de la sorte, gauchement et superficiellement, ils avaient subi une romanisation tout autrement profonde, en se christianisant ; car, à cette date, la civilisation romaine qui les fascinait ne vivait plus que par la religion chrétienne.

Deux peuples pratiquant des religions différentes sont mis en contact : païens et chrétiens, chrétiens et musulmans, bouddhistes et sectateurs de Confucius, etc. Chacun d'eux, pour illustrer ses propres dogmes, emprunte à l'autre de nouveaux rites, et, en même temps, tout en pratiquant ses anciens rites, accueille de nouveaux dogmes plus ou moins contradictoires aux premiers. Or, est-ce que la propagation des rites marche plus ou moins vite que celle des dogmes ? Moins vite, et de là, en somme, la persistance des vieux rites dans les religions nouvelles. De même, deux peuples s'empruntent à la fois leurs langues et leurs idées, mais leurs idées plus vite que leurs langues : ou leurs procédures et leurs cérémonies en même temps que leurs principes juridiques, mais ceux-ci plus rapidement que celles-là. De là la persistance des formes longtemps après le renouvellement du droit, à Rome, en Angleterre, en France, partout.

Telle est la marche de l'imitation de peuple à peuple ; et aussi bien de classe à classe dans un même peuple. Voit-on une classe en contact avec une autre classe dont elle n'aurait jamais, par hypothèse, subi la domination, s'aviser d'emprunter à celle-ci son accent, ses toilettes, ses ameublements, ses constructions, pour finir par accueillir ses croyances et ses principes ? Ce serait le renversement de l'ordre universel et nécessaire. La preuve, en effet, la plus forte que l'imitation procède du dedans au dehors, c'est que, dans les rapports des diverses classes, l'envie ne précède jamais l'obéissance et la confiance, mais au contraire est toujours le signe

et la suite d'une obéissance et d'une confiance antérieures. Le dévouement aveugle et docile aux patriciens de Rome, aux eupatrides d'Athènes, aux nobles français d'ancien régime, a précédé l'envie, c'est-à-dire le désir d'imitation extérieure, qu'ils ont inspirée. L'envie est le symptôme d'une transformation sociale qui, en rapprochant les classes, en diminuant l'inégalité de leurs ressources, a rendu possible, non plus seulement comme autrefois la transmission des desseins et des pensées de l'un à l'autre, leur communion patriotique et religieuse, leur participation au même culte, mais encore le rayonnement du luxe et du bien-être de l'une à l'autre. L'obéissance engendre l'envie comme la cause l'effet. C'est pourquoi, lorsque la plèbe antique ou la bourgeoisie guelfe dans les cités italiennes du moyen âge, par exemple, arrive au pouvoir, la manière dont elle en use atteste et continue sa précédente servitude, puisque ses lois oppressives contre les aristocraties naguère dirigeantes, sont suggérées par le besoin de copier ses anciens maîtres.

On remarquera que l'obéissance et la confiance, imitation intérieure du supérieur reconnu, ont pour mobile une admiration dévouée et pour ainsi dire amoureuse, comme l'imitation extérieure du supérieur discuté ou nié émane d'un envieux dénigrement ; et il est manifeste que les populations passent de l'amour à l'envie dissimulée, ou de l'admiration au mépris affiché, à l'égard de leurs anciens maîtres, mais ne repassent jamais, à leur égard du moins, de l'envie à l'amour, du mépris à l'admiration. Pour donner satisfaction à leur besoin persistant d'admirer et d'aimer, elles doivent se créer de temps en temps de nouvelles idoles, sauf à les briser ensuite à leur tour.

On dit, bien à tort, que la crainte seule les courbe. Non, tout porte à croire qu'il y a eu des dépenses inouïes d'amour, et d'amour malheureux, à l'origine de toutes les grandes civilisations, ou pour mieux dire de tous les établissements religieux ou politiques quels qu'ils soient, même dans les temps modernes. Par là tout s'explique ; sans cela rien ne s'explique. Le *roi-dieu* si fortement peint par Spencer serait tué dès son avènement s'il n'était que redouté ; mais il est aimé. Et, pour remonter au berceau même des sociétés, croit-on que le patriarche antique, le premier des *rois-dieux*, ait dû son autorité absolue sur ses enfants et ses esclaves, à leur terreur exclusivement ? Ses enfants, sinon ses esclaves, l'aimaient à coup sûr, et sans doute beaucoup plus qu'il ne les aimait lui-même ; car il semble qu'ici comme ailleurs le lien unilatéral ait précédé le lien réciproque. Les documents anciens donnent à penser que les pères d'autrefois étaient loin d'égaliser en tendresse paternelle les pères d'à présent. Je ne parle pas des mères, dont l'affection est bien plus vitale que sociale dans ses causes et doit à ce caractère sa profondeur, son immutabilité relative. L'amour filial lui-même, donc, a dû commencer par être en partie un amour malheureux, faiblement mutuel. On peut se représenter le chef de famille des premiers temps, roi, juge, prêtre, instituteur unique, comme un Louis XIV au petit pied, n'admettant aucun droit de ses sujets sur lui, et s'offrant à leur adoration en parfait égoïste, quoiqu'il se fit un devoir de les protéger en vue de sa propre glorification dont ils lui étaient d'ailleurs reconnaissants comme d'un

bienfait. De là son apothéose, nécessaire au culte du foyer et à la perpétuité de la famille, fondement de la cité et de la civilisation.

*Lois de l'imitation*, p. 216-221.

- L'imitation va du supérieur à l'inférieur

Le caractère intérieur et profond revêtu dès les premiers temps par l'imitation humaine, ce privilège qu'elle a de relier les âmes les unes aux autres par leur centre, entraînait, on le voit par ce qui précède, l'accroissement de l'inégalité entre les hommes, la formation d'une hiérarchie sociale. C'était fatal puisque le rapport de modèle à copie était, par suite, un rapport d'apôtre à néophyte, de maître à sujet. Donc, par le fait même que l'imitation marchait du dedans au dehors du modèle, elle devait consister dans une *descente* de l'exemple, du supérieur à l'inférieur. C'est une seconde loi impliquée en partie dans la première, mais qui demande un examen à part.

Cela dit, essayons de mettre en lumière la vérité dont il s'agit. Que les gens qui s'aiment se copient entre eux, ou plutôt, car ce phénomène commence toujours par être unilatéral, que *l'aimant* copie *l'aimé*, rien de plus naturel. Mais, ce qui prouve bien la profondeur où descend l'action de l'imitation dans le cœur de l'homme, on voit partout les gens se singer, même en se combattant. Les vaincus ne manquent jamais de se modeler sur les vainqueurs, ne serait-ce que pour préparer une revanche. Quand ils empruntent à ceux-ci leur organisation militaire, ils ont soin de dire et ils croient sincèrement que le seul motif de cette copie est un calcul utilitaire. Mais cette explication sera jugée insuffisante, si l'on rapproche ce fait de beaucoup de faits connexes où le sentiment de l'utilité ne joue aucun rôle.

Par exemple, ce ne sont pas seulement ses meilleures armes, ses canons de portée supérieure, ses méthodes préférables, que le vaincu prend au vainqueur, mais encore bien des particularités insignifiantes, bien des usages militaires dont l'acclimatation, en admettant qu'elle soit possible, soulève des difficultés sans rapport avec leur faible avantage. Pendant le XIII<sup>e</sup> siècle, nous voyons Florence et Sienne, toujours en guerre l'une contre l'autre, s'opposer l'une à l'autre non seulement des troupes d'une organisation semblable, mais encore précédées de cet étrange char (le *carroccio*) et de cette singulière cloche (la *martinella*), dont l'usage, d'abord propre à la Lombardie, c'est-à-dire à la partie de l'Italie longtemps la plus puissante (si bien que *lombard* et *italien* avaient même sens), puis importé avec quelques modifications à Florence, s'était répandu de là, grâce au prestige de cette florissante cité, dans les cités voisines ses ennemies. Le char pourtant était un encombrement et la cloche un véritable danger. Pourquoi donc chacune de ces cités a-t-elle adopté ces deux singularités, au lieu de garder ses usages propres ? Par la même raison que les classes inférieures des sociétés, c'est-à-dire les vaincus ou les fils des vaincus des guerres civiles, copient les classes supérieures en fait de vêtements, de manières, de langages, de vices, etc. On ne dira pas ici que cette imitation est une opération militaire en vue d'une revanche. C'est tout simplement la satisfaction d'un besoin spécial, fondamental dans la vie sociale, et dont la

conséquence finale est de préparer les conditions de la paix future, à travers bien des combats.

Quelle que soit l'organisation d'une société, aristocratique ou démocratique, si nous voyons l'imitation y progresser rapidement, nous pouvons être assurés que l'inégalité de ses divers étages y est très forte, plus ou moins visible d'ailleurs. Et il nous suffira de savoir dans quel sens coule le courant principal des exemples, à travers des *remous* peu importants, pour dire où est le pouvoir vrai. Si une nation est aristocratiquement constituée, rien de plus simple. Toujours et partout, on voit la noblesse, dès qu'elle le peut, imiter ses chefs, rois ou suzerains, et la plèbe, dès qu'elle le peut aussi, la noblesse. A Constantinople, sous les empereurs byzantins, « la cour regarde le prince, dit Baudrillart dans son *Histoire du luxe* ; la ville regarde la cour pour s'y conformer ; le pauvre tourne sa vue vers le riche et veut avoir sa part de luxe ». Il en est de même en France sous Louis XIV. Toujours à propos du luxe, Saint-Simon écrit : « C'est une plaie qui, une fois introduite, est devenue le cancer intérieur qui dévore les particuliers, parce que de la cour il s'est promptement communiqué à Paris et dans les provinces et les armées. » Au XVe siècle, on songea, dit M. de Barante, « à interdire sévèrement tous les jeux de dés, de cartes et de paumes, qui s'étaient introduits dans le peuple à l'imitation de la cour ». Ces innombrables joueurs qu'on voit agiter des cartes dans les cafés et les auberges sont donc des copistes sans le savoir de nos anciennes cours monarchiques. Les formes et les rites de la politesse se sont répandus suivant la même voie. Courtoisie vient de cour, comme civilité vient de cité. L'accent de la cour, plus tard l'accent de la capitale, s'étend peu à peu à toutes les classes et à toutes les provinces de la nation. Soyons sûrs qu'il en a été jadis de l'accent babylonien, de l'accent ninivite, de l'accent memphite, comme à présent de l'accent parisien, florentin ou berlinois. Cette transmission de l'accent, précisément parce qu'elle est une des formes les plus inconscientes, les plus irrésistibles et les plus inexplicables de l'imitation, est très propre à montrer la profondeur de cette force et la vérité de la loi que je développe en ce moment. Quand on voit s'exercer sur l'accent même le prestige reconnu aux classes élevées par les classes inférieures, aux citadins par les ruraux, aux blancs par les noirs dans nos colonies, aux hommes par les enfants, aux grands dans les collèges par les petits, on ne saurait douter qu'elle s'exerce *a fortiori* sur l'écriture, les gestes, les jeux de la physionomie, les vêtements, les usages.

Ce qui mérite d'être signalé, c'est la force du penchant à singer le supérieur hiérarchique, et la rapidité avec laquelle en tout temps ce penchant s'est satisfait à la moindre éclaircie de prospérité. La fréquence des édits somptuaires tout le long de l'ancien régime en est la preuve, comme la multiplicité des digues d'un fleuve atteste l'impétuosité de son courant. À Charles VIII remonte la première cour française. Mais il faudrait se garder de croire que la contagion imitative de la politesse et du luxe courtoisanesques ait mis plusieurs siècles à descendre en France jusqu'au bas peuple. Dès Louis XII, cette influence se faisait sentir partout. Les désastres des guerres de religion ayant arrêté ce développement au XVI<sup>e</sup> siècle, il a

repris très vite au siècle suivant, mais la misère causée par les dernières guerres du Grand Roi a occasionné un nouveau refoulement. Au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, nouvelle poussée ; sous la Révolution, autre reflux. À partir du premier empire, la reprise s'accomplit sur une très grande échelle, mais dès lors sous des formes démocratiques dont nous n'avons pas à nous occuper pour le moment. Sous François I<sup>er</sup>, sous Henri II, l'irradiation luxueuse de Louis XII s'est continuée. A cette époque, une loi somptuaire interdit « à tous paysans, gens de labour et valets, s'ils ne sont aux princes, de porter pourpoint de soye, ne chausses bondées ne bouffées de soye ». De 1543 à la Ligue, huit grandes ordonnances contre le luxe. « Les unes, dit Baudrillart, s'appliquent à tous les sujets ; elles interdisent l'usage des draps d'or, d'argent et de soie. » Telle était l'élégance générale à la veille des guerres religieuses. Pour motiver les lois de prohibition commerciale, « une des raisons le plus souvent invoquées était que la France se ruinait à acheter des choses de luxe ». D'ailleurs, le même fait est révélé par la prospérité d'industries de luxe, qui supposent une clientèle étendue.

Les apologistes de l'aristocratie ont donc passé, je crois, à côté de sa meilleure justification. Le principal rôle d'une noblesse, sa marque distinctive, c'est son caractère initiateur sinon inventif. L'invention peut partir des plus bas rangs du peuple ; mais, pour la répandre, il faut une cime sociale en haut relief, sorte de *château d'eau* social d'où la cascade continue de l'imitation doit descendre. De tout temps et en tout pays le corps aristocratique a été ouvert aux nouveautés étrangères et prompt à les importer <sup>1</sup>, de même qu'un état-major est la partie d'une armée la mieux informée des innovations militaires essayées au dehors, la plus apte à les adopter avec intelligence, et rend par là autant de services que par la discipline dont il est l'âme. Aussi longtemps que dure la vitalité d'une noblesse, elle se reconnaît à ce signe ; et quand, à l'inverse, elle se replie sur les traditions, s'y rattache jalousement, les défend contre les entraînements d'un peuple jadis initié par elle aux changements, si utile qu'elle puisse être encore dans ce rôle modérateur, complémentaire du premier, on peut dire que sa grande œuvre est faite et son déclin avancé <sup>2</sup>.

À cet égard, malgré les apparences contraires, la hiérarchie ecclésiastique ressemble à la hiérarchie civile. Sans la forte constitution aristocratique du clergé

---

<sup>1</sup> Encore un exemple : c'est par l'aristocratie romaine, au temps des Scipions, que les idées grecques, la langue et la civilisation grecque ont pénétré à Rome.

<sup>2</sup> Il arrive parfois, souvent même, que les conquérants prennent exemple sur les vaincus, empruntent leurs usages, leurs lois, leur langue. Les Francs en Gaule se sont latinisés, ont parlé le romain... Il en a été de même des Normands en Angleterre, des Warègues en Russie, etc... Mais c'est que, dans ce cas, le conquérant sentait la supériorité sociale du vaincu. Et plus cette supériorité était réelle et sentie, plus le vaincu était fidèlement reflété par le vainqueur. L'Anglo-Saxon n'étant que faiblement supérieur au Normand de Guillaume, il y a eu fusion des deux civilisations, et notamment des deux langues, en une civilisation, en une langue nouvelle, plutôt que triomphe de l'élément saxon. – On sait, en outre, que la noblesse gallo-romaine avait été conservée malgré l'invasion, et continuait à donner le ton.

chrétien, il est certain que jamais, à travers le morcellement du monde féodal, la propagation des mêmes dogmes d'abord, des mêmes rites ensuite, n'aurait pu couvrir l'immense espace que l'on sait, et produire cette grande unité, spirituelle à la fois et rituelle, appelée la chrétienté. C'est faute d'une organisation pyramidale du même genre que le protestantisme, apparu pourtant à une époque de grands États centralisés et non plus morcelés, tout autrement favorable par conséquent à la diffusion d'une doctrine et d'un culte uniformes, s'est fractionné en sectes sans fin. Or, tant que la cour pontificale et le corps épiscopal du clergé catholique ont été une noblesse vivace, leur caractère propre a été de monopoliser les initiatives religieuses ; et leur propension initiatrice est attestée par les complications singulières du dogme et du culte, qui, à chaque concile, à chaque synode, s'enrichissaient en se répandant. Par ces réunions fréquentes, et fréquemment réformatrices, les évêques, les abbés, se tenaient au courant des modes nouvelles en théologie, en casuistique, en liturgie, et les faisaient pénétrer au-dessous d'eux <sup>1</sup>. Leur goût d'innovation allait même plus loin, et ne se limitait pas aux bornes du domaine religieux. Le haut clergé s'était dépravé sur la fin du moyen âge, par la même raison que, plus tard, la noblesse française s'est amollie c'est qu'il était à cette époque la classe supérieure et dirigeante entre toutes, la première touchée par l'aube civilisatrice qui se levait. Supposez que les faîtes ecclésiastiques de l'Europe d'alors se soient refusés à subir l'influence des nouvelles inventions, des nouvelles découvertes, et, par suite, des nouvelles mœurs, a coup sûr, l'avènement de la civilisation moderne eût été retardé de quelques siècles, sinon ajourné indéfiniment.

En un temps d'aristocratie théocratique, si la chaumière se modèle sur le château, le château se modèle sur l'église ou le temple quelconque du dieu, d'abord par son style d'architecture, puis par les diverses formes du luxe et de l'art qui s'y déploient avant de rayonner dans le monde inférieur. Au moyen âge l'orfèvrerie et l'ébénisterie employées à l'ornementation des cathédrales servent de règle à l'orfèvrerie et à l'ébénisterie profanes, qui remplissent de bijoux et de meubles en style ogival les demeures féodales. La sculpture, la peinture, la poésie, la musique, se sont sécularisées par la même voie. De même que les cours monarchiques ont créé, sous forme de flatterie, de politesse unilatérale et très circonscrite, l'habitude, généralisée ensuite et mutualisée, d'être aimable et poli envers tous ; de même que l'exemple du commandement d'un chef, ou des privilèges quelconques d'une élite, n'a eu qu'à se répandre pour donner naissance au droit, commandement de chacun sur tous et de tous sur chacun, privilège général ; ainsi, à l'origine de toute littérature, nous trouvons un livre saint, le Livre par excellence dont tous les livres mondains écrits plus tard ne sont qu'un reflet échappé des sanctuaires, – à l'origine de toute écriture même, une écriture hiératique, – à l'origine de toute musique, un plain-chant, une mélodie religieuse, – à l'origine de toute statuaire, une idole, – à l'origine de toute peinture, une fresque de temple ou de tombeau, ou une

<sup>1</sup> Dans l'Inde, d'après Barth, ce sont des brahmanes qu'on trouve à la tête de toutes les innovations religieuses, d'où découlent dans ce pays tous les changements quelconques.

enluminure monacale de livre sacré... Les temples, donc, avant les palais, peuvent être considérés comme des foyers séculaires, et longtemps nécessaires, de l'irradiation civilisatrice au sens extérieur et superficiel du mot aussi bien qu'au sens intérieur et profond en fait d'arts et d'élégances aussi bien qu'en fait de convictions et de maximes <sup>1</sup>.

L'accroissement prodigieux, l'hypertrophie des grandes villes, et avant tout de la capitale, dont les privilèges abusifs se multiplient et s'enracinent pendant que les dernières traces des privilèges d'autrefois sont jalousement effacées : voilà le genre d'inégalité que s'attachent à creuser les temps nouveaux et qui leur est indispensable, en effet, pour entretenir, pour déployer le large courant de leur production et de leur consommation industrielle, c'est-à-dire de l'imitation sur une immense échelle. Le cours d'un Gange pareil exigeait un tel Himalaya. L'Himalaya de la France, c'est Paris. Paris trône royalement, orientalement, sur la province, plus que n'a jamais trôné assurément la cour sur la ville. Chaque jour, par le télégraphe ou le train, il envoie à la France entière ses idées, ses volontés, ses conversations, ses révolutions toutes faites, ses vêtements, ses ameublement tout faits. La fascination suggestive, impérative qu'il exerce constamment sur un vaste territoire est si profonde, si complète et si continue, que presque personne n'en est plus frappé. Cette magnétisation est devenue chronique. Cela s'appelle égalité et liberté. L'ouvrier des villes a beau se croire égalitaire et travailler à détruire la bourgeoisie tout en devenant bourgeois, il n'en est pas moins lui aussi une aristocratie, très admirée, très enviée du paysan. Le paysan est à l'ouvrier ce que l'ouvrier est à son patron. De là l'émigration des campagnes.

*Lois de l'imitation,*  
p. 232-246.

#### **d) Remarques complémentaires**

- Alternance entre périodes d'invention (modes) et périodes d'imitation (coutumes)

Or, qu'arrive-t-il quand, après être née dans une tribu et s'être propagée *coutumièrement* pendant des siècles dans cette enceinte close, puis en être sortie et s'être répandue par *mode* dans les tribus voisines, congénères ou non, en s'y développant, une certaine forme originale de civilisation a fini par fondre toutes ces tribus en une nouvelle variété humaine à son usage qui s'appelle une nation ?

---

<sup>1</sup> L'abbé Petitot, l'instructif voyageur, observe que, chez les Esquimaux, les hommes, *mais non les femmes*, font leur prière le matin et le soir. Chez nous, c'est le plus souvent le contraire. À ce propos, la *Revue scientifique* (21 novembre 1888) fait remarquer avec raison que, chez tous les peuples primitifs, la religion, comme la chasse et la guerre, est l'apanage des hommes. D'où l'on est en droit d'induire que, si la religion survit plus tard dans le cœur et les habitudes des femmes, c'est parce qu'elles l'ont reçue primitivement à l'exemple de leurs seigneurs et maîtres. Encore une confirmation de notre loi.



Ce type physique une fois fixé, elle s'y fixe elle-même ; elle semble ne l'avoir créé que pour s'y asseoir ; cessant de regarder par delà ses frontières, elle ne songe plus qu'à sa postérité et oublie l'étranger, aussi longtemps du moins qu'une rude secousse extérieure ne la force point à y avoir égard. Tout alors en elle revêt une livrée nationale : et il est à remarquer que toute civilisation, plus tôt ou plus tard, tend à cette période de recueillement et de consolidation. La nôtre même, à nous, Européens, bien que poursuivant dans tous les sens et à travers toutes les variétés de races son mouvement d'expansion, donne déjà des signes manifestes d'un penchant à se choisir ou à se faire une race à elle, exterminatrice et envahissante universellement. Quelle sera cette race élue entre toutes et privilégiée ? Sera-t-elle germanique ou néo-latine ? Et quelle sera, hélas ! la part du sang français dans sa formation définitive ? Question anxieuse pour un cœur patriote ! – Mais « l'avenir n'est à personne, » dit le poète. – Quoi qu'il en soit, l'imitation, d'abord coutume, puis mode, redevient coutume, mais sous une forme singulièrement agrandie et précisément inverse de la première. En effet, la coutume primitive obéit et la coutume finale commande à la génération. L'une est l'exploitation d'une forme sociale par une forme vivante ; l'autre l'exploitation d'une forme vivante par une forme sociale.

Telle est la formule générale qui résume le développement total d'une civilisation quelconque, au moins de toutes celles qui ont pu aller jusqu'au bout de leurs destinées sans mort violente. Mais cette même formule s'applique encore mieux à chacun des développements partiels d'une société, petites ondes secondaires qui dentellent en quelque sorte et constituent cette onde majeure ; c'est-à-dire à l'évolution de chacun de ses éléments pris à part, langue, religion, gouvernement, droit, industrie, art et morale.

Si la différence des âges de coutume et des âges de mode n'est pas nettement marquée en histoire, si elle ne frappe guère les yeux de l'historien, la raison en est que les épidémies d'imitation étrangère, d'innovation moutonnaire, sévissent bien rarement dans tous ou dans presque tous les domaines de l'activité sociale en même temps. Un jour, elles s'attaquent à la religion pour la révolutionner, le lendemain à la politique ou à la littérature, un autre jour à la langue, etc. Il en est des peuples comme des individus qui, si souvent révolutionnaires en politique, sont orthodoxes et routiniers en religion, ou qui, novateurs en politique, sont conservateurs puristes et classiques en littérature.

Et les périodes de ces crises sont de très inégales longueurs dans ces divers cas. Quand, par exception, plusieurs d'entre elles se rencontrent, comme, par exemple, au 6<sup>e</sup> et 5<sup>e</sup> siècle avant J.-C., dans le monde hellénique, et au XVI<sup>e</sup> ou au XVII<sup>e</sup> siècle de notre ère, dans notre Europe, ou, de notre temps, au Japon<sup>1</sup>, il est

---

<sup>1</sup> La frénésie d'imitation étrangère qui règne actuellement au Japon est exceptionnelle, mais ne l'est pas autant qu'on pourrait le penser. J'espère, dans ce chapitre, disposer le lecteur à

impossible de méconnaître alors le caractère éminemment révolutionnaire de ces temps et de ne pas remarquer leur contraste avec les âges dont ils sont immédiatement précédés ou suivis. Mais de tels synchronismes sont rares.

*Lois de l'imitation,*  
pp. 275-276.

De fait, toute mode nouvelle aspire à s'enraciner en coutume ; mais un petit nombre seulement y parviennent, par la même raison que beaucoup de germes avortent. Cependant, il suffit que quelques-uns des besoins ou de leurs nouveaux moyens de satisfaction importés du dehors s'implantent dans un pays pour que la consommation y devienne de plus en plus complexe ; car les besoins et les luxes préexistants n'y disparaissent pas, ou n'y cèdent la place qu'après une longue résistance. En Europe l'habitude de manger du pain n'a pas été entamée par l'importation du riz asiatique ; pas plus qu'en Asie l'habitude de manger du riz n'a sérieusement souffert de l'introduction du pain européen. Mais la cuisine ici et là s'est compliquée d'un élément nouveau. « Une erreur commise en France <sup>1</sup>, au moment de la signature de la convention commerciale en 1860, a été de croire que les vins français étaient appelés à remplacer la bière dans le Royaume-Uni. On se flattait alors de faire pénétrer nos vins dans la classe de consommateurs, que l'on supposait ne s'en être abstenus qu'à raison de l'élévation des droits, et, par suite, de la cherté des prix. Ces prévisions ont été déçues. Si le vin français a fait des progrès sur le marché britannique, ce n'est que pour une clientèle fort restreinte, dont ne font partie ni les classes ouvrières ni même la majorité des classes moyennes <sup>2</sup>. Bien que nos produits viticoles soient mieux appréciés aujourd'hui, ce n'a jamais été aux dépens de la bière. La consommation de cette boisson a toujours augmenté dans des proportions tout autres que celles des vins étrangers. » Ainsi, le vin s'est ajouté à la bière en Angleterre, mais ne l'a nullement remplacée.

Les caractères que le règne de la mode en fait d'usages impose à l'industrie sont faciles à deviner. Pour se répandre, par une sorte d'épidémie conquérante, une langue doit se régulariser et se dépoétiser, prendre un air logique et moins vivant, – une religion doit se spiritualiser, devenir plus rationnelle et moins originale, – un gouvernement doit devenir plus administratif et moins prestigieux, – une législation doit briller par la raison et l'équité plus que par l'originalité de ses formes, – une industrie, enfin, doit développer son côté machinal et scientifique au détriment de son côté spontané et artistique. – En un mot, ce qui semblera peut-être singulier, le règne de la mode paraît lié à celui de la raison. J'ajoute : à celui de l'individualisme et du naturalisme. Cela s'explique si l'on songe que l'imitation des

---

soupçonner que des fièvres pareilles à celles-là ont dû apparaître çà et là dès les plus hauts temps, et que cette hypothèse explique seule bien des faits obscurs.

<sup>1</sup> *Journal des Économistes*, février 1882.

<sup>2</sup> On voit qu'ici comme partout les couches sociales se sont montrées d'autant moins attachées à leurs habitudes et d'autant plus ouvertes aux contagions étrangères, que ces couches sont plus élevées.

contemporains s'attache à ses modèles individuellement considérés, détachés de leur souche, tandis que l'imitation des aïeux affirme le lien de solidarité héréditaire entre l'individu et ses ascendants. Aussi s'apercevra-t-on sans peine que toutes les époques d'imitation-mode, – à Athènes sous Solon, à Rome sous les Scipions, à Florence au XV<sup>e</sup> siècle, à Paris au XVI<sup>e</sup> siècle, plus tard au XVIII<sup>e</sup>, – sont caractérisées par l'invasion plus ou moins triomphante du droit dit naturel (lisez individuel aussi bien) dans le droit civil, de la religion dite naturelle dans la religion traditionnelle, de l'art que j'appellerai également naturel, c'est-à-dire fidèle observateur et réflecteur de la réalité individuelle, dans l'art hiératique et coutumier, de la morale naturelle, comme nous le verrons bientôt, dans la morale nationale... Les humanistes italiens, Rabelais, Montaigne, Voltaire, personnifient ce caractère naturaliste et individualiste sous divers aspects. Rien n'étant plus naturel à l'individu humain que la raison, rien n'étant plus propre à satisfaire la raison individuelle que l'ordre symétrique et logique substitué aux complications mystérieuses de la vie, il ne faut pas s'étonner si l'on voit ici le rationalisme, l'individualisme et le naturalisme se donner la main. Le règne de la mode en tout genre se distingue par l'épanouissement de quelques libres et grandes individualités. – Linguistiquement, c'est alors que les grammairiens, tels que Vaugelas, ont beau jeu, et même que les fabricants d'idiomes de toutes pièces, par exemple du volapük, peuvent espérer quelque succès, à la condition toutefois que leurs réformes aient un cachet de régularité et de symétrie. – Religieusement, c'est l'ère des grands réformateurs, des grands hérésiarques, des grands philosophes, qui réussissent à la condition de simplifier et de rationaliser la religion. – Politiquement, législativement, c'est l'époque des fondateurs d'empires et des législateurs illustres qui perfectionnent l'administration et la codification. – Économiquement, c'est la période des grands inventeurs industriels qui perfectionnent les machines. – J'ajoute que, esthétiquement, c'est le moment des glorieux créateurs d'arts qui poussent au plus haut point le perfectionnement mécanique des *trucs* et des procédés de composition. – Aussi, partout où l'on voit surgir de grandes renommées, on peut affirmer que la contagion de la mode a sévi, quoique chacune de ces gloires ait été le point de départ d'un fétichisme traditionnel aussi exclusif et aussi tenace que les fétichismes antérieurs détruits par elle. Les *moliéristes*, par exemple, avec leur attachement pieux à de petites traditions du théâtre français, ne doivent pas nous faire oublier que Molière, leur idole, a été, dans son siècle artistiquement novateur, l'homme le plus ouvert aux innovations, le plus ennemi des fétiches. Ces moliéristes peuvent nous faire comprendre les *homéristes*. Soyons sûrs qu'Homère, comme Molière, apparut à un âge d'expansion imitative, quand tout l'archipel et toute l'Asie Mineure commençaient à accueillir le rayonnement de l'Ionie.

En résumé, le rôle joué par la coutume et la mode, dans la sphère économique, correspond très bien à l'action exercée dans les autres sphères du monde social par ces deux directions, toujours coexistantes, mais alternativement croissante ou décroissante, de l'imitation.

*Lois de l'imitation,*  
pp. 368-370.

- Expansion de l'imitation à l'infini

La loi suprême de l'imitation paraît être sa tendance à une progression indéfinie. Cette sorte d'ambition immanente et immense qui est l'âme de l'univers, et qui se traduit physiquement par la conquête lumineuse de l'espace, vitalement par la prétention de chaque espèce, même la plus humble, à remplir le globe entier de ses exemplaires, semble pousser chaque découverte ou chaque invention, même la plus futile, y compris chaque innovation individuelle, même la plus insignifiante, à se disséminer dans tout le champ social indéfiniment agrandi. Mais cette tendance, quand elle n'est pas secondée par la rencontre d'inventions logiquement et téléologiquement auxiliaires, ou par la faveur de certains prestiges attachés à des supériorités présumées, est entravée par divers obstacles qu'il s'agit pour elle de franchir ou de tourner successivement. Ces obstacles sont, ou les contradictions logiques et téléologiques qui lui sont opposées par des inventions différentes, ou les barrières que mille causes, principalement des préjugés et des orgueils de race, ont établies entre les diverses familles, les diverses tribus, les divers peuples, et, dans chaque peuple ou dans chaque tribu, entre les diverses classes. Il en résulte que, une bonne idée étant éclosée dans un de ces groupes, elle s'y propage sans peine, mais se trouve arrêtée par ses frontières. Heureusement, cet arrêt n'est qu'un ralentissement. D'abord, en ce qui concerne les barrières des classes, il est bien vrai que, lorsqu'une innovation heureuse, née, par hasard, dans une classe inférieure, y a fait son chemin, elle ne se communique pas, dans les temps d'aristocratie héréditaire et d'inégalité pour ainsi dire physiologique, à moins que l'avantage de l'adopter ne soit évident aux classes élevées ; mais, en revanche, les innovations formées ou accueillies par celles-ci descendent facilement, comme nous l'avons montré plus haut, aux couches d'en bas habituées à subir leur prestige. Et, par suite de cette chute prolongée, il arrive peu à peu que les couches inférieures, en s'élevant tout à tour, grossissent de leur afflux successif les hautes classes. Ainsi, à force de s'assimiler à leurs modèles, les copies s'égalent à eux, c'est-à-dire deviennent capables d'être modèles à leur tour, en revêtant une supériorité non plus héréditaire et attachée à toute la personne, mais individuelle et partielle. La marche de l'imitation de haut en bas n'a pas cessé de s'appliquer ; mais l'inégalité qu'elle suppose a changé de sens. Au lieu de l'inégalité aristocratique, organique par nature, on a une inégalité démocratique, d'origine toute sociale, qu'on peut appeler égalité si l'on veut, mais qui, au fond, est la réciprocité de prestiges toujours impersonnels, alternativement exercés d'individu à individu, de profession à profession. De la sorte, le champ de l'imitation s'est sans cesse élargi et affranchi de l'hérédité.

*Lois de l'imitation,*  
pp. 395-397.

- L'imitation tend à exalter la personnalité

Des lois de l'imitation, en effet, découle la *nécessité* d'une marche en avant *vers* un grand but lointain, de mieux en mieux atteint, quoique à travers des reculs apparents mais passagers, à savoir – sous forme impériale ou sous forme fédérative, n'importe – la naissance, la croissance, le débordement universel d'une société unique. Et, de fait, on me permettra de remarquer que, parmi les prédictions de Condorcet relatives aux progrès futurs, les seules qui se soient trouvées justes – par exemple concernant l'extension et le nivellement graduels de la civilisation européenne – sont des conséquences des lois dont il s'agit. Mais s'il avait eu égard à ces lois, il aurait donné à sa pensée une expression plus exacte à la fois et plus précise. Quand il prédit, notamment, que *l'inégalité* des diverses nations ira diminuant, c'est *dissemblance sociale* qu'il aurait dû dire et non inégalité : car, entre les plus petits et les plus grands États, la disproportion de forces, d'étendue, de richesse même, va en augmentant, au contraire, ce qui n'empêche pas les progrès incessants de *l'assimilation* internationale. Est-il bien sûr même que, à tous égards, l'inégalité entre les individus doit diminuer sans cesse, comme l'a prédit aussi l'illustre philosophe ? Leur inégalité en fait de lumière et de talents ? Nullement. En fait de bien-être et de richesses ? C'est douteux. Il est vrai que leur inégalité en fait de droits a tout à fait disparu ou achèvera avant peu de disparaître ; mais pourquoi ? Parce que la ressemblance croissante des individus entre lesquels toutes les barrières coutumières de l'imitation réciproque ont été rompues, et qui s'entre-imitent de plus en plus librement, soit, mais de plus en plus nécessairement, leur fait sentir avec une force croissante, et irrésistible à la fin, l'injustice des privilèges.

Entendons-nous bien cependant sur cette similitude progressive des individus. Loin d'étouffer leur originalité propre, elle la favorise et l'alimente. Ce qui est contraire à l'accentuation personnelle, c'est l'imitation d'un seul homme, sur lequel on se modèle en tout ; mais quand, au lieu de se régler sur quelqu'un ou sur quelques-uns, on emprunte à cent, à mille, à dix mille personnes considérées chacune sous un aspect particulier, des éléments d'idée ou d'action que l'on combine ensuite, la nature même et le choix de ces copies élémentaires, ainsi que leur combinaison, expriment et accentuent notre personnalité originale. Et tel est peut-être le bénéfice le plus net du fonctionnement prolongé de l'imitation. On pourrait se demander jusqu'à quel point la société, ce long rêve collectif, ce cauchemar collectif si souvent, vaut ce qu'elle coûte de sang et de larmes, si cette discipline douloureuse, ce prestige illusoire et despotique, ne servait précisément à affranchir l'individu en suscitant peu à peu du plus profond de son cœur son élan le plus libre, son regard le plus hardi jeté sur la nature extérieure et sur lui-même, et en faisant éclore partout, non plus les couleurs d'âme voyantes et brutales d'autrefois, les individualités sauvages, mais des nuances d'âme profondes et

fondues, aussi caractérisées que civilisées, floraison à la fois de l'individualisme le plus pur, le plus puissant, et de la sociabilité consommée.

## D. Le rôle de l'opposition

### 1. La notion d'opposition

[Retour à la table des matières](#)

On a souvent dit et répété, et c'est devenu une sorte d'axiome, que toute notre connaissance des choses consiste à percevoir entre elles des ressemblances ou des différences. C'est juste, et cela prouve que la vie universelle est une suite ou un entrelacement sans fin de répétitions et de variations. Est-il vrai cependant qu'il n'y ait à distinguer que ces deux grandes classes de rapports entre les objets, entre les êtres ou les états des êtres ? Il y en a un troisième, que l'on oublie toujours, malgré l'importance et la gravité de son rôle : c'est la combinaison originale des deux premiers fusionnés ensemble et intimement dans le rapport d'*opposition*, d'*inversion*, de *contrariété*. Deux choses opposées, inverses, contraires, ont pour caractère propre de présenter une différence qui consiste dans leur similitude même, ou si l'on aime mieux, de présenter une ressemblance qui consiste à différer le plus possible. Quand je dis qu'on ne prend pas garde à ce rapport, entendons-nous bien. Il n'en est peut-être pas dont il soit plus fréquemment parlé dans le langage courant, voire même dans les proverbes : « les *extrêmes* se touchent » ; mais il est remarquable que la spéculation philosophique, qui s'est attaquée à tant d'idées vulgaires pour les épurer au creuset de son analyse, et les généraliser en les épurant, n'a presque pas daigné ramasser sur son chemin la notion importante dont il s'agit. Elle s'en est servi, a coup sûr, comme tout le monde, mais sans la prendre à part et l'examiner à fond, sans l'étudier au point de vue le plus précis à la fois et le plus général, comme il convient à un philosophe. Les logiciens surtout ont montré ici, à l'exception toutefois de leur maître Aristote, dont nous parlerons plus loin, une inattention singulière. Quand Hegel, par exemple, nous déroule avec tant de sérénité son rosaire interminable de triades, il ne s'aperçoit pas que la thèse et l'antithèse qu'il *oppose* l'une à l'autre dans chacune d'elles, tantôt sont réellement des termes *opposés*, tantôt ne sont que des termes *différents* ; et il eût valu la peine, ce me semble, de marquer cette distinction. M. Renouvier, en passant, dit un mot de notre sujet, mais non avec son habituelle profondeur. « Les contraires logiques, dit-il, sont des termes tels que l'un d'eux exprime tout l'autre ou l'ensemble des autres que l'autre ; exemples : l'organisé et l'inorganisé, qui comprennent une grande sphère de la connaissance ; ou le juste et l'injuste, qui n'épuisent qu'un sujet plus déterminé. » Les contraires, d'après lui, seraient donc des *complémentaires*, ce qui restreint singulièrement la portée de leur application. Est-ce qu'une dette de 100 francs de Pierre envers Paul n'est pas précisément le contraire d'une créance de

même somme du même envers le même ? Et en quoi cette créance peut-elle être dite le complément de cette dette ?

M. Renouvier ajoute : « Quant *aux contraires mal définis* qui figurent parfois sous ce nom dans le discours, ou ils expriment une simple corrélation, dont la nature peut varier, ou ils n'ont *aucun intérêt pour la science*. Tels sont, par exemple, le grand et le petit, le fort et le faible, le blanc et le noir, etc. » Je souligne le *blanc* et le *noir*, dont l'opposition psychologique, nullement indifférente à la science, a donné lieu à de savants travaux. Mais les autres exemples cités, par leur vague et leur banalité, témoignent du complet dédain de l'illustre métaphysicien pour cette question. Ce que je lui accorde volontiers, c'est que les contraires ont été jusqu'ici fort *mal définis* ou ne l'ont pas été du tout ; c'est-à-dire qu'il y a lieu de chercher à les définir. Un géomètre comme lui a-t-il pu ne pas songer à l'opposition mathématique, si intéressante, des quantités positives et négatives ? Elle lui aurait permis de ramener à des ternies plus précis celles du *fort* et du *faible*, du *grand* et du *petit*, du *rapide* et du *lent*, etc.

Aristote seul, parmi les grands maîtres de la philosophie, a para préoccupé et comme tourmenté de notre sujet, dont l'importance ne lui a pas échappé, non plus qu'à ses prédécesseurs helléniques. Dans sa *Métaphysique* et ses autres ouvrages, il fait de fréquentes allusions à un écrit de lui intitulé la *Théorie des contraires* ou le *Choix des contraires*. Il est regrettable que ce traité ait été perdu, mais ce qui doit nous consoler un peu de cette perte, c'est que le profond philosophe s'y faisait lui-même très probablement une idée assez mal définie et passablement complexe de l'opposition.

*Opposition universelle,*  
pp. 1-3.

## 2. L'opposition dans la vie sociale

La sociologie donne lieu à des considérations analogues. À l'origine, car, à certains égards, elle est fort ancienne, elle a débuté par être une mythologie ; et, mythologiquement, elle s'est complu à tout expliquer en histoire par des luttes fantastiques, par des guerres imaginaires autant que gigantesques entre des dieux bons et des dieux mauvais, des dieux de la lumière et des dieux de la nuit, des héros et des monstres. Les métaphysiques, non moins que les mythologies, ont abusé des combats ; elles ont imaginé aussi des oppositions de séries, directes et rétrogrades, des développements de l'humanité en un sens suivis de développements en sens inverse. Sur ce point Platon et les philosophes hindous se donnent la main. Hegel, avec ses ambitieuses généralisations, avec son groupement de peuples sous la bannière d'Idées antagonistes, Cousin, avec son antithèse imaginaire entre l'Orient-infini et la Grèce-finie, sont aussi d'excellents spécimens des antinomies sociologiques du passé. Tout cela est dissipé, on ne daigne plus même opposer maintenant – surtout depuis la stupéfiante

européanisation du Japon en quelques années – la prétendue immutabilité innée des Asiatiques à la prétendue progressivité innée des Européens.

Les économistes ont déjà rendu un signalé service à la science sociale en substituant à la guerre comme clef de l'histoire la concurrence, sorte de guerre non seulement adoucie et atténuée, mais à la fois rapetissée et multipliée. Enfin, si l'on adopte notre manière de voir, c'est une concurrence de désirs et de croyances qu'il faut considérer au fond de ce que les économistes appellent la concurrence des consommateurs ou celles des co-producteurs, et, généralisant cette lutte, l'étendant à toutes les formes linguistiques, religieuses, politiques, artistiques, morales, aussi bien qu'industrielles, de la vie sociale, on verra que la *vraie opposition sociale élémentaire* doit être cherchée au sein même de chaque individu social, toutes les fois qu'il *hésite* entre adopter ou rejeter un modèle nouveau qui s'offre à lui, une nouvelle locution, un nouveau rite, une nouvelle idée, une nouvelle école d'art, une nouvelle conduite. Cette hésitation, cette petite bataille interne, qui se reproduit à millions d'exemplaires à chaque moment de la vie d'un peuple, est l'opposition infinitésimale et infiniment féconde de l'histoire ; elle introduit en sociologie une révolution tranquille et profonde.

Et, en même temps, dans cette manière de voir, le caractère simplement auxiliaire et subordonné de l'opposition sociale, même sous sa forme psychologique, est révélé par la mise en évidence de beaucoup d'asymétries ou de dissymétries qui n'apparaissent pas tout d'abord. J'ai dû, et cette distinction n'a guère trouvé de contradicteurs, distinguer entre le *réversible* et l'*irréversible* en tout ordre de faits sociaux, et il s'est trouvé que l'irréversible était toujours ce qu'il y avait de majeur : par exemple, la série des découvertes de la science ou de l'industrie. On a vu aussi s'accentuer, par le fait même de ces oppositions psychologiques innombrables dont la vie de tout individu social se compose, son originalité individuelle, son génie propre, qui ne s'oppose à rien, et dont ce qu'on appelle le génie d'un peuple, ou, si l'on aime mieux, le génie d'une langue, le génie d'une religion, est l'expression collective et abrégative. On a vu aussi s'entretenir, par le jeu même de ces petites oppositions infinitésimales dont je viens de parler, le côté esthétique de la vie sociale, par lequel elle n'est comparable ni opposable à rien.

Mais ce n'est là qu'un sommaire coup d'œil et très incomplet ; il importe d'entrer plus intimement dans ce sujet si peu exploré et qui mérite de l'être. Entendons-nous bien, en premier lieu, sur les divers sens de ce mot : Opposition. Dans mon livre sur *l'Opposition universelle*, j'ai proposé une définition et une classification auxquelles je me permets de renvoyer. Résumons-les rapidement à notre point de vue actuel. L'opposition est conçue à tort, vulgairement, comme un maximum de différence. Elle est, en réalité, une espèce très singulière de répétition, celle de deux choses semblables qui sont propres à s'entre-détruire en vertu de leur similitude même. Les opposés, les contraires, forment donc toujours un couple, une dualité, et ils sont opposables non pas en tant qu'êtres ou groupes



d'êtres, choses toujours dissemblables et sui *generis par* quelque côté, non pas même en tant qu'états d'un même être ou d'êtres différents, mais en tant que *tendances*, en tant que *forces* ; car, si on regarde certaines formes ou certains états comme opposés, le concave et le convexe, le plaisir et la douleur, le froid et le chaud, c'est en raison de la contrariété réelle ou supposée des forces par lesquelles ces états ont été produits. Déjà nous voyons par là qu'on doit éliminer, dès le début, comme autant de pseudo-oppositions, toutes les antithèses des mythologies ou des philosophies de l'histoire qui se fondent sur de prétendues contrariétés *de nature*, entre deux peuples, entre deux races, entre deux formes de gouvernement : la république et la monarchie par exemple (voir à cet égard certains hégéliens), entre l'occident et l'orient, entre deux religions : la chrétienté et l'islam, entre deux familles de langues innées : langues sémitiques et langues indo-européennes. Ce sont là des contrastes accidentellement et partiellement vrais si l'on envisage les côtés par lesquels les choses dont il s'agit, dans certaines circonstances plus ou moins passagères, nient et affirment la même idée, désirent et repoussent le même but, mais ce sont des contrastes chimériques si, comme semblent le croire beaucoup d'anciens philosophes, l'antipathie de ces choses les unes à l'égard des autres est jugée essentielle, absolue, innée.

Toute opposition vraie implique donc un rapport entre deux forces, deux tendances, deux *directions*. Mais les phénomènes par lesquels ces deux forces se réalisent peuvent être de deux sortes : qualitatifs ou quantitatifs, c'est-à-dire formés de phases hétérogènes ou de phases homogènes. Une série de phases hétérogènes est une évolution quelconque, qui peut être toujours conçue (à tort ou à raison) comme réversible, comme susceptible de rétrograder suivant un chemin précisément inverse. Par exemple, d'un morceau de bois un chimiste, moyennant une série d'opérations chimiques, finira par extraire de l'eau-de-vie, ce qui ne veut pas dire que, par une série d'opérations inverses, il sera possible de reconstituer le morceau de bois, mais si ce n'est pas possible, c'est au moins imaginable. Tel est le rêve d'anciens philosophes en ce qui concerne les transformations de l'humanité. Une série de phases homogènes est cette évolution d'un genre spécial qu'on appelle augmentation ou diminution, croissance ou décroissance, hausse ou baisse. Il n'est pas nécessaire d'insister pour faire remarquer combien, à mesure que la science sociale se développe avec la civilisation, les oppositions précises et mesurables de cet ordre vont se révélant et se multipliant, sous la forme du cours de la Bourse, des diagrammes statistiques où la hausse et la baisse de telle ou telle valeur, la hausse et la baisse de tel ou tel genre de criminalité, du suicide, de la natalité, de la matrimonialité, de la prévoyance mesurée par les livrets des caisses d'épargne ou les assurances, etc., s'enregistrent en courbes ondulatoires.

*Lois sociales,*  
p. 67-72.

## E. Le rôle de l'adaptation

### 1. La notion d'adaptation

[Retour à la table des matières](#)

Mais d'abord commençons par quelques définitions ou explications nécessaires. Qu'est-ce, au juste, qu'une adaptation, une harmonie naturelle ? Prenons un exemple, en dehors de la vie, où le lien téléologique de l'organe à la fonction est si clair qu'il n'a pas besoin d'être expliqué : soit le bassin d'un fleuve. On voit ici une montagne ou une chaîne de collines *adaptée* à l'écoulement des eaux du fleuve, et les rayons du soleil adaptés au soulèvement des eaux de l'Océan en nuages, puis les vents adaptés au transport de ces nuages vers les cimes des monts, d'où ils retombent en pluies et entretiennent les sources, les ruisseaux, les rivières, affluents du grand cours d'eau. Il y a donc équilibre mobile, circuit d'actions enchaînées et se répétant – se répétant avec variations, – Un être vivant, pourrait-on dire, est un circuit pareil, seulement beaucoup plus compliqué et où l'adaptation est non pas unilatérale comme dans l'exemple cité, mais réciproque. L'organe sert à l'accomplissement de la fonction vivante, et réciproquement la fonction vivante sert à l'entretien de l'organe ; mais, dans le régime des eaux de la planète, si la montagne est adaptée à l'écoulement des eaux, l'écoulement des eaux, loin de servir à maintenir la montagne, a pour effet de la dénuder et, peu à peu de la supprimer. C'est aussi sans nulle réciprocité que la chaleur solaire est adaptée à l'irrigation du sol.

C'est toujours, rappelons-le, une harmonie qui se répète. On vient de le voir, montrons-le par d'autres exemples. Chaque planète d'un système solaire, considérée mécaniquement, c'est-à-dire comme un point qui se meut, présente le spectacle d'une harmonie entre son penchant à tomber sur le soleil et sa tendance à s'en écarter tangentiellement : il y aurait opposition si ces deux forces centripètes et centrifuges tendaient à s'exercer sur la même ligne droite, mais, comme elles sont perpendiculaires l'une à l'autre, il y a adaptation. (Opposition et adaptation se transforment ainsi l'une en l'autre dans la nature <sup>1</sup>. Or la gravitation de la planète est la répétition, la répétition variée, de cette adaptation mécanique. Considérée même géologiquement, au point de sa composition stratigraphique et physico-chimique, une planète est un agencement très harmonieux de strates superposées, et, si l'on en croit sur ce point M. Stanislas Meunier, cet agencement se répéterait dans chaque planète, il se répéterait même dans la constitution générale du système solaire ; car une coupe théorique de la terre donne, du centre à la circonférence, une succession de couches incandescentes, puis solidifiées, puis liquides, puis

---

<sup>1</sup> Une trombe, un cyclone, est aussi une harmonie atmosphérique, un circuit d'actions dû à l'accord de deux forces qui ne s'entravent pas, mais se complètent en leur résultante.

gazeuses, chacune nécessaire à la suivante, et cette succession est analogue à celle des natures d'astres qu'on trouve en partant du soleil comme centre et allant jusqu'aux extrémités du système, jusqu'à Neptune, qui est gazeux. Peu nous importe, du reste, la vérité de cette analogie.

Un agrégat quelconque est un composé d'êtres adaptés ensemble soit les uns aux autres, soit ensemble à une fonction commune. Agrégat signifie *adaptat*. Mais, en outre, divers agrégats qui ont des rapports ensemble peuvent être co-adaptés, ce qui constitue un adaptat d'un degré supérieur. On pourrait distinguer ainsi une infinité de degrés. Pour plus de simplicité, distinguons seulement deux degrés de l'adaptation. L'adaptation du premier degré est celle que présentent entre eux les éléments du système que l'on considère ; l'adaptation du second degré est celle qui les unit aux systèmes qui les entourent, à ce qu'on appelle, d'un mot bien vague, leur milieu.

*Lois sociales,*  
pp. 114-117.

## 2. L'adaptation dans la vie sociale

Disons-nous maintenant que *l'adaptation sociale élémentaire* est, au fond, celle de deux hommes dont l'un répond, en parole ou en fait, à la question d'un autre, verbale ou tacite ? Car la satisfaction d'un besoin, tout comme la solution d'un problème, c'est la réponse à une question. Disons-nous donc que cette harmonie élémentaire consiste dans le rapport de deux hommes dont l'un enseigne et dont l'autre s'instruit, dont l'un commande et dont l'autre obéit, dont l'un produit et l'autre achète et consomme, dont l'un est acteur, poète, artiste, et dont l'autre est spectateur, lecteur, amateur ? ou bien, qui collaborent ensemble à la même œuvre ? Oui, et, quoique ce rapport implique celui de deux hommes dont l'un est modèle et l'autre copie, il en est bien distinct.

Mais, à mon avis, il faut pousser l'analyse plus loin encore et, comme je viens de l'indiquer, chercher l'adaptation sociale élémentaire dans le cerveau même, dans le génie individuel de l'inventeur. L'invention, – j'entends celle qui est destinée à être imitée, car celle qui reste close dans l'esprit de son auteur ne compte pas socialement – l'invention est une harmonie d'idées qui est la mère de toutes les harmonies des hommes. Pour qu'il y ait échange entre le producteur et le consommateur, et d'abord pour qu'il y ait don au consommateur de la chose produite (car l'échange est le don mutualisé et, comme tel, est venu après le don unilatéral), il faut que le producteur ait commencé par avoir à la fois deux idées, celle d'un besoin du consommateur, du donataire, et celle d'un moyen apte à le satisfaire. Sans cette adaptation intérieure de deux idées, l'adaptation extérieure appelée don, puis échange, n'eût pas été possible. De même, la division du travail entre plusieurs hommes qui se répartissent les diverses parties d'une même opération exécutée auparavant par un seul n'eût pas été possible si celui-ci n'avait

eu l'idée de concevoir ces divers travaux comme les parties d'un même tout, comme les moyens d'un même but. Au fond de toute association entre les hommes, il y a, je le répète, originairement, une association entre idées d'un même homme.

*Lois sociales,*  
pp. 128-130.

---

## Chapitre 4

---

### L'individu et la société les relations interpsychologiques

#### A. L'individu, siège d'oppositions

[Retour à la table des matières](#)

Les oppositions quelles qu'elles soient, de *séries*, de *degrés* ou de *signes*, peuvent avoir lieu entre des termes réalisés soit dans un même être (une même molécule, un même organisme, un même *moi*), soit dans deux êtres différents (deux molécules ou deux masses, deux organismes, deux consciences humaines). Mais il importe de bien distinguer ces deux cas. Cela importe d'abord au point de vue d'une autre distinction non moins essentielle et qui consiste à ne pas confondre le cas où les termes sont simultanés et celui où ils sont successifs. Dans le premier cas, il y a choc, lutte, équilibre ; dans le second cas, il y a alternance, rythme. Dans le premier cas, il y a toujours destruction et perte de force ; dans le second, non. Or, quand elles se produisent dans le sein de deux êtres différents, les oppositions quelconques, qu'elles soient de séries, de degrés ou de signes, peuvent être simultanées ou successives, luttes ou rythmes ; mais, quand leurs termes appartiennent à un même être, à un même corps ou à un même moi, elles ne peuvent être simultanées aussi bien que successives que si elles sont des oppositions de signes. Quant aux oppositions de séries et de degrés, dans cette hypothèse, elles ne comportent que des termes successifs, alternatifs. Par exemple, il ne se peut que la vitesse d'un mobile dans une même direction donnée augmente et diminue à la fois, ce n'est possible que successivement ; mais il se peut qu'il soit animé à la fois de deux tendances à se diriger en deux sens contraires : c'est le cas de l'équilibre, symbolisé souvent par la symétrie de formes opposées, notamment dans les cristaux. Pareillement, il ne se peut que l'amour d'un homme pour une femme soit tout à la fois en train d'augmenter et de diminuer, cela n'est possible qu'alternativement, mais il se peut qu'il aime à la fois et hâisse cette même femme, antinomie du cœur réalisée par tant de crimes passionnels. Il ne se peut que la foi religieuse d'un homme aille à la fois en croissant et en décroissant, cela n'est possible que successivement, mais il se peut qu'il porte à la fois dans sa pensée,

sans s'en douter le plus souvent, l'affirmation énergique et la négation implicite non moins énergique de certains dogmes, telle croyance chrétienne et tel préjugé mondain ou politique qui la nie.

*Lois sociales,*  
pp. 74-76.

## **B. L'opposition intérieure et l'opposition extérieure**

[Retour à la table des matières](#)

D'abord, s'il y a des oppositions extérieures (appelons ainsi les oppositions de tendances entre plusieurs êtres, entre plusieurs hommes), elles ne sont rendues possibles que parce qu'il y a ou qu'il peut y avoir des oppositions internes (entre tendances différentes d'un même être, d'un même homme). Ceci s'applique aux oppositions de séries et de degrés comme aux oppositions de signes, mais surtout à ces dernières. S'il y a des hommes ou des groupes d'hommes qui évoluent dans tel sens pendant que d'autres hommes ou d'autres groupes d'hommes évoluent en sens inverse, du naturalisme à l'idéalisme en fait d'art, par exemple, ou de l'idéalisme au naturalisme, – du régime aristocratique au régime démocratique ou de la démocratie à l'aristocratie, etc., – c'est que chaque homme peut évoluer et contre-évoluer de la sorte. S'il y a des peuples et des classes où la foi religieuse grandit pendant que, chez d'autres peuples ou d'autres classes, elle décline, c'est parce que la conscience de chaque homme comporte les accroissements ou les décroissements d'intensité de la croyance. S'il y a enfin des partis politiques ou des sectes religieuses qui affirment et qui désirent précisément ce que d'autres partis et d'autres sectes nient et repoussent, c'est parce que l'esprit et le cœur de chaque homme sont susceptibles de contenir le *oui* et le *non*, le pour et le contre, à propos d'une même idée ou d'un même dessein.

Par là je suis loin de vouloir identifier les *lutttes extérieures* avec les *lutttes internes*. En un sens, elles sont incompatibles ; en effet, c'est seulement quand la lutte interne a pris fin, quand l'individu, après avoir été tirailé entre des influences contradictoires, a fait son choix, a adopté telle opinion ou telle résolution, plutôt que telle autre, c'est quand il a fait ainsi la paix en soi-même que la guerre devient possible entre lui et les individus qui ont fait un choix opposé. Mais, pour que la guerre éclate, cela ne suffit pas. Il faut en outre que cet individu sache que les autres individus ont choisi le contraire de ce qu'il a choisi. Sans cela, l'opposition extérieure des contraires simultanés, aussi bien que successifs, serait comme n'existant pas et ne présenterait en rien les caractères d'une lutte extérieure, qui la rend réellement efficace. Pour qu'il y ait guerre religieuse, ou lutte religieuse, il faut que chaque fidèle d'un culte sache que les fidèles de tel autre culte nient précisément ce qu'il affirme, et il faut que cette négation – non pas adoptée

imitativement, mais au contraire repoussée par lui – se juxtapose dans sa conscience à sa propre affirmation dont elle redouble l'intensité. Pour qu'il y ait concurrence économique, par exemple entre des candidats à l'achat d'une maison, il faut que chacun d'eux sache que sa volonté d'avoir cet immeuble est contrecarrée par ses compétiteurs, qui veulent qu'il ne l'ait pas. Et il veut d'autant plus l'avoir qu'il sait que ceux-ci ne veulent pas qu'il l'ait. Sans cette condition, la concurrence par elle-même est stérile, et les économistes ont eu le tort ici de ne pas distinguer assez nettement le cas où il n'y a pas, chez les concurrents, conscience de leur concurrence, et la mesure très variable de cette conscience, les degrés infinis qui la séparent de l'inconscience complète.

Voilà pourquoi j'avais raison de dire tout à l'heure qu'il faut chercher l'opposition sociale élémentaire, non pas, comme on pourrait le croire à première vue, dans le rapport de deux individus qui se contredisent ou se contrarient, mais bien dans les duels logiques et téléologiques, dans les combats singuliers de thèses et d'antithèses, de vouloirs et de *nouloirs*, dont la conscience de l'individu social est le théâtre. On pourra, il est vrai, me demander : En quoi donc l'opposition simplement psychologique diffère-t-elle de l'opposition sociale ? Elle en diffère par sa cause et surtout par ses effets. Par sa cause : un solitaire reçoit de ses sens deux perceptions en apparence contradictoires, il hésite entre deux jugements sensitifs, l'un qui lui dit que cette tache là-bas est un lac, l'autre qui lui dit le contraire ; voilà une opposition interne dont l'origine est toute psychologique, et le cas est infiniment rare. On peut affirmer sans crainte de se tromper que tous les doutes, toutes les hésitations dont souffre l'homme le plus isolé, né dans la plus sauvage des tribus, sont dus à la rencontre en lui-même ou bien de deux rayons d'exemples, qui sont venus interférer dans son cerveau, ou bien d'un rayon d'exemples qui s'est croisé avec une perception des sens.

*Lois sociales,*  
pp. 77-81.

## C. Psychologie et sociologie

[Retour à la table des matières](#)

De toutes les manières d'induire, il n'en est pas de plus légitime et de plus irrésistible que celle qui consiste, à la vue de certains actes, de certains gestes, de certaines attitudes, à prêter aux individus qui agissent, gesticulent, *posent* ainsi, les *états d'âmes* que nous éprouverions si nous agissions, si nous gesticulions, si nous posions de même. À moins de renoncer à tout jugement inductif, cette induction est licite. Il est vrai que, parfois, quand on en fait usage pour expliquer bien des rites, des actes, des institutions antiques, on commet des erreurs ; mais il vaut encore mieux, pour le progrès de la science sociale, commettre ces erreurs, destinées à être rectifiées plus tard par l'emploi prolongé de cette même méthode, que de ne hasarder aucune hypothèse, et de se contenter de constatations brutes et inutilisables. – Oui, certainement, beaucoup d'interprétations psychologiques des

institutions passées ont été reconnues fausses, *mais quand* ? Quand on les a eu remplacées par d'autres interprétations psychologiques, suggérées par une psychologie plus profonde et plus adaptée au sujet traité.

Cette simple remarque que je viens de faire est déjà la justification de ce que l'on a appelé la méthode psychologique en sociologie. Mais il faut bien s'entendre à ce sujet. Quelques auteurs récents ont pris l'habitude d'opposer à la méthode psychologique – sans laquelle, à vrai dire, aucun pas dans les sciences sociales ne peut être fait, même par ses adversaires – la *méthode comparative*, qui n'est pas moins indispensable. Il n'est rien de plus chimérique que cette incompatibilité prétendue. Par exemple, j'ai fait beaucoup de criminalité comparée, et toujours en psychologue, et tous les criminalistes, à ma connaissance, ont fait de même. La première condition pour faire de la mythologie comparée, de la morale comparée, de la linguistique comparée, de l'économie politique comparée, c'est d'être psychologue ; et, de fait, presque tous les fondateurs des sciences véritablement sociales dont il s'agit, ont eu le sens psychologique très aiguisé. La méthode comparative est nécessaire pour le rassemblement des documents. Par elle, les linguistes, les mythologues, les juristes, les économistes, les ethnologues, les esthéticiens... ont accumulé des matériaux précieux, d'innombrables faits plus ou moins similaires, que le rapprochement des langues, des religions, des droits... a fait découvrir, et qui ont donné lieu à des généralisations provisoires, à des règles toujours rongées d'exceptions. Mais ces matériaux, et leurs résumés, il s'agit de les interpréter, de les utiliser scientifiquement, et c'est ici que la psychologie est nécessairement requise. Je ne dis pas la « psychologie courante », dont on peut parler avec un assez juste mépris, mais ce que je me permets d'appeler plutôt, en un mot bref que je vais expliquer, *l'interpsychologie*. Celle-ci recueille, ou est appelée à recueillir l'immense labeur de la psychologie pathologique, de la psychophysique même, de la psychologie infantile, et de la psychologie animale comparée (car, on le voit, la psychologie elle-même emploie, par ses propres progrès, la méthode comparative).

Il ne faut donc pas confondre avec la méthode comparative le parti-pris objectiviste, qui consiste, par une fausse importation de l'esprit des sciences physiques en science sociale, à ne considérer comme scientifique que ce qui est exprimé en termes purement objectifs, en notions de formes et de mouvements, et à exclure ainsi du domaine de la science, l'objet même de la science psychologique.

On comprend chez Auguste Comte, à ses débuts du moins, cette préoccupation objectiviste, puisque, dans son premier ouvrage, il ne dissimule pas son dessein de modeler sur les sciences physiques la sociologie, à laquelle il a d'abord donné le nom de Physique Sociale. Mais, chez des sociologues contemporains, qui se piquent d'établir la sociologie sur un socle bien à part, sur un fondement *sui generis*, cette survivance de l'objectivisme de Comte implique contradiction. Il ne faut pas d'ailleurs être plus comtiste que Comte lui-même, qui, en évoluant vers la



fin de sa carrière, loin d'expliquer le social par le physique, gravitait vers une explication précisément inverse, et donnait pour dernier flambeau à sa sociologie renouvelée, une psychologie toute sentimentale.

Aussi, suis-je surpris de trouver sous la plume d'un écrivain ultra-comtiste, et objectiviste décidé, la considération suivante : « Ce n'est pas, dit-il, la psychologie « courante » qui peut expliquer les phénomènes sociaux, objectivement envisagés par la « méthode comparative » qui peut seule donner naissance à une psychologie *scientifique* ». Ce que j'accorde, c'est que la psychologie courante, c'est-à-dire une science d'ancien manuel du baccalauréat, à présent tout-à-fait discrédité, est impropre à dénouer l'écheveau social. Ce que j'accorde aussi, c'est que, parmi les sources où puise la psychologie nouvelle pour progresser, on peut faire figurer, à côté et bien au-dessous de l'étude des aliénés, et des observations recueillies sur le développement mental de l'enfant, ou l'intelligence animale, l'ethnologie comparée. Mais cela n'empêche pas le moins du monde que, pour remonter aux causes des faits sociaux, pour les discerner en ce qu'ils ont de distinctif et de caractéristique, il ne faille nécessairement apporter la lanterne de la psychologie, telle qu'elle est constituée à un moment donné, avec ses données accumulées par des travaux passés, et en dépit de lacunes que combleront des travaux futurs. Si l'étude des institutions d'un peuple barbare ou sauvage – celle du totémisme par exemple ou du tabou – jette un jour remarquable sur l'état mental de ce peuple, n'est-ce pas par comparaison (toujours la méthode comparative...), avec notre état mental à nous, et parce que, malgré des différences frappantes, nous trouvons en somme, entre le fonctionnement cérébral de ce peuple et le nôtre, assez de similitudes profondes pour pouvoir mettre ces différences à leur vrai rang ? Plus nous étudions, d'abord les individus qui nous entourent, puis des hommes anormaux, tels que des aliénés, des névrosés de tout genre, puis des esprits de race inférieure et des animaux, plus nous apprenons à reconnaître la similitude de certaines fonctions fondamentales chez tous ces cerveaux. Et il est fort heureux qu'il en soit ainsi, car c'est seulement grâce à cette persistance de certains caractères psychiques, à travers les espaces et les âges, que nous pouvons remarquer la différence de certains autres caractères, marquer leur vraie place, et étendre par là notre connaissance de la nature humaine.

Or, sans doute, cette immutabilité de certaines fonctions cérébrales n'est que *relative*, et il est fort probable qu'elles-mêmes changent à la longue. Mais il en est de ce changement plus lent que les autres, comme de ces mouvements plus lents que les autres, sur lesquels les astronomes, dans leurs calculs, sont bien obligés de prendre appui, leur prêtant fictivement une immobilité qu'ils savent d'ailleurs n'être pas relative aussi, et purement apparente.

D'ailleurs, vu la courte durée des temps que nos recherches les plus profondes peuvent embrasser, cette fiction se justifie pleinement. S'il y a des phénomènes psychiques qu'on pouvait croire, *a priori*, avoir changé depuis les temps historiques ou préhistoriques, ce sont bien les *sensations*. Or, s'inspirant d'idées

conformes à celles de M. Lévy-Bruhl, des anthropologistes, il y a une vingtaine d'années, ont essayé de démontrer<sup>1</sup>, par la comparaison de textes d'anciens écrivains, d'anciens poètes, par des vers d'Homère comparés entre eux, ou rapprochés d'autres vers, que, à l'époque homérique, le sens de la vue était beaucoup plus pauvre qu'à présent, et ne discernait pas certaines couleurs que nous discernons... Mais, en y regardant de plus près, on a vu que c'étaient là des illusions, et, aujourd'hui, personne n'a envie de rouvrir cette voie reconnue stérile.

À plus forte raison, si l'on prétendait prouver, par la comparaison d'institutions anciennes, que certains peuples n'ont pas connu certains sentiments élémentaires, tels que l'amour ou la haine, la colère ou la peur, ou certains actes plus élémentaires encore, tels que croire ou désirer, ou certains rapports *inter-spirituels* élémentaires, tels que la suggestion et la soumission, le commandement et l'obéissance, l'enseignement et l'adhésion mentale, on peut dire hardiment qu'il perdrait son temps.

C'est surtout, à mon avis, à la branche de la psychologie la plus rudimentaire encore, la plus susceptible de progrès ultérieurs, – et à laquelle je viens de faire allusion, – c'est à *l'inter-psychologie* qu'il faut s'adresser, si l'on veut avoir l'explication psychologique des faits sociaux. Et ce n'est nullement là de la « psychologie courante ».

À vrai dire, les services que l'ethnologie comparée a rendus ou aurait rendus à la psychologie sont jusqu'ici bien problématiques, et si les psychologues étaient réduits à cette source de documents, ils seraient bien à plaindre. Si leur science s'est développée, c'est grâce aux abondantes informations fournies par les aliénistes, par les observateurs de l'enfance, par les zoologistes qui ont étudié l'intelligence animale, par les psychophysiciens aussi, et par les anthropologistes, enfin par les hypnologues.

Ce que nous fait connaître l'étude des mœurs, des institutions, des langues primitives, ce sont des combinaisons un peu nouvelles d'éléments psychologiques qui nous étaient depuis longtemps connus, et que nous n'avons pas de peine à retrouver, en nous, ou dans les états d'âme traversés par nous depuis notre première enfance. L'ethnologie comparée n'a d'ailleurs apporté aucun élément nouveau à la psychologie.

Aussi l'on voit très bien la lumière qu'a projetée la psychologie, même avant ses récents progrès, sur l'état mental des peuples sauvages ou barbares, et même préhistoriques, et sur la genèse des langues, des mythes, des superstitions, des usages, nés de cet état mental ; mais on a infiniment plus de peine à voir l'inverse. Par exemple le caractère anthropomorphique de la phrase dans toutes les langues (toute chose étant conçue comme un *sujet* qui agit sur un *objet*, ou subit une action

---

<sup>1</sup> Grant Allen.

de cet objet), et le caractère animiste de toute religion primitive, cessent de nous étonner quand nous apprenons des psychologues le penchant irrésistible des enfants à animer, à humaniser toute chose, et quand nous songeons au penchant non moins irrésistible des adultes même, à objectiver ce qui est subjectif, à considérer la couleur comme inhérente aux corps, et l'horreur *sui generis* suggérée par certains actes comme inhérente à ces actes criminels en soi... etc.

La diffusion, non pas universelle mais très étendue, du *totémisme* et du *tabouisme* est un phénomène très intéressant, mais son intérêt consiste surtout en ce qu'il nous révèle une notion très curieuse que les indigènes de l'Australie et d'autres régions se sont faite de leurs rapports avec le monde animal qui les entoure. Et si nous voulons comprendre ces phénomènes (car nous aspirons toujours à comprendre, c'est-à-dire à remonter aux causes, et il ne nous suffit jamais de connaître, c'est-à-dire de constater des effets, des faits bruts, inexpliqués) il nous faut faire, sciemment ou sans le savoir, de *l'inter-psychologie*. Car c'est sur les rapports des hommes entre eux, des esprits humains les uns avec les autres, dans le sein de chaque clan primitif, ou de clan à clan, de tribu à tribu voisine, que ces rapports de l'homme à l'animal sont calqués. L'alliance que l'homme de tel clan juge exister entre ce clan et telle espèce animale, est de même nature, au fond, que l'alliance entre deux clans, entre deux tribus ; d'autre part, en supposant que l'espèce-rat, ou l'espèce-éléphant, ou l'espèce-tortue, peut être rendue furieuse et assoiffée de *vengeance* parce qu'on aura violé telle ou telle prescription ou interdiction, on prête à ces animaux les sentiments que les individus humains se suggèrent les uns aux autres en cas pareil ; et, quand on suppose que le tabou se communique par le contact d'un objet taboué, n'y a-t-il pas là un vague souvenir des effets de la contagion morale dans des milieux sociaux aussi étroits et aussi intenses que le clan ? Et le préjugé anthropocentrique s'ajoute à cela pour persuader que les animaux sont toujours préoccupés de l'homme, comme tous les êtres naturels en général, y compris les plantes, y compris les étoiles... Quant à cet anthropocentrisme qui est au fond de toutes les morales du passé (et encore même du présent) il s'explique sans peine, comme l'anthropomorphisme qui est au fond de toutes les langues et de tous les mythes, par l'observation psychologique du premier enfant venu.

Il y a deux manières en somme de travailler à la science sociale : une manière toute objective, une autre avant tout psychologique. Or, la première, calquée sur la méthode propre aux sciences naturelles, est celle qui se présente d'abord à l'esprit. Aussi est-ce en elle qu'ont eu confiance au début tous les fondateurs des diverses sciences sociales, tout psychologues qu'ils étaient, linguistique comparée, religion comparée, économie, politique, droit comparé... etc. Ou plutôt ils ont tous visé à cet objectivisme, sans jamais l'atteindre ; et c'est cette visée qui les a longtemps entravés. Les linguistes, par exemple, se sont acharnés à rechercher des lois phonétiques universelles où le *son* des mots serait étudié en dehors de leur *sens*. Les économistes, quoique souvent psychologues, se sont évertués à traiter mathématiquement, statistiquement, leur sujet, en réduisant au minimum la part de

la psychologie... etc. Mais peu à peu le besoin s'est fait sentir, en chaque science sociale séparément, de rompre ce tabou soi-disant scientifique, et c'est à partir du moment où la part du point de vue psychologique en linguistique, en économie politique, et ailleurs, est devenue prépondérante, que ces diverses sciences sont entrées décidément dans la voie du progrès. Les linguistes expérimentés, tels que M. Bréal, ont plus de foi dans la sémantique, c'est-à-dire dans l'étude des transformations du sens des mots, que dans la phonétique. Les nouveaux linguistes aiment à prendre appui sur la psychologie linguistique de M. Wundt. Quant aux mythologues, ils n'ont jamais cessé, à vrai dire, de faire beaucoup de psychologie.

Il y a encore des esprits qui résistent à ce mouvement, et qui voudraient, par la plus stérile rétrogradation, revenir au parti-pris objectiviste, sous le prétexte mal choisi de rentrer dans la pensée d'Auguste Comte, qui précisément, comme nous l'avons dit plus haut, est un exemple frappant de la pente qui pousse la sociologie de l'objectivisme au subjectivisme. On serait bien obligé d'être objectiviste en sociologie, si l'on était un observateur martien, lorgnant sur notre planète les mouvements et les formes des masses humaines, sans parvenir à y discerner des individus. Mais il faut convenir que ce serait là une fâcheuse condition pour être sociologue.

Il s'agit de bien voir que tous les phénomènes sociaux ont pour causes élémentaires des actions intercorporelles et des actions intermentales, que la sociologie embrasse la totalité complexe de ces deux sortes d'actions, mais que les actions intermentales expliquent les actions intercorporelles, et permettent seules de formuler des lois sociologiques générales.

C'est donc à l'interpsychologie, et aussi à la logique qu'il faut s'adresser.

Il y a un lien entre les deux : la logique étudie les luttes et les alliances (luttes *éliminatrices* et alliances *créatrices*) des idées, et aussi bien des volitions, et le résultat de ces luttes ou de ces alliances. Elle les étudie soit quand ces idées et ces volitions se trouvent en présence dans le sein d'un même esprit, soit quand elles sont logées dans des esprits différents qui se rencontrent et entrent en action intermentale. Mais c'est probablement la logique intermentale qui est apparue la première, qui, la première, s'est dessinée (car la *rhétorique*, qui est précisément cette logique-là, est venue bien avant la logique d'Aristote, qui est la logique intramentale)... La logique intramentale s'est calquée sur l'autre ; elle consiste en discussions et en informations périodiques de soi-même à soi-même.

Ces luttes et alliances d'idées et de volitions entre individus différents sont la matière la plus abondante de l'interpsychologie. Elle y ajoute l'étude de toutes les modifications de la sensibilité, du sentiment, produites par le contact des esprits (l'intimidation, par exemple).

Dans la logique intermentale, rentrent les suggestions hypnotiques ou à l'état de veille. Elles sont la partie morbide du sujet. L'action suggestive exercée par l'hypnotiseur sur l'hypnotisé, qui partage toutes les croyances et tous les désirs de son *maître*, ne diffère que par les procédés employés, de l'action suggestive exercée par un orateur sur son auditoire.

Pour se faire, à vrai dire, une idée complète de la psychologie et de la logique dans leur application à la sociologie, il importe d'établir dans chacune d'elles une distinction tripartite. Il y a, non pas deux psychologies, mais une seule psychologie qui se divise en trois branches, où sont étudiées séparément trois sortes d'actions exercées sur un même sujet pour la production de ses états intérieurs : une action *extrà-mentale*, une action *intrà-mentale*, et une action *inter-mentale*. Dans l'action intrà-mentale, le sujet se suggestionne lui-même ; dans l'action intermentale, il subit la suggestion d'autrui ou suggestionne autrui ; dans l'action extrà-mentale, il ne fait que subir une impression, une suggestion aussi beaucoup plus confuse et complexe, provenant de la nature extérieure, et qui n'est jamais réciproque.

Et ces trois actions, je le répète, sont extériorisées, projetées au dehors par la vie sociale, qui résulte de leur multiplication.

L'intermental est alimenté, renouvelé par l'extrà-mental et l'intrà-mental.

L'extrà-mental domine dans les apports scientifiques ; l'intrà-mental dans les apports philosophiques et religieux. L'intermental aussi s'alimente lui-même en ce sens que des découvertes déjà faites en pays étranger (et nées là, des actions extrà et intrà-mentales) sont apportées dans le pays par le livre ou la conversation, et y jouent exactement le rôle qu'y joueraient des découvertes autochtones.

Ces trois branches de la psychologie et de la logique intéressent la sociologie, mais c'est surtout la branche intermentale naturellement qui est explicative. L'interpsychologie ou *l'interlogique*, c'est, au fond, de la sociologie élémentaire, qui seule peut faire comprendre la sociologie complexe, la sociologie proprement dite. On s'aperçoit facilement en effet que le fait intermental élémentaire, la suggestion exercée par un esprit sur un autre esprit à l'état normal, est l'unité qui se répète indéfiniment dans la vie sociale, et dont les phénomènes sociaux envisagés sous leurs divers aspects (linguistique, religieux, politique, économique... etc.) ne sont que la somme.

Mais encore faut-il observer que l'intermental suppose l'inter-corporel. Toute action intermentale, même produite par les moyens les plus raffinés, tels que lettre, dépêche, livre, ne peut s'opérer que moyennant une action intercorporelle à distance où la portée des sens a été simplement prolongée par des moyens mécaniques.

Le sociologue doit avoir égard, en tout ordre d'activités sociales, à cette distinction de l'intermental et de l'intercorporel, qui donnerait lieu, si nous voulions traiter ce sujet à fond, à beaucoup de distinctions et d'analyses.

Une dernière remarque : toute action du *milieu social* sur l'individu se décompose, d'après ce que nous venons de dire, en actions intermentales produites entre un couple d'individus (de l'orateur à chaque auditeur, de l'écrivain à chaque lecteur, du gouvernant à chaque gouverné, etc. ...); seulement il y a lieu de considérer que, après que beaucoup d'actions intermentales, exercées à peu près dans un même sens, se sont accumulées dans le cerveau d'un individu, leur *résultante* y agit comme quelque chose de nouveau, d'impersonnel, d'anonyme, et c'est ce qu'on a pu nommer « la pression sociale ». Mais en réalité, ce n'est que de l'intermental converti en intrà-mental, c'est-à-dire en une auto-suggestion parfois irrésistible. Cette action intrà-mentale mérite d'être examinée à part, mais à la condition de ne pas oublier son mode de formation. Et il faut se garder ici de parler de « contrainte sociale » ; en effet l'intermental qui s'est accumulé comme il vient d'être dit a toujours été trié conformément à certaines préférences individuelles du sujet. Dans le même milieu social, l'accumulation qui s'opère est très différente suivant les individus : chez les uns, c'est la contagion morale des honnêtes gens ; chez les autres, celle des malfaiteurs ou des vicieux, qui prédomine. On peut dire que, dans cette pression sociale même, l'individu trouve parfois l'expression la plus forte de son autonomie. Sans cet *appui* qui lui *résiste*, il cesserait de pouvoir se mouvoir, comme l'aile de l'oiseau dans le vide.

Mais je n'ai fait qu'indiquer, dans ce rapport déjà trop long, l'orientation psychologique de la sociologie telle que je la conçois, et je prie qu'on veuille bien ne pas juger d'après cette esquisse imparfaite, des résultats qu'on est en droit d'attendre de l'emploi patient et laborieux de cette méthode.

En somme la psychologie et la logique sont ou doivent être à la sociologie ce que la mécanique est à l'astronomie ou à la physique. Ce n'est pas que tout en physique et en astronomie puisse être déjà expliqué mécaniquement, pas plus que tous les faits sociaux ne sont d'ores et déjà explicables logiquement et psychologiquement. Mais, de même que le progrès de la physique consiste à se mécaniser de plus en plus, ainsi le progrès de la sociologie consiste à se psychologiser toujours davantage.

*Annales de l'Institut  
international de Sociologie,  
1903, pp. 67-80.*

## D. Constitution des sociétés

[Retour à la table des matières](#)

Qu'est-ce qu'une société ? On a répondu en général : un groupe d'individus distincts qui se rendent de mutuels services. De cette définition aussi fautive que claire, sont nées toutes les confusions si souvent établies entre les soi-disant sociétés animales ou la plupart d'entre elles et les seules véritables sociétés, parmi lesquelles il en est, sous un certain rapport, un petit nombre d'animales.

À cette conception toute économique, qui fonde le groupe social sur la mutuelle assistance, on pourrait avec avantage substituer une conception toute juridique qui donnerait à un individu quelconque pour associés non tous ceux auxquels il est utile ou qui lui sont utiles, mais tous ceux, et ceux-là seulement, qui ont sur lui des droits établis par la loi, la coutume et les convenances admises, ou sur lesquels il a des droits analogues, avec ou sans réciprocité. Mais nous verrons que ce point de vue, quoique préférable, resserre trop le groupe social, de même que le précédent l'élargit outre mesure. Enfin, une notion du lien social, toute politique ou toute religieuse, serait aussi possible. Partager une même foi ou bien collaborer à un même dessein patriotique, commun à tous les associés et profondément distinct de leurs besoins particuliers et divers pour la satisfaction desquels ils s'entraident ou non, peu importe – ce serait là le vrai rapport de société. Or, il est certain que cette unanimité de cœur et d'esprit est bien le caractère des sociétés achevées ; mais il est certain aussi qu'un commencement de lien social existe sans elle, par exemple entre Européens de diverses nationalités. Par suite, cette définition est trop exclusive. D'ailleurs, la conformité de desseins et de croyances dont il s'agit, cette similitude mentale que se trouvent revêtir à la fois des dizaines et des centaines de millions d'hommes n'est pas née *ex abrupto* ; comment s'est-elle produite ? Peu à peu, de proche en proche, par voie d'imitation. C'est donc là toujours qu'il faut en venir.

Si le rapport de sociétaire à sociétaire était essentiellement un échange de services, non seulement il faudrait reconnaître que les sociétés animales méritent ce nom, mais encore qu'elles sont les sociétés par excellence. Le pâtre et le laboureur, le chasseur et le pêcheur, le boulanger et le boucher, se rendent des services sans doute, mais bien moins que les divers sexes des termites ne s'en rendent entre eux. Dans les sociétés animales elles-mêmes, les plus vraies ne seraient pas les plus hautes, celles des abeilles et des fourmis, des chevaux ou des castors, mais les plus basses, celles des siphonophores, par exemple, où la division du travail est poussée au point que les uns mangent pour les autres qui digèrent pour eux. On ne saurait concevoir de plus signalé service. Sans nulle ironie et sans sortir de l'humanité, il s'ensuivrait que le degré du lien social entre les hommes se proportionnerait à leur degré d'utilité réciproque. Le maître abrite et nourrit l'esclave, le seigneur défend et protège le serf, en retour des fonctions subalternes

que remplissent l'esclave et le serf au profit du maître ou du seigneur : il y a là mutualité de services, mutualité imposée de force, il est vrai, mais n'importe si le point de vue économique doit primer et si on le considère comme destiné à l'emporter de plus en plus sur le point de vue juridique. Donc le Spartiate et l'ilote, le seigneur et le serf, et aussi bien le guerrier et le commerçant hindous, seraient bien plus socialement liés que ne le sont entre eux les divers citoyens libres de Sparte, ou les seigneurs féodaux d'une même contrée, ou les ilotes, ou les serfs d'un même village, de mêmes mœurs, de même langue et de même religion !

On a pensé à tort qu'en se civilisant, les sociétés donnaient la préférence aux relations économiques sur les relations juridiques. C'est oublier que tout travail, tout service, tout échange repose sur un véritable contrat garanti par une législation de plus en plus réglementaire et compliquée, et qu'aux prescriptions légales accumulées s'ajoutent les usages commerciaux ou autres, ayant force de lois, les *procédures* multipliées de tous genres, depuis les formalités simplifiées, mais généralisées de la politesse, jusqu'aux us électoraux et parlementaires <sup>1</sup>. La société est bien plutôt une mutuelle détermination d'engagements ou de consentements, de droits et de devoirs, qu'une mutuelle assistance. Voilà pourquoi elle s'établit entre des êtres ou semblables ou peu différents les uns des autres. La production économique exige la spécialisation des aptitudes, laquelle, poussée à bout, conformément au vœu inexprimé, mais logiquement inévitable, des économistes, ferait du mineur, du laboureur, de l'ouvrier tisseur, de l'avocat, du médecin, etc., autant d'espèces humaines distinctes. Mais, par bonheur, la prépondérance certaine, et vainement niée, des rapports juridiques, interdit à cette différenciation des travailleurs de s'accentuer trop, et la force même à s'affaiblir chaque jour davantage. Le droit, il est vrai, n'est ici qu'une suite et une forme du penchant de l'homme à l'imitation. Est-ce au point de vue utilitaire qu'on se place quand on apprend au paysan ses droits, quand on l'instruit, au risque de voir les populations rurales quitter la charrue et la bêche, et la double mamelle du labourage et du pâturage tarir ? Non, mais le culte de l'égalité a prévalu sur cette considération. On a voulu introduire plus avant dans la société supérieure des classes qui, malgré un échange incessant de services, n'en faisaient point partie à tant d'égards ; et, pour cela, on a compris qu'il fallait les *assimiler par contagion imitative* aux membres de la société d'en haut, ou, pour mieux dire, qu'il fallait composer leur être mental et *social* d'idées, de désirs, de besoins, d'éléments en un mot isolément semblables à ceux qui constituent l'esprit et le caractère des membres de cette société.

Suis-je en rapport social avec les autres hommes, en tant qu'ils ont le même type physique, les mêmes organes et les mêmes sens que moi ? Suis-je en rapport social avec un sourd-muet non instruit qui me ressemble beaucoup de corps et de visage ? Non. À l'inverse, les animaux de La Fontaine, le renard, la cigogne, le

---

<sup>1</sup> C'est une erreur de penser que le règne de la *cérémonie*, du *gouvernement cérémoniel*, comme dit Spencer, va déclinant. À côté des procédures vieilles, appelées cérémonies qui tombent, il y a les cérémonies en vigueur, sous le nom de procédures, qui s'élèvent et se multiplient.



chat, le chien <sup>1</sup>, malgré la distance spécifique qui les sépare, vivent en société, car ils parlent une même langue. On mange, on boit, on digère, on marche, on crie, sans l'avoir appris. Aussi cela est-il purement vital. Mais pour parler il faut avoir entendu parler ; l'exemple des sourds-muets le prouve, car ils sont muets parce qu'ils sont sourds. Donc, je commence à me sentir en rapport social, bien faible, il est vrai, et insuffisant, avec tout homme qui parle, même en langues étrangères ; mais à la condition que nos deux langues me paraissent avoir une source commune. Le lien social va se resserrant à mesure que d'autres traits communs se joignent à celui-là, tous d'origine imitative.

De là cette définition du groupe social : une collection d'êtres en tant qu'ils sont en train de s'imiter entre eux ou en tant que, sans s'imiter actuellement, ils se ressemblent et que leurs traits communs sont des copies anciennes d'un même modèle.

*Les lois de l'Imitation,*  
pp. 64-73.

---

<sup>1</sup> Dans l'Évolution mentale chez les animaux, par Romanes, il y a un chapitre très intéressant consacré à l'influence de l'imitation sur la formation et le développement des instincts. Cette influence est bien plus grande et plus répandue qu'on ne le suppose. Non seulement les individus de la même espèce, parents ou même non parents, s'imitent, – beaucoup d'oiseaux chanteurs ont besoin que leurs mères ou leurs camarades leur apprennent à chanter, – mais encore des individus d'espèce différente s'empruntent des particularités utiles ou insignifiantes. Ici se révèle le besoin profond d'imiter pour imiter, source première de nos arts. On a vu un merle reproduire à tel point le chant d'un coq que les poules mêmes s'y trompaient. Darwin a cru observer que des abeilles avaient emprunté à un frelon l'idée ingénieuse de sucer certaines fleurs en les perforant par côté. Il y a des oiseaux, des insectes, des bêtes quelconques de génie, et le génie, même dans le monde animal, peut compter sur quelque succès. – Seulement, faute de langage, ces ébauches sociales avortent. – Ce n'est pas l'homme uniquement, c'est tout animal qui, en tant qu'être spirituel à divers degrés, aspire à la vie sociale comme à la condition sine qua non du développement de son être mental. Pourquoi ? Parce que la fonction cérébrale, l'esprit, se distingue des autres fonctions en ce qu'elle n'est pas une simple adaptation à une fin précise par un moyen précis, mais une adaptation à des fins multiples et indéterminées qui doivent être précisées plus ou moins fortuitement par le moyen même qui sert à les poursuivre et qui est immense, a savoir par l'imitation du dehors. Ce dehors infini, ce dehors peint, représenté, imité par la sensation et l'intelligence, c'est d'abord la nature universelle qui exerce sur le cerveau, puis sur le système musculaire de l'animal, une suggestion continuelle et irrésistible ; mais ensuite et surtout, c'est le milieu social.

## E. Le lien social. Le débat entre Tarde et Durkheim

### 1. Conception de Tarde. Les relations interpsychologiques

[Retour à la table des matières](#)

Quand on considère une de ces grandes choses sociales, une grammaire, un code, une théologie, l'esprit individuel paraît si peu de chose au pied de ces monuments, que l'idée de voir en lui l'unique maçon de ces cathédrales gigantesques semble ridicule à certains sociologues, et, sans s'apercevoir qu'on renonce ainsi à les expliquer, on est excusable de se laisser aller à dire que ce sont là des œuvres éminemment impersonnelles, d'où il n'y a qu'un pas à prétendre, avec mon éminent adversaire, M. Durkheim, que, loin d'être *fonctions* de l'individu, elles sont ses *facteurs*, qu'elles existent indépendamment des personnes humaines et les gouvernent despotiquement en projetant sur elles leur ombre oppressive. Mais comment ces réalités sociales – car, si je combats l'idée de l'organisme social, je suis loin de contredire celle d'un certain *réalisme* social, sur lequel il y aurait à s'entendre, – comment, je le répète, ces réalités sociales se sont-elles faites ? le vois bien qu'une fois faites, elles s'imposent à l'individu, quelquefois par contrainte, rarement, le plus souvent par persuasion, par suggestion, par le plaisir singulier que nous goûtons, depuis le berceau, à nous imprégner des exemples de nos mille modèles ambiants, comme l'enfant à aspirer le lait de sa mère. Je vois bien cela, mais comment ces monuments prestigieux dont je parle ont-ils été construits, et par qui, si ce n'est par des hommes et des efforts humains ?

Quant au monument scientifique, le plus grandiose peut-être de tous les monuments humains, il n'y a pas de doute possible. Celui-là s'est édifié à la pleine lumière de l'histoire, et nous suivons son développement à peu près depuis ses débuts jusqu'à nos jours. Que nos sciences aient commencé par être une poussière de petites découvertes éparses et sans lien, qui se sont groupées ensuite – groupements dont chacun a été lui-même une découverte – en petites théories, elles-mêmes fusionnées plus tard en théories plus vastes, confirmées ou rectifiées par une multitude d'autres découvertes, enfin reliées puissamment par des arches d'hypothèses jetées sur elles, hautes inventions de l'esprit unitaire ; qu'il en soit ainsi, cela est indiscutable. Il n'est pas de loi, il n'est pas de théorie scientifique, comme il n'est pas de système philosophique, qui ne porte encore écrit le nom de son inventeur. Tout est là d'origine individuelle, non seulement tous les matériaux, mais les plans, les plans de détail et les plans d'ensemble ; tout, même ce qui est maintenant répandu dans tous les cerveaux cultivés et enseigné à l'école primaire, a débuté par être le secret d'un cerveau solitaire, d'où cette petite lampe, agitée,

timide, a rayonné à grand-peine dans une étroite sphère à travers les contradictions, jusqu'à ce que, fortifiée en se répandant, elle soit devenue une lumière éclatante.

Mais, s'il est évident que la science s'est construite ainsi, il n'est pas moins certain que la construction d'un dogme, d'un corps de droit, d'un gouvernement, d'un régime économique, s'est opérée pareillement ; et, s'il y a des doutes possibles en ce qui concerne la langue et la morale, parce que l'obscurité de leurs origines et la lenteur de leurs transformations les dérobent à nos yeux dans la plus grande partie de leur cours, combien n'est-il pas probable que leur évolution a suivi la même voie ! N'est-ce pas par de minuscules créations d'expressions imagées, de tournures pittoresques, de mots nouveaux ou de sens nouveaux, que notre langue autour de nous s'enrichit, et chacune de ces innovations, pour être d'ordinaire anonyme, en est-elle moins une initiative personnelle imitée de proche en proche ? et n'est-ce pas ces bonheurs d'expression, pullulant en chaque langue, que les langues en contact s'empruntent réciproquement pour grossir leur dictionnaire et assouplir sinon compliquer leur grammaire ? N'est-ce pas aussi par une série de petites révoltes individuelles contre la morale courante, ou de petites additions individuelles à ses préceptes, que cette morale subit de lentes modifications ? Et est-ce qu'on ne passe pas, à travers des phases successives, d'une ère très antique où les langues étaient innombrables mais très pauvres, chacune parlée par une peuplade, une tribu, un bourg, où les morales étaient aussi très nombreuses, très dissemblables et très simples, à notre époque où un petit nombre de langues très riches et de morales très compliquées, sont en train de se disputer l'hégémonie future du globe terrestre ?

Ce qu'il faut accorder aux adversaires de la théorie des causes individuelles en histoire, c'est qu'on l'a faussée en parlant de grands hommes là où il fallait parler de grandes idées, souvent apparues en de très petits hommes, et même de petites idées, d'infinitésimales innovations apportées par chacun de nous à l'œuvre commune. La vérité est que tous, ou presque tous, nous avons collaboré à ces gigantesques édifices qui nous dominent et nous protègent ; chacun de nous, si orthodoxe qu'il puisse être, a sa religion à soi, et, si correct qu'il puisse être, sa langue à soi, sa morale à soi ; le plus vulgaire des savants a sa science à lui, le plus routinier des administrateurs a son art administratif à lui. Et, de même qu'il a sa petite invention consciente ou inconsciente qu'il ajoute au legs séculaire des choses sociales dont il a le dépôt passager, il a aussi son rayonnement imitatif dans sa sphère plus ou moins bornée, mais qui suffit à prolonger sa trouvaille au-delà de son existence éphémère et à la recueillir pour les ouvriers futurs qui la mettront en œuvre. L'imitation, qui socialise l'individuel, perpétue de toutes parts les bonnes idées, et, en les perpétuant, les rapproche et les féconde.

*Lois sociales,*  
pp. 142-146.

## 2. La querelle Tarde-Durkheim. Critique de la thèse durkheimienne concernant la « contrainte sociale »

M. Durkheim semble graviter vers quelque théorie de l'émanation. Pour lui, je le répète, les faits individuels que nous appelons sociaux ne sont pas les éléments du fait social, ils n'en sont que la manifestation. Quant au fait social, il est, lui, le modèle supérieur, l'Idée platonicienne, le modèle... tant il est vrai que l'idée d'imitation, en matière sociale, s'impose à ses plus grands adversaires. Mais passons. Il suit de là que, d'après M. Durkheim, il n'est pas permis de qualifier sociaux les actes de l'individu où le fait social se manifeste, par exemple, les paroles d'un orateur, manifestation de la *langue*, ou les agenouillements d'un dévot, manifestation de la *religion*. Non, comme chacun de ces actes dépend non seulement de la nature du fait social, mais encore de la constitution mentale et vitale de l'agent et du milieu physique, ces actes sont des espèces d'hybrides, des faits *socio-psychiques* ou *socio-physiques* dont il importe de ne pas ternir plus longtemps la pureté scientifique de la nouvelle sociologie.

Le savant logicien se fait pourtant une objection en se plaçant à notre point de vue. Il faut la lire et surtout la réponse. « Mais, dira-t-on, un phénomène ne peut être collectif que s'il est commun à tous les membres de la société ou tout au moins à la plupart d'entre eux, partant s'il est général. – Sans doute, mais, *s'il est général, c'est parce qu'il est collectif, c'est-à-dire, plus ou moins obligatoire, bien loin qu'il soit collectif parce qu'il est général...* ». À première vue, on ne comprend pas ; mais, quand on est initié à la doctrine de l'auteur, voilà ce que cela signifie : ce n'est pas le plus ou moins de généralisation, de propagation imitative, d'un fait, qui constitue son caractère plus ou moins social ; c'est son plus ou moins de *coercitivité*. Suivant lui, en effet, car nous n'avons fait connaître jusqu'ici qu'une moitié de sa pensée, la définition du fait social est double. L'un de ses caractères, nous le savons, c'est d'être « une manière de penser ou d'agir qui est générale dans l'étendue du groupe, mais qui existe *indépendamment* de ses expressions individuelles ». Mais il a un autre caractère et non moins essentiel, c'est d'être coercitif. Citons encore : « *Le fait social se reconnaît au pouvoir de coercion qu'il exerce ou est susceptible d'exercer sur les individus* ».

Cette dernière proposition n'est guère moins surprenante que la première. À ce compte, il n'y aurait rien de plus social que le rapport établi entre vainqueurs et vaincus par la prise d'assaut d'une forteresse ou la réduction en esclavage d'une nation conquise, ni de moins social que la conversion spontanée de tout un peuple à une nouvelle religion ou à une nouvelle foi politique prêchée par des apôtres enthousiastes. L'erreur ici est si palpable à mon avis qu'on doit se demander comment elle a pu naître et s'enraciner dans une intelligence de cette force. L'auteur nous le dit : c'est la première de ses deux définitions qui lui a paru entraîner la seconde ; étant donné que le fait social est essentiellement extérieur à

l'individu, « il ne peut entrer dans l'individu qu'en s'imposant ». Je ne vois pas bien la rigueur de cette déduction.

*Études de Psychologie sociale,*  
pp. 69-71.

### 3. Critique de la distinction durkheimienne entre « le normal et le pathologique » en matière sociale

Dans ses *Règles de la méthode sociologique* M. Durkheim essaie de construire – en l'air, je le crois – une sorte de sociologie *en soi* et *pour soi*, qui, purgée de toute psychologie, et de toute biologie pareillement, aurait bien de la peine à se tenir debout sans le talent du constructeur. Ce serait là une sociologie autonome à coup sur, mais qui achèterait son indépendance un peu cher peut-être au prix de sa réalité. Je ne prétends pas ici critiquer ce système ; mais, puisque l'auteur a fait quelques applications de son point de vue, et fort logiquement déduites, nous allons nous attacher à l'une d'elles, qui nous a particulièrement frappé et qui nous permettra de juger le principe d'où elle dérive. Il s'agit de sa manière d'envisager la criminalité. Cette manière est neuve assurément, elle consiste à affirmer que le crime est, dans la vie sociale, un phénomène tout à fait normal, nullement morbide ; c'est-à-dire « qu'il n'est pas seulement un phénomène inévitable, quoique regrettable, dû à l'incorrigible méchanceté des hommes, mais qu'il est un *facteur de la santé publique*, une partie intégrante de toute société saine », alors même qu'il est en voie d'accroissement comme de nos jours, et que, en cinquante ans, comme dans notre France actuelle, il a presque triplé (p. 82 et 83).

On doit concéder au distingué sociologue que cette conception l'éloigne beaucoup des penseurs « du vulgaire » ; et lui-même ne nous dissimule pas que, lorsqu'il a été conduit à cette conséquence, logique mais « surprenante » de sa règle générale sur la distinction du normal et du pathologique, il n'a pas laissé d'être quelque peu « déconcerté ». Mais, loin de voir là aucune raison de révoquer en doute la vérité absolue de la règle en question, il a fait appel à toute son intrépidité de logicien et résolument embrassé ce corollaire, qui lui a paru même illustrer et confirmer la portée de son théorème, en montrant « sous quel jour nouveau les phénomènes les plus essentiels apparaissent, quand on les traite méthodiquement ».

Il est plus intéressant cependant de nous demander maintenant comment un sociologue tel que M. Durkheim a pu être conduit à la proposition que je combats. Le plus logiquement du monde, par sa manière de concevoir la distinction du normal et du pathologique dans le monde social. Même dans le monde vivant, la définition de la maladie et de la santé est d'une difficulté ardue, et notre savant a consacré les pages les plus intéressantes de son livre à remuer cette fine question. Il montre, ou il croit montrer, que le caractère distinctif de l'état morbide ne

consiste ni dans la douleur qui l'accompagne et qui accompagne aussi parfois l'état sain – ni dans l'abréviation de la vie, car il est des maladies compatibles avec la longévité et il est des fonctions très normales, telles que l'enfantement, qui sont souvent mortelles – ni enfin dans l'opposition à un certain idéal spécifique ou social que l'on suppose, car cette hypothèse finaliste est toute subjective et, partant, n'a rien de *scientifique*. Élimination faite de tous ces caractères, il n'en reste qu'un, tout objectif celui-là : le normal, c'est le général. « Nous appellerons normaux (p. 70) les faits qui présentent les formes les plus générales et nous donnerons aux autres le nom de morbides ou de pathologiques ; le *type normal se confond avec le type moyen* et tout écart par rapport à cet étalon de la santé est un phénomène morbide. » Or, on n'a jamais vu, ni nulle part, une société sans un certain contingent régulier de crimes ; donc, comme il n'est rien de plus général, il n'est rien de plus normal.

Ce principe est déjà bien entamé par cette conséquence ; et il en a d'autres aussi étranges. Tous les êtres sont défectueux, imparfaits sous quelque rapport ; donc, rien de plus normal que l'imperfection et la défectuosité. Tous les animaux sont malades un jour ou l'autre, ne serait-ce que du mal dont ils meurent ; donc rien de plus normal que la maladie qui n'a plus rien de pathologique... Cournot, en quelques lignes, a fait justice de l'erreur de confondre le type normal avec le type moyen. Supposez une peuplade, une espèce animale, et il y en a, où la vie moyenne soit inférieure à l'âge adulte, il s'ensuivra que, dans le cas où tous les individus seraient vraiment conformes, par la durée de leur existence, à ce type moyen, et ne présenteraient de ce chef aucune anomalie, aucun d'eux ne se reproduirait, et que cela serait normal. Prenez dans une foule l'intelligence moyenne, l'instruction moyenne, la moralité moyenne. A quel niveau la normalité va être abaissée ! Au commencement de ce siècle, l'instruction moyenne consistait à ne savoir ni lire ni écrire. La culture supérieure est encore une anomalie, puisqu'elle est ce qu'il y a de moins général et de moins répandu. Certes, l'ignorance, à ce compte, et l'immoralité sont chose plus saine et plus normale que la science et la vertu.

M. Durkheim, en étudiant ce sujet, a omis des distinctions nécessaires. Il dit qu'il est des souffrances saines ; oui, en ce sens qu'elles sont utiles physiologiquement, utiles à l'accomplissement d'une fonction vitale, telle que la génération ou la réparation des tissus. Mais psychologiquement elles sont nuisibles elles-mêmes, quand elles ne servent pas à empêcher de plus grandes souffrances pour l'individu <sup>1</sup>. Aussi l'effort psychologique et social tend à les diminuer sans cesse, à les supprimer souvent, à les rendre de moins en moins nécessaires et salutaires, grâce à des inventions comme l'emploi du chloroforme ou de la

---

<sup>1</sup> Il y a, vitalement comme socialement, des maux salutaires qui empêchent des maux plus grands : c'est le cas de la vieillesse, de la menstruation, de l'impôt, etc. Car mieux vaut vieillir que mourir, et payer l'impôt que n'être pas protégé par la force publique. C'est le cas du vaccin aussi, petite maladie qui en évite une plus grande, la variole.

morphine. Ce qui est spécifiquement normal peut être individuellement pathologique. La parturition, quand elle tue l'individu ou abrège sa vie, est un mal et une maladie pour lui, mais elle est un bien pour l'espèce qui, sans cet accident mortel, mourrait, elle.

Je m'étonne que M. Durkheim n'ait pas songé ici à la fameuse lutte pour la vie. Est-ce que le pathologique ne pourrait pas être défini, ce qui diminue les chances de triomphe de l'individu – ou celles de l'espèce, distinguons bien – dans ce grand combat des vivants ? Or, à ce point de vue, la souffrance apparaît comme un mal et une anomalie qui, en se prolongeant, entraînerait fatalement la défaite de l'individu, ou aussi bien de l'espèce. Il y a des maladies avec lesquelles on peut vivre *hors du combat*, mais il n'en est pas qui permette d'y triompher. À ce point de vue, aussi, se montre l'utilité d'une notion rejetée avec trop de désinvolture par notre auteur : celle d'adaptation. On peut, en effet, définir le normal ce qui est adapté au triomphe dans la lutte. Ajoutons que, par la considération de *l'alliance pour la vie*, aussi bien que par celle de la lutte, on obtient aisément une définition acceptable : l'anormal n'est-il pas ce qui rend un être impropre ou moins propre à entrer dans une association et à en fortifier les liens ?

*Études de Psychologie sociale,*  
pp. 136-137, 149-152.

#### **4. Critique de la thèse durkheimienne sur la « division du travail social »**

Voici trois gros ouvrages de sociologie, tous importants, qui ont paru à peu près en même temps. Ce sont : *La Lutte entre sociétés*, par M. Novicow ; *La division du travail social*, par M. Durkheim, et la traduction française de *La Lutte des races*, par M. Gumplowicz. Ce Russe, ce Polonais, ce Français, ne paraissent pas se connaître ou s'être mutuellement influencés ; ils ont suivi chacun et creusé chacun à part son ornière mentale, son sillon spécial dans l'immense friche du champ sociologique. Les concordances qu'ils peuvent présenter n'en sont que plus instructives, à travers leurs divergences, qui ne le sont guère moins. Et c'est un bon exemple des anastomoses spontanées qui se produisent entre des vaisseaux flexueux de pensées se déroulant indépendamment les uns des autres, inconsciemment s'abouchant, pour former le tissu d'une science nouvelle. Il sera curieux de savoir la réponse que vont faire ces trois savants à ces deux questions capitales : 1° qu'est-ce que le groupe social ? 2° quelle est la loi des transformations sociales ? La première n'offre qu'un intérêt théorique, mais elle se lie intimement à la seconde, qui a trait aux préoccupations les plus anxieuses du temps présent.

Qu'est-ce que le groupe social ? Quelle est la nature du lien qui cimente ses parties ? Aucun de nos trois auteurs, chose à noter, ne répond ici en s'appuyant sur la métaphore spencérienne de l'organisme social ; tous sont conduits, on me

permettra de m'en réjouir personnellement, à une conception de la société qui, en rompant pour ainsi dire le cordon ombilical de la sociologie et inaugurant son autonomie à l'égard de la biologie sa mère, fait jouer à l'idée de similitude sociale, par suite à l'idée d'imitation, un rôle prépondérant. On dirait, cependant, à première vue, que l'idée de différence élémentaire a frappé davantage l'esprit pittoresque de M. Gumplowicz. S'il y a jamais eu cerveau affranchi du préjugé scientifique qui fait tout naître d'un homogène supposé initial ou fondamental, qui, à l'origine, et au fond de tout, dans ce bel univers multicolore, se plaît à imaginer une teinte immensément plate et unie, c'est bien le cerveau, quelque peu contrariant par nature, de ce vigoureux écrivain.

M. Durkheim, à plusieurs points de vue, est l'antipode du sociologue précédent : il se représente l'humanité primitive comme formée de *segments* similaires entre eux. Mais, comme lui, et bien plus explicitement encore, il fonde, dans chacun de ces segments, qui sont les groupes sociaux primitifs, la solidarité sociale sur la similitude imitative des associés. Seulement, selon lui, à ce genre de solidarité par ressemblance se substituerait de plus en plus une solidarité plus intime et plus forte, par différenciation individuelle et division du travail. Nous aurons à apprécier la justesse de cette vue.

M. Novicow a beaucoup creusé le sujet des groupes sociaux en général, et surtout des groupes sociaux supérieurs, des nationalités. C'est lui qu'il convient d'interroger spécialement à cet égard. Il s'est demandé : qu'est-ce qu'une nation ? Où commence-t-elle et où finit-elle ? Quelles sont ses limites dans le temps et dans l'espace ? Sur ce dernier point, je le trouve vague.

En somme, sur la nature du lien social ou national nos trois auteurs sont d'accord en un point essentiel, et la coïncidence de leurs conceptions spontanées est assez remarquable ; mais, en revanche, ils sont loin de s'accorder sur l'idée qu'ils se font de l'évolution sociale. Ici se révèle, sous la divergence des doctrines, celle des humeurs et des tournures d'esprit. M. Gumplowicz, esprit pour ainsi dire mauvais coucheur, hirsute et heurté, qui se contredirait volontiers lui-même à l'occasion plutôt que ne pas contredire autrui, au fond penseur grave, droit et fort, prête aux forces sociales les contrastes et les procédés violents qui lui sont familiers. M. Durkheim, rêveur tenace et tranquillement outrancier, logicien imperturbable, plus profond que juste, captieux au point de s'abuser lui-même et de se démontrer que ses constructions *a priori* sont des vérités d'observation, imagine aisément au dehors la continuité de déroulement logique et de développement paisible qu'il sent en lui-même. Quand à M. Novicow, on ne saurait être à la fois ni plus moderniste, ni plus d'un autre âge : c'est un grand seigneur de notre XVIII<sup>e</sup> siècle français, mondain et savant, plein de foi dans la raison et de mépris pour les religions, épris de la vie de salon, curieux de tout, sensible à tout, optimiste, qui, après avoir dormi cent cinquante ans, s'est réveillé, a lu Spencer, a couru le monde, s'émerveille du présent, encore plus de l'avenir, et fait un livre pour se prouver que



notre militarisme, scandale de notre belle civilisation lumineuse, va disparaître, que nos sociétés marchent vers un port assuré de paix, de raison et de plaisir.

M. Durkheim nous épargne ces affreux tableaux. Avec lui, pas de guerres, de massacres, d'annexions brutales. Il semble à le lire que la rivière du progrès ait coulé sur un lit de mousse, sans écume ni saut périlleux, et que l'humanité, toujours tranquille, ait passé doucement, au cours des âges, d'un état de paix uniforme fondé sur la juxtaposition de clans ou de tribus similaires et inoffensives, à un état de paix multiforme et plus profonde encore, assuré par la réciprocité des services, entre catégories de travailleurs de plus en plus spécialisés et solidarisés en même temps. Le passage d'une sorte de régime paradisiaque à une sorte de régime phalanstérien : voilà toute la loi du changement social. Sans doute, on ne saurait imputer à un sociologue si distingué une conception à ce point chimérique ; mais elle se présente d'elle-même à sa lecture parce que, absorbé dans son sujet propre, dans sa grande préoccupation morale et économique, encore plus morale qu'économique, il n'a pas jugé à propos de compléter sa remarquable et profonde étude des rapports *intra*-nationaux par celle des relations *inter*-nationales. Visiblement, du reste, il est enclin à juger l'histoire en *neptunien*, non en *vulcanien*, a y voir partout des formations sédimentaires non des soulèvements ignés. Il ne fait point sa part à l'accidentel, à l'irrationnel, cette face grimaçante du fond des choses, pas même à l'accident du génie, qui est un de ces *premiers commencements* dont parle M. Renouvier, mais qu'il a le tort, je crois, de placer dans les décrets miraculeux du vouloir libre. Il s'occupe assez souvent de l'imitation, jamais de l'invention, quoique l'une émane de l'autre, celle-là de celle-ci.

Comment les sociétés primitives, segmentées en clans similaires quoique fermés, sortes d'émaux cloisonnés, sont-elles devenues nos sociétés organisées en systèmes de professions divisées et subdivisées, solidarisées par leur dissemblance même ? Est-ce par l'action prolongée d'un calcul utilitaire mieux compris, d'une soif de bien-être plus ressentie ? Non ; l'auteur montre à merveille l'insuffisance de cette explication *a priori*. C'est, dit-il, par des forces sociales, nées de la mise en rapports des individus, et non tirées de leur cœur directement, que s'expliquent les choses sociales. Or, on observe que le volume et la densité des sociétés vont toujours en augmentant ; et parallèlement, on voit croître la division du travail. Donc, cet accroissement en volume et en densité est la vraie cause de ce dernier phénomène.

Telle est, dégagée de nombreux aperçus attachants par leur ingéniosité, par l'intelligence de la psychologie collective qui s'y révèlent à chaque page <sup>1</sup>, l'idée

---

<sup>1</sup> J'ai regret à ne pouvoir citer (p. 109 et 110) une remarquable peinture des sentiments collectifs suscités par le crime, et les conséquences que l'auteur en déduit avec profondeur relativement aux caractères que la *pénalité* doit revêtir pour remplir son office social. Je recommande ces pages aux criminalistes, ainsi qu'une sévère mais excellente critique de Lombroso (p. 178 et suiv.).

mère de M. Durkheim. Elle repose sur une conception pure de son esprit qu'il a prise à tort pour une suggestion des faits. Elle ne présente, en tout cas, qu'une vérité bien partielle, bien relative, bien insuffisante comme fondement unique ou principal d'une théorie sociologique. D'abord, il est inexact que le type segmentaire soit exclusivement propre aux sociétés naissantes. Toute société est bâtie sur ce type. Seulement, les segments similaires vont s'agrandissant : au début, le clan ou la tribu ; de nos jours, la nation. L'Europe actuelle est une société segmentaire formée de la France, de l'Allemagne, de l'Italie, etc., véritable émail cloisonné aussi. Puis, n'est-il pas visible que la similitude des segments, petits ou grands, est et a toujours été un produit de l'imitation ? Avec cette distinction, toutefois, que l'imitation agit autrement à l'intérieur et à l'extérieur du groupe où est né le modèle imité : il s'opère ainsi de clan à clan, de tribu à tribu, de cité à cité, d'État à État, une continuelle *endosmose* ou *exosmose* d'exemples qui donne à de simples traductions originales la valeur de créations spontanées. Enfin pourquoi les segments vont-ils s'agrandissant, pendant que leur nombre va diminuant ? Parce que les uns s'annexent violemment les autres, par ambition, par cupidité, par amour de la gloire, par fanatisme prosélytique ; ici je renvoie M. Durkheim à M. Gumpłowicz, quoique la réponse de ce dernier laisse à désirer. S'il n'est pas vrai que les groupes sociaux sont profondément hétérogènes et essentiellement hostiles entre eux, il est certain qu'ils sont habituellement rivaux, souvent en guerre, et toujours différents les uns des autres, malgré leur fonds commun de caractères semblables dans les limites d'une région donnée.

Heureusement, la division du travail a une autre cause encore, la principale, de laquelle dérivent aussi les deux causes que M. Durkheim indique, ou à défaut de laquelle celles-ci n'agissent pas, tandis que, même non suivie de celles-ci, elle est efficace. Des pays peuvent être vastes et très peuplés, « très volumineux et très denses », comme la Chine et l'Inde, sans que la grande industrie et la grande division du travail y débordent par-dessus les « segments » des familles closes et juxtaposées ; bien mieux, la population a beau y croître, s'y condenser assez rapidement, comme dans ces mêmes empires gigantesques, la rudimentaire division du travail n'y fait aucun progrès. Au contraire, des États européens, tel que la France, de médiocre étendue, où la population, faiblement dense, est stationnaire, se hérissent d'usines de plus en plus géantes, s'organisent en un système de professions de plus en plus étendu et complexe. Pourquoi ? Parce que ces dernières sociétés se montrent très inventives, et les précédentes très peu. Toujours une invention, qui suscite une nouvelle branche d'activité, est la poussée qui fait avancer d'un nouveau pas la division du travail, non pas seulement dans le sens économique, mais dans le sens artistique, juridique, scientifique, du mot. Aussi est-ce seulement dans le cas où l'accroissement d'une population est dû à son inventivité, au lieu d'être un simple effet de sa fécondité physiologique, qu'il marche de front avec le progrès de la division du travail. On peut me répondre, il est vrai, que l'inventivité d'un peuple a ses périodes de hausse et de baisse, et que ces vicissitudes doivent s'expliquer par celles de la fameuse lutte pour la vie qui devient plus âpre dans les sociétés à population pullulante. Or, il est certain que la

lutte pour la vie pose les problèmes dont les inventions sont les solutions, et quand elle les pose très impérieusement, elle suscite souvent la force de les résoudre ; mais pas toujours, comme le prouve l'exemple de tant de régions asiatiques ou africaines. Elle n'y parvient que lorsqu'il s'agit de solutions très faciles ou assez faciles à deviner. À mesure que grandit la difficulté d'invention, la lutte pour la vie a beau redoubler d'âpreté, les problèmes qu'elle formule restent plus longtemps non résolus ou le sont plus mal ; et, dans la même proportion, *l'accidentalité* du génie joue un rôle grandissant. Elle a joué, par suite, un rôle considérable dans la conception de la locomotive et du télégraphe électrique, dont la propagation imitative a fait, en quelques années, tomber par miracle, comme les murs de Jéricho, les cloisons de tant de segments en des sociétés arriérées, jetées de la sorte, bon gré mal gré, dans la fournaise de la civilisation moderne.

Fille du génie, ainsi, et non pas seulement de la guerre – et même, dans ce dernier cas, fille du génie militaire avant tout, – la division du travail peut parfois prétendre à réaliser cette œuvre de haute moralisation, de socialisation intense, que M. Durkheim attend d'elle. Et, de fait, elle l'accomplit ou semble l'accomplir dans quelques sociétés, pas dans toutes. Cherchons la raison de cette différence. Visiblement, la division du travail n'est ni *socialisante* ni moralisatrice là où, poussée à bout, au point d'effacer toute communion d'idées, de mœurs, de langue même, entre les classes professionnelles, elle les accentue en castes, profondément divisées. En cet état de pureté, de différenciation parfaite, sans nul alliage d'assimilation, elle est comparable à ces cas de mutuel parasitisme où deux espèces vivantes, un papillon et une fleur, un animal et un autre animal, se rendent l'une à l'autre des services signalés, ce qui crée entre eux une solidarité organique, je le veux bien, mais nullement sociale et morale. La division du travail ne contribue à socialiser et à moraliser qu'aux époques et dans les milieux où, comme aux beaux jours des corporations du moyen âge et dans certaines de nos démocraties modernes, en Europe, en Amérique, elle se tempère d'une forte dose de similitudes générales en fait de croyances ou de connaissances, de culte ou d'art, de mœurs ou de droits, et, loin de rétrécir le domaine de ce communisme supérieur, de cette indivision sacrée entre concitoyens égaux et semblables au fond, ou plutôt semblables en haut, se touchant par leurs sommets, tend au contraire à l'approfondir et à l'étendre.

C'est qu'en effet l'opposition établie par M. Durkheim entre les deux espèces de solidarité sociale qu'il admet, et dont l'une se substituerait nécessairement à l'autre, me semble illusoire. Il a très bien reconnu que la division du travail n'est pas le fait fondamental des sociétés, qu'elle suppose préalablement « la communauté des croyances et des sentiments ». Mais ce qu'il a négligé d'apercevoir, c'est qu'elle a pour conséquence habituelle de développer et de fortifier, sous de nouvelles formes, cette communauté intellectuelle et morale, en multipliant les objets de cette richesse commune et facilitant singulièrement leur diffusion. L'assimilation des individus par contagion imitative et leur différenciation par coopération laborieuse, – leur assimilation comme consommateurs de livres, de journaux, de

vêtements, d'aliments, de plaisirs même de satisfactions quelconques, et leur différenciation comme producteurs, – vont progressant parallèlement<sup>1</sup> et non pas l'une aux dépens de l'autre.

*Essais et Mélanges  
sociologiques,  
pp. 175-178, 182-193.*

## F. L'inter-psychologie

[Retour à la table des matières](#)

Donc, comme Auguste Comte, comme Stuart Mill, comme Herbert Spencer, demandons à la psychologie, mais à la psychologie collective et à cette psychologie accumulée, à cette psychologie des morts, qui s'appelle l'histoire, ajoutons à la logique, le secret de la sociologie. « Il y a, nous dit-on cependant, entre la psychologie et la sociologie la même solution de continuité qu'entre la biologie et les sciences physico-chimiques. *Par conséquent, toutes les fois qu'un phénomène social est directement expliqué par un phénomène psychique, on peut être assuré que l'explication est fausse* ». Autant vaut dire que, en matière sociale, toute explication claire doit être nécessairement erronée. On ajoute : « Une explication purement psychologique des faits sociaux ne peut manquer de laisser échapper ce qu'ils ont de spécifique, c'est-à-dire de social, » Je réponds : oui, si l'on veut rendre compte du fait collectif par la seule psychologie et la seule logique des individus, et des individus actuels ; mais non, si on a égard aussi à la psychologie et à la logique des masses et à celles des morts.

« Si vraiment, nous dit-on encore, l'évolution sociale avait son origine dans la constitution psychique de l'homme, on ne voit pas comment elle aurait pu se produire ». On voit beaucoup moins bien, ce me semble, comment, sans cette constitution, elle aurait pu naître et se dérouler. Le progrès social, au contraire, s'explique par elle le plus simplement du monde, à la condition toutefois qu'il s'agisse de la nature mentale et des états d'esprits non pas *de l'homme*, mais *des hommes*, d'hommes dissemblables et inégaux jusqu'à un certain point, doués de capacités et d'aptitudes diverses, parmi lesquelles il en est de géniales. Il est certain que, si l'on suppose à l'origine une réunion, divisée ou non en segments égaux, d'hommes tous identiques, tous pareillement inertes et stupides ou situés au même niveau d'intelligence médiocre, sans nul homme supérieur à son entourage, le progrès de l'humanité, l'évolution sociale, reste inexplicable psychologiquement

---

<sup>1</sup> Ou plutôt il arrive d'ordinaire, contrairement à l'ordre de succession formulé par M. Durkheim, que la solidarité appelée par lui organique *précède* la solidarité qu'il appelle mécanique. Autrement dit, quand deux nations ou deux classes, restées jusque-là étrangères et dissemblables l'une à l'autre, commencent à se rendre de mutuels services, à échanger des marchandises, des besoins et des idées, elles ourdissent de la sorte entre elles des rapports qui les assimilent et les conduisent au patriotisme social.

aussi bien qu'autrement. Des idées de génie, conçues par un cerveau et propagées ensuite dans beaucoup d'autres – ce qui suppose, d'une part, les bonnes fortunes assez rares, soit accidentelles, soit ensemencées, du génie ou de l'ingéniosité, d'autre part la docilité imitative de la médiocrité : voilà, si je ne m'abuse, à quoi se réduit le mystère historique.

Mais M. Durkheim ne l'entend pas ainsi. Il formule et souligne la règle suivante, qui lui semble capitale : « *La cause déterminante d'un fait social doit être cherchée parmi les faits sociaux antécédents et non parmi les états de la conscience individuelle* ». Appliquons : la cause déterminante du réseau de nos chemins de fer doit être cherchée non dans les états de conscience de Papin, de Watt, de Stephenson et d'autres, non dans la série logique des conceptions et des découvertes qui ont lui à ces grands esprits, mais bien dans le réseau des routes et dans les services de malles-postes qui existaient antérieurement.

Il y a un fétiche, un *deus ex machina*, dont les nouveaux sociologues font usage comme d'un *Sézame ouvre-toi*, chaque fois qu'ils sont embarrassés, et il est temps de signaler cet abus qui réellement devient inquiétant. Ce talisman explicatif, c'est le *milieu*. Quand ce mot est lâché, tout est dit. Le *milieu*, c'est la formule à toutes fins dont l'illusoire profondeur sert à recouvrir le vide de l'idée<sup>1</sup>. Aussi n'a-t-on pas manqué de nous dire, par exemple, que l'origine de toute évolution sociale doit être exclusivement demandée aux propriétés « du milieu social interne ». Or, qu'est-ce que cela peut bien être, les propriétés du milieu social interne ou externe, si ce n'est tout ce qui est contenu de notions et de souvenirs, d'aptitudes et d'habitudes, au fond des cerveaux réunis en société ? Certainement, je le sais, par le seul fait que les hommes agissent en masse et non *ut singuli*, dans le cas de la foule impulsive notamment, du régiment montant à l'assaut, et aussi bien dans le cas où la pensée des autres hommes en bloc et non individuellement envisagés se présente à l'esprit de l'individu et l'impressionne comme telle, dans tous ces cas, c'est-à-dire à chaque instant de la vie sociale, la notion du milieu social a une réelle signification. Mais il faut entendre par là que chacun de ceux qui sont actionnés et impressionnés par le milieu, fait partie du milieu qui actionne et impressionne ses semblables. Quant à ce milieu-fantôme, que nous suscitons à plaisir, à qui nous prêtons toutes sortes de merveilleuses vertus, pour nous dispenser de reconnaître l'existence des génies réels et réellement bienfaisants par qui nous vivons, en qui nous nous mouvons, sans qui nous ne serions rien, expulsons-le au plus vite de notre science. Le milieu, c'est la nébuleuse qui, de près, se résout en étoiles distinctes, de très inégale grandeur. J'aperçois bien des individus qui mutuellement s'influencent ou dont les uns se modèlent sur les autres ; nulle part, je ne les vois nager ensemble dans cette sorte d'atmosphère subtile et imaginaire qu'on appelle ainsi, et qui, comme l'éther en physique, mais avec beaucoup moins de raison, serait le *factotum* en sociologie.

<sup>1</sup> Inutile de dire que cette expression le vide de l'idée ne s'applique pas à M. Durkheim, l'un des sociologues, au demeurant, les plus sérieux que nous connaissions, en dépit de ses partis-pris.

*Études de Psychologie sociale,*  
pp. 76-80.

N.B. On peut compléter ces vues en se référant aux textes inédits que nous publions plus loin (chap. 5) :

- « L'interpsychologie infantile, § B ;
- « Les déviations de l'action intermentale », § C.

## **G. La conversation**

### **1. Le rôle de la conversation**

#### **a) Intérêt de l'étude de la conversation**

[Retour à la table des matières](#)

Une histoire complète de la conversation chez tous les peuples et à tous les âges serait un document de science sociale du plus haut intérêt ; et il n'est pas douteux que si, malgré les difficultés d'un tel sujet, la collaboration de nombreux chercheurs venait à bout de les surmonter, il se dégagerait du rapprochement des faits recueillis à cet égard dans les races les plus distinctes, un nombre considérable d'idées générales propres à faire de la *conversation comparée* une véritable science, à mettre non loin de la religion comparée ou de l'art comparé – ou même de l'industrie comparée, autrement dit de l'Économie politique.

Mais, bien entendu, je n'ai pu prétendre, en quelques pages, tracer le dessin d'une science pareille. A défaut d'informations suffisantes pour l'esquisser même, je n'ai pu qu'indiquer son futur emplacement, et je serais heureux si, étant parvenu à donner le regret de son absence, je suggérais à quelque jeune travailleur le désir de combler cette grande lacune.

*L'opinion et la foule,*  
pp. VI – VII

#### **b) La conversation comme élément constitutif de la vie sociale**

Mais il convient d'étudier maintenant, et avec plus d'étendue, car c'est un domaine inexploré, le facteur de l'opinion que nous avons déjà reconnu être le plus continu et le plus universel, sa petite source invisible qui coule en tout temps et en tout lieu d'un flot inégal : la conversation. D'abord la conversation d'une élite. Dans une lettre de Diderot à Necker, en 1775, je trouve cette définition très juste : « L'opinion, ce mobile dont nous connaissons toute la force pour le bien et pour le

mal, n'est, à son origine, que l'effet d'un petit nombre d'hommes qui parlent après avoir pensé, et qui forment sans cesse, en différents points de la société, des centres d'instruction d'où les erreurs et les vérités raisonnées gagnent de proche en proche jusqu'aux derniers confins de la cité où elles s'établissent comme des articles de foi. » Si on ne causait pas, les journaux auraient beau paraître – et on ne conçoit pas dans cette hypothèse leur publication – ils n'exerceraient sur les esprits aucune action durable et profonde, ils seraient comme une corde vibrante sans table d'harmonie ; au contraire, à défaut de journaux et même de discours, la conversation, si, sans ces aliments, elle parvenait à progresser, ce qui est difficile à concevoir aussi, pourrait, à la longue, suppléer dans une certaine mesure le rôle social de la tribune et de la presse comme formatrice de l'opinion.

Par conversation, j'entends tout dialogue sans utilité directe et immédiate, où l'on parle surtout pour parler, par plaisir, par jeu, par politesse. Cette définition exclut de notre sujet et les interrogatoires judiciaires et les pourparlers diplomatiques ou commerciaux et les conciles, et même les congrès scientifiques, bien qu'ils abondent en bavardages superflus. Elle n'exclut pas le flirt mondain ni en général les causeries amoureuses, malgré la transparence fréquente de leur but qui ne les empêche pas d'être plaisantes par elles-mêmes. Elle comprend d'ailleurs tous les entretiens de luxe entre barbares même et entre sauvages. Si je ne m'occupais que de la conversation polie et cultivée comme un art spécial, je ne devrais guère la faire remonter plus haut, du moins depuis l'antiquité classique, que le XV<sup>e</sup> siècle en Italie, le XVI<sup>e</sup> ou le XVII<sup>e</sup> siècle en France, puis en Angleterre, le XVIII<sup>e</sup> en Allemagne. Mais, bien longtemps avant l'épanouissement de cette fleur esthétique des civilisations, ses premiers boutons ont commencé à se montrer sur l'arbre des langues ; et pour être moins féconds que les causeries d'une élite en résultats visibles, les entretiens terre à terre des primitifs ne laissent pas d'avoir leur grande importance sociale.

Jamais, sauf en duel, on n'observe quelqu'un avec toute la force d'attention dont on est capable qu'à la condition de causer avec lui. C'est là le plus constant, le plus important effet, et le moins remarqué de la conversation. Elle marque l'apogée de *l'attention spontanée* que<sup>1</sup> les hommes se prêtent réciproquement et par laquelle ils s'entre-pénètrent avec infiniment plus de profondeur qu'en aucun rapport social. En les faisant s'aboucher elle les fait se communiquer par une action aussi irrésistible qu'inconsciente. Elle est, par suite, l'agent le plus puissant de l'imitation, de la propagation des sentiments, des idées, des modes d'action. Un discours entraînant et applaudi est souvent moins suggestif, parce qu'il avoue l'intention de l'être. Les interlocuteurs agissent les uns sur<sup>2</sup> les autres, de très près,

<sup>1</sup> On connaît les claires et profondes études de M. Ribot sur « l'attention spontanée » dont il a montré l'importance.

<sup>2</sup> Les despotes le savent bien. Aussi surveillent-ils avec un soin méfiant les entretiens de leurs sujets et les empêchent-ils le plus possible de causer entre eux. Les maîtresses de maison autoritaires n'aiment pas voir leurs domestiques causer avec des domestiques étrangers, car elles savent que c'est ainsi qu'ils « se montent la tête ». Dès le temps de Caton l'Ancien, les dames

par le timbre de voix, le regard, la physionomie, les passes magnétiques des gestes, et non pas seulement par le langage. On dit avec raison d'un bon causeur qu'il est un *charmeur* dans le sens magique du mot. Les conversations téléphoniques, où font défaut la plupart de ces éléments d'intérêt, ont pour caractéristique d'être ennuyeuses quand elles ne sont pas purement utilitaires.

Esquissons le plus brièvement possible la psychologie ou plutôt, et pour ainsi parler, la sociologie de la conversation. Quelles sont ses variétés ? Quelles ont été ses phases successives, son histoire, son évolution ? Quelles sont ses causes et quels sont ses effets ? Quels sont ses rapports avec la paix sociale, avec l'amour, avec les transformations de la langue, des mœurs, des littératures ? Chacun de ces aspects d'un sujet si vaste demanderait un volume. Mais nous ne pouvons avoir la prétention de l'épuiser.

Les conversations diffèrent beaucoup d'après la nature des causeurs, leur degré de culture, leur situation sociale, leur origine rurale ou urbaine, leurs habitudes professionnelles, leur religion. Elles diffèrent comme sujets traités, comme ton, comme cérémonial, comme rapidité d'élocution, comme durée. On a mesuré la vitesse moyenne de la marche des piétons dans les diverses capitales du monde, et les statistiques qu'on en a publiées ont montré l'assez grande inégalité de ces vitesses, ainsi que la constance de chacune d'elles. Je me persuade que, si on le jugeait à propos, on pourrait mesurer aussi bien la rapidité d'élocution propre à chaque ville et qu'on la trouverait très inégale d'une ville à l'autre, ainsi que d'un sexe à l'autre. Il semble que, à mesure que l'on se civilise davantage, on marche et on parle plus vite. Dans son *Voyage au Japon*, M. Bellessort note « *la lenteur des conversations japonaises*, les hochements de tête, les corps immobiles agenouillés autour d'un brasero ». Tous les voyageurs ont remarqué aussi le parler lent des Arabes et d'autres peuples primitifs. L'avenir est-il aux peuples de parler lent ou de parler rapide ? De parler rapide, probablement, mais il vaudrait la peine, je crois, de traiter avec une précision numérique ce côté de notre sujet, dont l'étude ressortirait à une sorte de psycho-physique sociale. Les éléments, pour le moment, en font défaut.

La conversation est d'un tout autre ton, d'une toute autre rapidité même, entre inférieur et supérieur ou entre égaux – entre parents ou entre étrangers – entre personnes du même sexe ou entre hommes et femmes. Les conversations de petite ville entre concitoyens qui sont liés les uns aux autres par des amitiés héréditaires, sont et doivent être bien différentes des conversations de grande ville entre gens instruits qui se connaissent très peu. Les uns comme les autres parlent de ce qu'il y a de plus connu et de plus commun entre eux en fait d'idées. Seulement, ce qu'il y a

---

romaines se réunissaient pour babiller, et le farouche censeur voit de mauvais œil ces petits cercles féminins, ces ébauches de salons *féministes*. Dans ses conseils à son intendant, il lui dit, à propos de la femme de celui-ci : « Qu'elle te craigne, qu'elle n'aime pas trop le luxe, qu'elle voie le moins possible ses voisines ou d'autres femmes. »



de commun à cet égard entre les derniers leur est commun aussi, puisqu'ils ne se connaissent pas personnellement, avec une foule d'autres personnes : de là leur penchant à causer de sujets généraux, à discuter les idées d'un intérêt général. Mais les premiers n'ont pas d'idées qui leur soient plus communes et en même temps plus connues que les particularités de la vie et du caractère des autres personnes de leur connaissance : de là leur propension au commérage et à la médisance. Si l'on médit moins dans les cercles cultivés des capitales, ce n'est pas que la méchanceté ou la malignité y soit moindre ; mais elle trouve moins à sa portée sa matière première, à moins qu'elle ne s'exerce, ce qu'elle fait souvent, sur les personnages politiques en vue ou sur les célébrités théâtrales. Ces *potins publics* ne sont, d'ailleurs, supérieurs aux potins privés, dont ils tiennent lieu, qu'en ce qu'ils intéressent, par malheur, un plus grand nombre de gens.

Laissant de côté beaucoup de distinctions secondaires, distinguons avant tout la conversation-lutte et la conversation-échange, la discussion et la mutuelle information. Il n'est pas douteux, comme nous le verrons, que la seconde va se développant au détriment de la première. Il en est de même au cours de la vie de l'individu qui, porté à discuter comme à se battre pendant son adolescence et sa jeunesse, évite la contradiction et recherche l'accord des pensées en avançant en âge.

Distinguons aussi la conversation obligatoire, – cérémonial réglé et rituel, – et la conversation facultative. Celle-ci n'a généralement lieu qu'entre égaux, et l'égalité des hommes favorise ses progrès, autant qu'elle contribue à rétrécir le domaine de l'autre. Il n'est rien de plus grotesque, si on ne l'explique historiquement, que l'obligation imposée par des décrets aux fonctionnaires, par les convenances aux particuliers, de se faire ou de se rendre des visites périodiques pendant lesquelles, assis ensemble, ils sont forcés, une demi-heure ou une heure durant, de se torturer l'esprit pour se parler sans rien se dire ou pour se dire ce qu'ils ne pensent pas et ne pas se dire ce qu'ils pensent. L'acceptation universelle d'une telle contrainte ne se comprend que si l'on remonte à ses origines. Les premières visites faites aux grands, aux chefs, par leurs inférieurs, aux suzerains par leurs vassaux, avaient pour objet principal l'apport de présents d'abord spontanés et irréguliers, plus tard coutumiers et périodiques, comme l'a abondamment montré Herbert Spencer ; et en même temps il était naturel qu'elles fussent l'occasion d'un entretien plus ou moins court, consistant en compliments hyperboliques d'une part, en remerciements protecteurs de l'autre<sup>1</sup>. Ici la

---

<sup>1</sup> La coutume des visites et celle des cadeaux sont liées entre elles ; il semble probable que la visite n'a été que la conséquence nécessaire du cadeau. La visite est, en somme, une survivance ; le cadeau était sa raison d'être à l'origine et elle lui a survécu. Cependant il en reste quelque chose, et, dans beaucoup de visites à la campagne, quand on va chez des hôtes qui ont des enfants, il est encore d'usage, dans beaucoup de pays, d'apporter des bonbons, des friandises. Les compliments devaient être autrefois le simple accompagnement des cadeaux, de même que la visite. Et de même, après la désuétude des cadeaux, les compliments ont subsisté, mais peu à peu *mutualisés* et devenus conversation.

conversation n'est que l'accessoire du cadeau, et c'est ainsi qu'elle est encore comprise par maints paysans des régions les plus arriérées dans leurs rapports avec les personnes d'une classe supérieure. Peu à peu, ces deux éléments des visites archaïques se sont dissociés, le présent devenant l'impôt, et l'entretien se développant à part, mais non sans garder, même entre égaux, quelque chose de son caractère cérémonieux d'autrefois. De là ces formules et ces formalités sacramentelles par lesquelles toute conversation commence et finit. Malgré leurs variantes, elles s'accordent toutes à manifester un souci très vif de la précieuse existence de celui à qui l'on parle, ou un désir intense de le revoir. Ces formules et ces formalités, qui vont s'abrégeant, mais qui n'en restent pas moins le cadre permanent de la conversation, impriment à celle-ci le cachet d'une véritable institution sociale.

Une autre origine des conversations obligatoires a dû être l'ennui profond que la solitude fait éprouver aux primitifs et en général aux illettrés quand ils ont des loisirs. L'inférieur alors se fait un devoir d'aller, même sans cadeau à la main, tenir compagnie au supérieur et causer avec lui pour le désennuyer. Par cette origine comme par l'autre, l'encadrement rituel des entretiens imposés s'explique sans peine.

Quant aux conversations facultatives, leur source en est dans la sociabilité humaine qui, de tout temps, a jailli en libre propos au contact des pairs et des camarades.

*L'opinion et la foule,*  
pp. 82-90.

En tout temps, les causeurs parlent de ce que leurs prêtres ou leurs professeurs, leurs parents ou leurs maîtres, leurs orateurs ou leurs journalistes, leur ont enseigné. C'est donc des monologues prononcés par les supérieurs que s'alimentent les dialogues entre égaux. Ajoutons que, entre deux interlocuteurs, il est très rare que les rôles soient d'une égalité parfaite. Le plus souvent, l'un parle beaucoup plus que l'autre. Les dialogues de Platon en sont un exemple. Le passage du monologue au dialogue se vérifie dans l'évolution de l'éloquence parlementaire. Les discours solennels, emphatiques, non interrompus, étaient habituels dans les anciens parlements ; ils sont très exceptionnels dans les parlements nouveaux. Plus nous allons, plus les séances des Chambres de députés ressemblent à des discussions, sinon de salon, du moins de cercle ou de café. Entre un discours de la Chambre française coupé d'interruptions fréquentes, et certaines conversations violentes, la distance est minime.

On parle pour enseigner, pour prier ou commander, ou enfin pour questionner. Une question suivie d'une réponse, c'est déjà un embryon de dialogue. Mais, si c'est toujours le même qui interroge et l'autre qui répond, l'interrogatoire unilatéral dont il s'agit n'est pas une conversation, c'est-à-dire un interrogatoire réciproque,

une enfilade et un entrelacement de questions et de réponses, d'enseignements échangés, d'objections mutuelles. L'art de la conversation n'a pu naître qu'après un long aiguisement des esprits par des siècles d'exercices préliminaires qui ont dû débiter dès les temps les plus reculés.

*L'opinion et la foule,*  
pp. 93-94.

Si nous conjecturons, d'après ces remarques, ce qu'a dû être le passé de la conversation dans les races humaines, induisons d'abord que, malgré sa très haute antiquité préhistorique, elle ne saurait remonter aux origines mêmes de l'humanité. Elle a dû être précédée, non seulement d'une longue période d'imitation silencieuse, mais encore, plus tard, d'une phase où l'on aimait à narrer, ou à entendre narrer, non à causer. C'est la phase des épopées. Les Grecs avaient beau être une race bavarde entre toutes, il n'en est pas moins vrai que, au temps d'Homère, on causait peu, si ce n'est pour *se questionner*. Toutes les conversations étaient utiles. Les héros homériques sont *très conteurs* mais *très peu causeurs*. Ou bien leurs entretiens ne sont que des récits alternatifs. « Aux premières lueurs de l'aurore, dit Ménélas dans l'Odyssée (chant IV), Télémaque et moi échangerons de longs discours et nous nous entretiendrons mutuellement. » Échanger de longs discours, c'est ce qu'on appelait causer, à cette époque.

Les seules conversations d'apparence oiseuse alors sont elles-mêmes utilitaires : celles des amoureux. Hector, hésitant à aller trouver Achille pour lui proposer des conditions de paix, finit par se dire : « Je n'irai point auprès de cet homme, il n'aurait pour moi aucune compassion... Ce n'est pas le moment de causer avec lui du chêne et du rocher, comme les jeunes gens et les jeunes filles font entre eux. Mieux vaut combattre ». Jeunes gens et jeunes filles *flirtaient* donc déjà, et leur flirt consistait à parler « du chêne et du rocher », c'est-à-dire apparemment de superstitions populaires. – C'est seulement en se civilisant, à l'époque de Platon, que les Grecs se plaisent à dialoguer pour passer le temps, sous les peupliers qui bordent l'Ilissus. – À la différence des épopées antiques, et aussi bien des chansons de geste, où les conversations sont si clairsemées, les romans modernes, à commencer par ceux de M<sup>lle</sup> de Scudéry, se distinguent par l'abondance, toujours croissante, des dialogues.

Pour bien comprendre les transformations historiques de la conversation, il est essentiel d'analyser de plus près ses causes. Elle a des causes linguistiques : une langue riche, harmonieuse, nuancée, prédispose au bavardage. Elle a des causes religieuses : son cours change suivant que la religion nationale limite plus ou moins la liberté des propos, interdit sous des peines plus ou moins graves le flirt, la médisance, le « libertinage d'esprit », s'oppose ou non au progrès des sciences et à l'instruction populaire, impose ou non la règle du silence à certains groupes, moines chrétiens ou confréries pythagoriciennes, et met à la mode tel ou tel sujet

de discussion théologique, l'incarnation, la grâce, l'immaculée conception <sup>1</sup>. Elle a des causes politiques : dans une démocratie, elle se nourrit des sujets que la tribune ou la vie électorale lui fournissent ; dans une monarchie absolue, de critique littéraire ou d'observations psychologiques, à défaut de thèmes plus importants que la loi de lèse-majesté rend périlleux. Elle a ses causes économiques <sup>2</sup>, dont j'ai déjà indiqué la principale : le loisir, la satisfaction de besoins plus urgents. Il n'est pas, en un mot, un côté de l'activité sociale qui ne soit en rapport intime avec elle et dont les modifications ne la modifient.

Et la plus grande force qui régit les conversations modernes, c'est le livre, c'est le journal. Avant le déluge des deux, rien n'était plus différent, d'un bourg à l'autre, d'un pays à l'autre, que les sujets, le ton, l'allure des entretiens, ni de plus monotone, en chacun d'eux, d'un temps à l'autre. À présent, c'est l'inverse. La Presse unifie et vivifie les conversations, les uniformise dans l'espace et les diversifie dans les temps. Tous les matins, les journaux servent à leur public la conversation de la journée. On peut être à peu près sûr à chaque instant du sujet des entretiens entre hommes qui causent dans un cercle, dans un fumoir, dans une salle des Pas-Perdus. Mais ce sujet change tous les jours ou toutes les semaines, sauf les cas, heureusement fort rares, d'*obsession* nationale ou internationale par un sujet fixe. Cette similitude croissante, des conversations simultanées, dans un domaine géographique de plus en plus vaste, est l'un des caractères les plus importants de notre époque.

Est-ce dans les flirts, est-ce dans les négociations diplomatiques, est-ce dans les discussions d'église ou d'école, que l'art de causer est parvenu à prendre conscience de lui-même ? Cela dépend des pays. La conversation italienne s'est surtout épanouie par la diplomatie, la conversation française par la galanterie des cours, la conversation athénienne par les argumentations sophistiques, la conversation romaine par les débats du forum et, sous les Scipions, par les leçons des rhéteurs

<sup>1</sup> En passant par le Midi de l'Espagne, Dumont Durville note ce qui suit : « Les combats de taureaux et les disputes sur l'immaculée conception, disputes qui prirent naissance dans les monastères de la province, occupent les esprits à l'exclusion de tout le reste. » À présent, il trouverait tout le monde plongé dans la politique, unique sujet des conversations, en Espagne comme dans toutes les républiques espagnoles de l'Amérique du Sud.

<sup>2</sup> L'un des plus grands obstacles à l'établissement des sociétés coopératives de consommation, qui présentent des avantages si manifestes au consommateur, ce sont, d'après un excellent observateur, « les habitudes de commérages qui trouvent à s'exercer dans les boutiques. C'est là qu'on se rencontre, là que s'échangent les nouvelles du quartier et tout ce menu bavardage si cher aux femmes et qui les attache aux fournisseurs. C'est même cette disposition des femmes qui décide certaines sociétés (par exception) à vendre au public (et non pas seulement aux associés) parce qu'alors le magasin n'a plus un aspect particulier, et les femmes croient venir dans une boutique ordinaire. » On voit par là combien est fort et irrésistible le courant des conversations, une fois lancé. – On en a une autre preuve par la difficulté reconnue qu'il y a à garder un secret, quand on sait qu'il est de nature à intéresser un interlocuteur, alors même qu'on a intérêt à se taire. Cette difficulté, si grande parfois, peut servir à mesurer la force du penchant sympathique, du besoin de communication mentale avec ses semblables.

grecs. Peut-on s'étonner que, les modes de floraison ayant été si différents, les couleurs et les parfums de la fleur aient présenté une diversité si grande ? M. Lanson regarde le temps des Scipions comme celui où les Romains ont appris à causer avec élégance et urbanité. Dans les dialogues de Cicéron et de Varron, il voit non pas seulement un pastiche de ceux de Platon, mais « l'image idéalisée, quoique vivante et fidèle, des conversations de la société romaine ». Conversations sans agrément d'ailleurs, qui sentent l'école et non la cour. Les femmes n'entreront que plus tard, sous les Sévères ou les Antonins, dans le cercle des causeurs, où chez nous elles ont trôné de tout temps, sous l'influence combinée du christianisme et de la galanterie chevaleresque. Sans être indispensable, comme on l'a vu, à tous les progrès de la conversation, l'avènement des femmes à la vie sociale a seul le don de la conduire au degré de grâce et de souplesse qui lui prête en France un charme souverain.

*L'opinion et la foule,*

pp. 98-101, 103-104, 107-108.

Après avoir parlé des variétés de la conversation, de ses transformations et de ses causes, disons quelques mots de ses effets, sujet que nous avons à peine effleuré. Classons ses effets, de peur d'en omettre aucun d'important, d'après les différentes grandes catégories de rapports sociaux. Au point de vue linguistique, elle conserve et enrichit les langues, si elle n'étend pas leur domaine territorial ; elle suscite les littératures et, en particulier, le drame. Au point de vue religieux, elle est le moyen d'apostolat le plus fécond, elle répand les dogmes et le scepticisme tour à tour. Ce n'est pas tant par les prédications que par les conversations que les religions s'établissent ou s'affaiblissent. Au point de vue politique, la conversation est, avant la presse, le seul frein des gouvernements, l'asile inexpugnable de la liberté ; elle crée les réputations et les prestiges, elle dispose de la gloire, et par elle, du pouvoir. Elle tend à égaliser les causeurs en les assimilant et détruit les hiérarchies à force de les exprimer. Au point de vue économique, elle uniformise les jugements sur l'utilité des diverses richesses, crée et précise l'idée de valeur, établit une échelle et un système de valeurs. Ainsi, ce bavardage superflu, simple perte de temps aux yeux des économistes utilitaires, est, en réalité, l'agent économique le plus indispensable, puisque, sans lui, il n'y aurait pas d'opinion, et sans opinion, point de valeur, notion fondamentale de l'économie politique, et, à vrai dire, de bien d'autres sciences sociales.

Au point de vue moral, elle lutte continuellement, et avec succès le plus souvent, contre l'égoïsme, contre le penchant de la conduite à poursuivre des fins tout individuelles ; elle trace et creuse, l'opposant à cette téléologie individuelle, une téléologie toute sociale en faveur de laquelle, par la louange et le blâme distribués à propos et contagieusement répandus, elle accrédite des illusions salutaires ou des mensonges conventionnels. Elle contribue, par la mutuelle pénétration des esprits et des âmes, à faire germer et progresser la psychologie non pas individuelle précisément, mais avant tout sociale et morale. Au point de vue

esthétique, elle engendre la politesse, par la flatterie unilatérale d'abord, puis mutualisée ; elle tend à accorder les jugements du goût, y parvient à la longue et élabore ainsi un art poétique, un code esthétique, souverainement obéi à chaque époque et dans chaque pays. Elle travaille donc puissamment à l'œuvre de la civilisation, dont la politesse et l'art sont les conditions premières.

*L'opinion et la foule,*  
pp. 126-127.

L'évolution du Pouvoir s'explique donc par l'évolution de l'Opinion, qui s'explique elle-même par l'évolution de la conversation, qui s'explique à son tour par la série de ses sources différentes : enseignements de la famille, école, apprentissage, prédications, discours politiques, livres, journaux.

Certes, si un homme d'État, un Mirabeau, un Napoléon, pouvait être *personnellement* connu de tous les Français, il n'aurait pas besoin de la conversation pour fonder son autorité, et les Français auraient beau être muets, ils n'en seraient pas moins, en grande majorité, fascinés par lui. Mais, comme cela ne se peut, il est nécessaire, dès que l'étendue de l'État a dépassé les limites d'une petite ville, que les hommes causent entre eux pour créer sur eux le prestige qui doit les régir. Au fond, les trois quarts du temps, on obéit à un homme parce qu'on le voit obéi par d'autres. Les premiers qui ont obéi à cet homme ont eu ou ont cru avoir leurs raisons : ils ont eu foi, à cause de son âge avancé, ou de sa naissance illustre, ou de sa force corporelle, ou de son éloquence, ou de son génie, en sa vertu protectrice et directrice. Mais cette foi, qui est née chez eux spontanément, ils l'ont communiquée par leurs propos à ceux qui, après eux, ont eu foi à leur tour. C'est en causant des actes d'un homme qu'on le rend notoire, célèbre, illustre, glorieux ; et, une fois parvenu au pouvoir par la gloire, c'est par des entretiens sur ses plans de campagne ou ses décrets, sur ses batailles ou ses actions gouvernementales, qu'on fait grandir ou décroître sa puissance.

Dans la vie économique surtout, la conversation a une importance fondamentale, que les économistes ne semblent pas avoir remarquée. La conversation, échange d'idées – ou plutôt don réciproque ou unilatéral d'idées – n'est-elle pas le préambule de l'échange des services ? C'est par la parole d'abord, en causant, que les hommes d'une même société se communiquent les uns aux autres leurs besoins, leurs désirs de consommation ou, aussi bien, de production. Il est extrêmement rare que le désir d'acheter un objet nouveau prenne naissance à sa vue sans que des conversations l'aient suggéré.

*L'opinion et la foule,*  
pp. 126-127, 134-138.

Spécialement, partout où, dans un certain milieu, on a beaucoup causé littérature, on a travaillé, sans le savoir, à l'élaboration collective d'un art poétique, d'un code littéraire accepté de tous et propre à fournir des jugements tout prêts,

toujours d'accord entre eux, sur toutes sortes de productions de l'esprit. Aussi, quand on voit quelque part un auteur formuler une législation esthétique de ce genre, soit Aristote, soit Horace, soit Boileau, on peut être assuré qu'il a été précédé par une longue période de conversation, par une vie de société intense. Soyons donc certains qu'on a beaucoup causé littérairement, avant Aristote et de son temps, dans Athènes et le reste de la Grèce, depuis les sophistes ; qu'on a beaucoup causé de même à Rome depuis les Scipions, et à Paris depuis les Précieuses et avant les Précieuses. L'époque de la Restauration a fini aussi par avoir sa poétique romantique, non moins despotique pour être anonyme. De nos jours, il n'y en a pas encore une qui s'impose, mais les éléments s'en préparent, et l'on doit remarquer que, le domaine de la conversation, même littéraire, non pas seulement politique et sociale, s'étant beaucoup étendu par le nombre accru des causeurs, l'élaboration du code en voie de gestation sera plus longue qu'aux époques antérieures, par la raison que, plus la cuve est grande, plus la fermentation est prolongée. Par la discussion comme par l'échange des idées, par la concurrence et la guerre comme par le travail, nous collaborons tous et toujours à une harmonie supérieure de pensées, de paroles et d'actes, à un équilibre stable de jugements formulés en dogmes littéraires, artistiques, scientifiques, philosophiques, religieux, ou à un équilibre stable d'actions sous forme de lois et de principes moraux. La logique sociale opère, en effet, dans tous les discours et tous les actes des hommes et aboutit nécessairement à ses fins.

*L'opinion et la foule,*  
pp. 147-148.

N.B. On peut compléter ces vues en se référant au texte inédit que nous publions au chap. 5, § D., « *Notes sur la conversation* ».

## **H. Les relations sociales : correspondance, presse, amitié**

### **1. La correspondance**

[Retour à la table des matières](#)

Bien loin après la conversation, et bien au-dessous, se place la correspondance épistolaire, comme facteur de l'opinion. Mais ce second sujet, lié par le lien le plus étroit à celui qui précède, ne nous retiendra pas longtemps. L'échange des lettres est une causerie à distance, une causerie continuée malgré l'absence. Par suite, les causes qui favorisent la conversation, – accroissement des loisirs, unification du langage, diffusion des connaissances communes, égalisation des rangs, etc., – contribuent aussi à rendre plus active la correspondance, mais à la condition qu'elles se rencontrent avec des causes plus spéciales d'où celle-ci dépend. Ce

sont : la facilité des voyages qui rendent plus fréquents les cas d'absence, la vulgarisation de l'art d'écrire, et le bon fonctionnement du service des postes.

« Le XVI<sup>e</sup> siècle, dit un historien, est avant tout un siècle d'épistoliers. Le nombre des lettres politiques, de rois, ministres, capitaines et ambassadeurs, conservées dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, est incalculable. Il y figure aussi bien des correspondances religieuses et intimes <sup>1</sup> ». En Espagne, si l'on compare ce pays aux autres nations occidentales de l'Europe, on écrit peu. C'est partout et toujours dans les couches de la nation les plus voyageuses que le feu de la conversation s'est allumé et que l'on a éprouvé le besoin de s'écrire : en Grèce, parmi les rhéteurs, les sophistes, marchands ambulants de sagesse, au sein d'un peuple maritime d'ailleurs et instable ; à Rome, dans l'aristocratie si volontiers nomade et touriste ; au moyen âge, dans les rangs de l'Université et de l'Église, où moines prêcheurs, évêques, légats, abbés et abbesses même (abbesses surtout) se déplaçaient si facilement et voyageaient si loin, eu égard au reste de la population. Les premières postes ont commencé par être un privilège universitaire et ecclésiastique, ou plutôt, pour remonter plus haut, royal d'abord.

De cette institution importante, je ne dirai qu'un mot pour faire remarquer que son développement se conforme à la loi de la propagation des exemples *de haut en bas*. Les rois d'abord et les papes, les princes ensuite et les prélats, ont eu leurs courriers particuliers avant que les simples seigneurs, puis leurs vassaux, puis successivement, toutes les couches de la nation jusqu'à la dernière, aient cédé à la tentation de s'écrire aussi.

*L'opinion et la foule,*  
pp. 149-151.

## 2. La presse

Il serait surtout intéressant de connaître les transformations intimes de substance des lettres aussi bien que des conversations, et la statistique ne nous offre ici aucune induction.

À cet égard, il n'est pas douteux que l'avènement du journalisme a imprimé aux transformations épistolaires une impulsion décisive. La Presse, qui a activé et

---

<sup>1</sup> Alors apparaît toute la hiérarchie des formules de politesse et le cérémonial épistolaire. À un supérieur on dit *Monseigneur*, à un égal, *Monsieur*. On débute par : « à votre bonne grâce je me recommande » en écrivant à un grand personnage. On finit par : « suppliant Notre-Seigneur vous donner en parfaite santé et longue vie ». Les degrés sont marqués par les mots précédant la signature : « Votre bon serviteur, votre obéissant serviteur, votre humble serviteur » (Decrue de Stoutz). Ajoutons que les lettres, au XVI<sup>e</sup> siècle, sont, comme les conversations dont elles nous donnent une image exacte, dépourvues de réserve et de goût, indiscretes, indécentes et indélicates au dernier point. Le siècle suivant répandra le sentiment des nuances.



nourri la conversation de tant de stimulants et d'aliments nouveaux, a au contraire tari beaucoup de sources de la correspondance détournées à son profit.

La lettre familière, personnelle, développée, a été tuée par le journal, et cela se comprend, puisqu'il en est l'équivalent supérieur, ou plutôt le prolongement et l'amplification, l'universel rayonnement. Le journal, en effet, n'a pas les mêmes origines que le livre. Le livre procède du *discours*, du monologue et, avant tout, du poème, du chant. Le livre de poésie a précédé le livre de prose ; le livre sacré, le livre profane. L'origine du livre est lyrique et religieuse. Mais l'origine du journal est laïque et familière. Il procède de la lettre privée, qui procède elle-même de la causerie. Aussi les journaux ont-ils commencé par être des lettres privées adressées à des personnages et copiées à un certain nombre d'exemplaires. « Avant le journalisme imprimé, public <sup>1</sup>, plus ou moins toléré ou même plus ou moins utilisé par les gouvernements, il y eut longtemps en Europe un journalisme manuscrit souvent clandestin », qui persista ou se survécut jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle par les lettres de Grimm ou les mémoires de Bachaumont.

Les épîtres de saint Paul, les lettres des missionnaires, sont de vrais journaux. Si saint Paul avait eu à sa disposition une *Semaine religieuse* quelconque, ce sont des articles qu'il eût écrits.

En somme, le journal est une lettre publique, une conversation publique, qui, procédant de la lettre privée, de la conversation privée, devient leur grande régulatrice et leur nourriture la plus abondante, uniforme pour tous dans le monde entier, changeant pour tous profondément d'un jour à l'autre. Il a commencé par n'être qu'un écho prolongé des causeries et des correspondances, il a fini par en être la source presque unique. Les Correspondances, il en vit encore, il en vit plus que jamais, et surtout sous la forme la plus concentrée et la plus moderne qu'elles affectent, la dépêche télégraphique. D'un télégramme privé adressé à son directeur, il fait une nouvelle à sensation d'une actualité intense, qui va instantanément, dans toutes les grandes villes d'un continent, soulever des foules ; et de ces foules dispersées, se touchant à distance intimement, par la conscience qu'il leur donne de leur simultanéité, de leur mutuelle action née de la sienne, il va faire une seule foule immense, abstraite et souveraine, qu'il baptisera l'Opinion. Il a achevé de la sorte le long travail séculaire que la conversation avait commencé, que la correspondance avait prolongé, mais qui restait toujours à l'état d'ébauche épars et disjointe, le travail de fusion des opinions personnelles en opinions locales, de celles-ci en opinion nationale et en opinion *mondiale*, l'unification grandiose de l'Esprit public. – Je dis de l'Esprit *public*, je ne dis pas, il est vrai, des Esprits nationaux, *traditionnels*, qui restent distincts en leur fond sous la double invasion de cet internationalisme *rationnel*, plus sérieux, dont le premier n'est souvent que le retentissement et le résonateur populaire. – Pouvoir énorme, malgré tout et qui ne saurait aller qu'en grandissant. Car le besoin de s'accorder avec le public dont

<sup>1</sup> *Le Journalisme*, par Eugène Dubief. Hachette, 1892.

on fait partie, de penser et d'agir dans le sens de l'opinion, devient d'autant plus fort et plus irrésistible que le public est plus nombreux, que l'opinion est plus imposante, et que ce besoin lui-même a été plus souvent satisfait. Il ne faut donc pas s'étonner de voir nos contemporains si fléchissants sous le vent de l'opinion qui passe, ni conclure de là, nécessairement, que les caractères se sont affaiblis. Quand les peupliers et les chênes sont abattus par l'orage, ce n'est pas qu'ils soient devenus plus faibles, mais c'est que le vent est devenu plus fort.

*L'opinion et la foule,*  
pp. 153-158.

### 3. L'amitié

Le côté sentimental des sociétés est lié intimement à leur côté religieux, et l'importance des deux ne saurait être exagérée. Longtemps on n'a vu d'autre ciment entre les hommes, dans le sein du clan primitif ou de la cité antique, que le souci de la commune défense ou de la commune agression. Fustel de Coulanges a jeté un rayon inattendu dans ces groupes sociaux du passé, quand il a révélé le rôle des communes croyances qui unissaient leurs membres autour de l'autel domestique ou municipal, du tombeau des aïeux. Mais, s'il n'y avait eu que des calculs d'intérêts ou de ressemblances de superstitions pour rassembler et cimenter ces hommes, comment leur soudure eût-elle été si tenace et si touchante, leur héroïsme si admirable ? *Ils s'aimaient* ; et ces sentiments affectueux qui les unissaient, quoique nés de leurs croyances et de leurs besoins, auxquels ils étaient destinés à survivre, ont été le principal nœud de leurs âmes.

Il n'appartenait qu'à notre siècle, où le lien municipal s'est beaucoup relâché, au profit du lien patriotique ou philanthropique, de rendre sèches et froides, purement utilitaires, les relations mutuelles des habitants d'une même ville. Mais, dans l'antiquité classique, et aussi dans tout le monde barbare, dans tout le monde civilisé même, sauf quelques parties de l'Europe contemporaine, partout et toujours les citoyens d'une ville ou d'un bourg, dans les intervalles de leurs discordes, ont ressenti les uns pour les autres et à l'égard de la cité considérée comme une grande famille immortelle, une vive affection *sui generis*. « *Amor et religio erga cives universos* », dit une inscription du IV<sup>e</sup> siècle. De telles expressions sont fréquentes<sup>1</sup>. Cette affection quasi fraternelle s'entretenait, il faut bien le dire, grâce à l'inhospitalité collective de la cité, qui se montrait hostile aux nouveaux venus. Aujourd'hui, l'étranger qui s'établit dans une ville de France s'y fait nommer conseiller municipal ou maire après six mois de résidence, et l'autochtone trouve cela tout naturel ; il y est accoutumé. Dans l'antiquité, « le *peregrinus*, le citoyen d'une autre ville de la province, même lorsqu'il s'était établi à demeure dans la cité, restait en dehors du municipes. Mais, par cette exclusion, ce dernier se maintenait pur et fort : comme nos anciennes villes de provinces françaises, il se composait

<sup>1</sup> Voir *Histoire des Romains* de Duruy. t. V.

« de familles rapprochées les unes des autres par les liens religieux, la communauté des sentiments, l'obligation des mêmes devoirs, la solidarité des intérêts ». C'était une vraie personne morale.

Il fallait que cette union des cœurs fût bien forte pour résister aux sentiments d'aversion, d'envie, de mépris, de révolte, que devait fatalement engendrer, sous l'Empire, la division des citoyens en deux classes très inégales, les *honestiores* et les *humiliores*. L'idée d'une sorte de fraternité qui les rapprochait « empêcha toujours l'aristocratie des cités provinciales d'être aussi insolente et impopulaire qu'elle l'a été en d'autres pays ». Cette noblesse se ruinait en munificences municipales. Pline le Jeune ne faisait que suivre l'exemple de ses pairs quand il fondait à Côme, sa patrie, une bibliothèque, une école, « un établissement de charité pour les enfants pauvres ». J'ai pour ma ville natale, disait-il, « un cœur de fils ou de père ». Les riches et les pauvres étaient en rapports continuels « par le patronage et la clientèle, par les libéralités, par les jeux, les spectacles, les exercices qui leur étaient communs ». Aux fêtes de famille, d'après Pline, on invitait « tout le sénat de la ville, même beaucoup de gens du bas peuple ».

Or cherchez la cause de cette mutuelle et exclusive bienveillance, vous la trouverez, en grande partie, dans le polythéisme antique, qui, donnant à chaque ville son dieu propre, sa légende divine à soi, avait groupé les cœurs autour de son temple, s'il leur avait interdit les élans d'une philanthropie cosmopolite. Ce fruit savoureux de superstitieuses croyances leur avait survécu. Il en a été de même de toutes ces associations de métier, de toutes ces corporations qui ont commencé par être des confréries, profondément empreintes d'esprit religieux. Aucune corporation, aucune association n'a pu vivre, où l'on ne s'est pas aimé. On s'aimait beaucoup dans les *collegia* de Rome, les inscriptions en font foi. Les associés se traitaient de frères. « *Pius in suos, pius in collegium* », disent les épitaphes. Dans ces mots *pius, pietas*, on sent la chaleur du cœur antique. Quand un incendie, un malheur quelconque, atteignait l'un des sociétaires, tous les autres se cotisaient pour le secourir. Religieuses essentiellement, comme au moyen âge, étaient ces confréries. Car les religions, surtout les religions supérieures, mais à un moindre degré et sur une moindre échelle les inférieures, ont ce caractère trop peu remarqué, d'introduire dans le monde social la culture du cœur, la culture inconsciente chez les uns, volontaire et savante chez les autres. La culture de l'amitié, notamment, est un art qu'elles seules ont pratiqué. Elles seules ont compris la nécessité de domestiquer pour ainsi dire, de diriger et discipliner les sentiments naturels. Dans les rapports du patron aux ouvriers, du maître aux domestiques, du père aux enfants, elles ont développé et façonné à leur gré l'esprit de concorde.

*La logique sociale,*  
p. 305-307.

## I. Foule, public, société

[Retour à la table des matières](#)

La foule est le groupe social du passé ; après la famille, elle est la plus antique de tous les groupes sociaux. Elle est, sous toutes ses formes, debout ou assise, immobile ou en marche, incapable de s'étendre au-delà d'un faible rayon ; quand ses meneurs cessent de la tenir *in manu*, quand elle cesse d'entendre leur voix, elle s'échappe. Le plus vaste auditoire qu'on ait vu est celui du Colisée ; encore n'excédait-il pas cent mille personnes. Les auditoires de Périclès ou de Cicéron, ceux même des grands prédicateurs du moyen âge, d'un Pierre l'Ermite ou d'un saint Bernard, étaient sans doute bien inférieurs. Aussi ne voit-on pas que la puissance de l'éloquence, soit politique, soit religieuse, ait sensiblement progressé dans l'antiquité ou au moyen âge. Mais le public est indéfiniment extensible, et comme, à mesure qu'il s'étend, sa vie particulière devient plus intense, on ne peut nier qu'il ne soit le groupe social de l'avenir. Ainsi s'est formée, par un faisceau de trois inventions mutuellement auxiliaires, imprimerie, chemin de fer, télégraphe, la formidable puissance de la presse, ce prodigieux téléphone qui a si démesurément grossi l'ancien auditoire des tribuns et des prédicateurs. Je ne puis donc accorder à un vigoureux écrivain, le Dr Le Bon, que notre âge soit « l'ère des foules ». Il est l'ère du public ou des publics, ce qui est bien différent.

La foule, groupement plus naturel, est plus asservie aux forces de la nature ; elle dépend de la pluie ou du beau temps, de la chaleur ou du froid ; elle est plus fréquente l'été que l'hiver. Un rayon de soleil la rassemble, une averse la dissipe. Bailly, quand il était maire de Paris, bénissait les jours de pluie, et s'attristait en voyant s'éclaircir le ciel. Mais le public, groupement d'un ordre supérieur, n'est pas soumis à ces variations et à ces caprices du milieu physique, de la saison ou même du climat. Non seulement la naissance et la croissance, mais les surexcitations mêmes du public, maladies sociales apparues en ce siècle et d'une gravité toujours grandissante, échappent à ces influences.

C'est en plein hiver qu'a sévi dans toute l'Europe la crise la plus aiguë de ce genre, à notre connaissance, celle de l'affaire Dreyfus. A-t-elle été plus passionnée au midi qu'au nord, à l'instar des foules ? Non, c'est plutôt en Belgique, en Prusse, en Russie qu'elle a agité les esprits. Enfin, l'empreinte de la race est bien moins profonde sur le public que sur la foule. Et il n'en peut être autrement, en vertu de la considération suivante.

Pourquoi, en effet, un meeting anglais diffère-t-il si profondément d'un club français, un massacre de septembre d'un lynchage américain, une fête italienne d'un couronnement du tsar où deux cent mille moujiks rassemblés ne s'émeuvent pas de la catastrophe qui fait périr trente mille d'entre eux ? Pourquoi d'après la nationalité d'une foule, un bon observateur peut-il prédire, presque à coup sûr,

comment elle agira, -beaucoup plus sûrement qu'il ne prédirait la manière d'agir de chacun des individus qui la composent – et pourquoi, malgré les plus grandes transformations survenues dans les mœurs et les idées de la France ou de l'Angleterre depuis trois ou quatre siècles, les foules françaises de notre temps, boulangistes ou antisémites, rappellent-elles par tant de traits communs les foules de la Ligue ou de la Fronde, comme les foules anglaises d'aujourd'hui celles du temps de Cromwell ? Parce que, dans la composition d'une foule, les individus n'entrent que par leurs similitudes ethniques, qui s'additionnent et font masse, non par leurs différences propres, qui se neutralisent, et que, dans le roulement d'une foule, les angles de l'individualité s'émeussent mutuellement au profit du type national qui se dégage. Il en est ainsi malgré l'action individuelle du meneur ou des meneurs qui se fait toujours sentir, mais toujours contrebalancée par l'action réciproque des menés.

Or, l'influence que le publiciste exerce sur son public, si elle est beaucoup moins intense à un instant donné, est, par sa continuité, bien plus puissante que l'impulsion brève et passagère imprimée à la foule par son conducteur ; et, de plus, elle est secondée, jamais combattue, par l'influence beaucoup plus faible que les membres d'un même public exercent les uns sur les autres, grâce à la conscience de l'identité simultanée de leurs idées ou de leurs tendances, de leurs convictions ou de leurs passions, quotidiennement attisées par le même soufflet de forge.

On a pu contester, à tort, mais non sans une spécieuse apparence de raison, que toute foule ait un meneur, et, de fait, c'est souvent elle qui mène son chef. Mais qui contesterait que tout public a son inspirateur, et parfois son créateur ? Ce que Sainte-Beuve dit du génie, que « le génie est un roi qui crée son peuple », est surtout vrai du grand journaliste. Combien voit-on de publicistes créer leur public <sup>1</sup>. À la vérité, pour qu'Édouard Drumont suscitât l'antisémitisme, il a fallu que sa tentative d'agitation répondit à un certain état d'esprit disséminé parmi la population ; mais, tant qu'une voix ne s'élevait pas, retentissante, qui prêtât une expression commune à cet état d'esprit, il restait purement individuel, peu intense, encore moins contagieux, inconscient de lui-même. Celui qui l'a exprimé l'a créé comme force collective, factice, soit, réelle néanmoins. Je sais des régions françaises où l'on n'a jamais vu un seul juif, ce qui n'empêche pas l'antisémitisme d'y fleurir, parce qu'on y lit les journaux antisémites. L'état d'esprit socialiste, l'état d'esprit anarchiste, n'étaient rien non plus, avant que quelques publicistes fameux, Karl Marx, Kropotkine et autres, les eussent exprimés et mis en circulation à leur effigie. On comprend facilement, d'après cela, que l'empreinte individuelle du génie de son promoteur soit plus marquée sur un public que le génie de la nationalité, et que l'inverse soit vrai de la foule. On comprend aussi, de la même

---

<sup>1</sup> Dira-t-on que, si chaque grand publiciste fait son public, chaque public un peu nombreux se fait son publiciste ? Cette dernière proposition est beaucoup moins vraie que la première : on voit des groupes très nombreux qui, pendant de longues années, ne parviennent pas à faire surgir l'écrivain adapté à leur véritable orientation. Tel est le cas du monde catholique à présent.

manière, que le public d'un même pays, en chacune de ses branches principales, apparaisse transformé en très peu d'années quand ses conducteurs se sont renouvelés, et que, par exemple, le public socialiste français d'à présent ne ressemble en rien à celui du temps de Proudhon – pendant que les foules françaises de tout genre gardent leur même physionomie reconnaissable à travers les siècles.

*L'opinion et la foule,*  
p. 11-16.

La force des publicistes tient avant tout à la connaissance instinctive qu'ils possèdent de la psychologie du public. Ils savent ses goûts et ses dégoûts ; qu'on peut, par exemple, se permettre avec lui, impunément, une hardiesse de peintures pornographiques que la foule ne supporterait pas : il y a, dans les foules théâtrales, une pudeur collective opposée aux cynismes individuels des gens dont elle se compose <sup>1</sup>, et cette pudeur fait défaut au public spécial de certains journaux. On peut dire même qu'il y a pour ce public-là une impudeur collective composée de pudeurs relatives. Mais, public ou foule, toutes les collectivités se ressemblent en un point, par malheur : c'est leur déplorable penchant à subir les excitations de l'envie et de la haine. Pour les foules, le besoin de haïr répond au besoin d'agir. Exciter leur enthousiasme ne mène pas loin ; mais leur offrir un motif et un objet de haine, c'est donner carrière à leur activité, qui, comme nous le savons, est essentiellement destructive, en tant qu'elle s'exprime par des actes précis. De là le succès des listes de proscription dans les émeutes. Ce que réclament les foules en colère, c'est une tête ou des têtes. L'activité du public est heureusement moins simpliste, et elle se tourne vers un idéal de réformes ou d'utopies aussi facilement que vers des idées d'ostracisme, de persécution, de spoliation. Mais, en s'adressant à sa malignité native, ses inspirateurs ne le conduisent que trop aisément lui-même aux fins de leur méchanceté. Découvrir ou inventer un nouvel et grand objet de haine à l'usage du public, c'est encore un des plus sûrs moyens de devenir un des rois du journalisme. En aucun pays, en aucun temps, l'apologétique n'a eu autant de succès que la diffamation.

Mais je ne voudrais pas finir sur cette réflexion pessimiste. J'incline à croire, malgré tout, que les profondes transformations sociales que nous devons à la presse se sont faites dans le sens de l'union et la pacification finales. En se substituant ou en se superposant, comme nous l'avons vu, aux groupements plus anciens, les groupements nouveaux, toujours plus étendus et plus massifs, que nous appelons des publics, ne font pas seulement succéder le règne de la mode à celui de la coutume, l'innovation à la tradition ; ils remplacent aussi les divisions

<sup>1</sup> La foule présente aussi parfois une honnêteté collective faite d'improbités rassemblées. En 1720, après une fièvre de spéculations financières, le Parlement anglais, « dont presque tous les membres individuellement avaient pris part à cette débauche d'agiotage, la flétrit comme corps et ordonna des poursuites contre ses promoteurs pour avoir corrompu des personnages publics » (Claudio Jannet, *le Capital*).

nettes et persistantes entre les multiples variétés de l'association humaine avec leurs conflits sans fin, par une segmentation incomplète et variable, aux limites indistinctes, en voie de perpétuel renouvellement et de mutuelle pénétration.

*L'opinion et la foule,*  
pp. 58-60.

## **J. Les méthodes de travail**

### **1. Création de laboratoires**

[Retour à la table des matières](#)

« Sans doute, il serait quelque peu puéril de parler ici de laboratoire spécial. Cependant, de même qu'on a pu préciser l'influence de la sensation d'une couleur ou d'un son sur la force musculaire mesurée au dynamomètre [...] est-ce qu'on ne pourrait pas mesurer aussi bien, de la même manière, l'effet produit sur la force musculaire, sur la circulation du sang, etc. ... par la vue d'un ennemi ou d'un ami, par les applaudissements ou les murmures d'un auditoire ? On a étudié la timidité et les modifications physiologiques qui l'accompagnent. Il reste à étudier le contraire de l'intimidation, la surexcitation provoquée par la présence d'une personne stimulante » (Fragment inédit).

### **2. Usage de statistiques**

Les oppositions quantitatives des sociétés méritent qu'on s'y arrête un moment. Simultanées ou successives, symétriques ou rythmiques, rythmiques surtout, elles ont une réalité et une importance qu'il s'agit de bien définir et délimiter. Quelles sont, d'abord, les quantités sociales ? Quelle est leur nature et leur relation avec les quantités psychologiques des êtres sociaux et les quantités physiques dont ils disposent ? Sous quelque aspect qu'on la considère, une société laisse apercevoir facilement des choses qui augmentent ou diminuent, des hausses ou des baisses, parmi lesquelles il en est un petit nombre seulement que la statistique parvient à mesurer ; ce qui ne veut pas dire que celles-ci soient des quantités plus pures ou plus réelles que les autres. Leur privilège de mesurabilité leur vient le plus souvent de quelque signe extérieur et commodément saisissable qui les désigne au calcul, en dépit de leur homogénéité insuffisante, tandis que d'autres bien plus homogènes, mais moins visibles, échappent aux calculateurs.

La population progresse ou décroît ; une religion gagne ou perd des fidèles ; un parti politique des adhérents. Une langue est parlée par un nombre croissant ou décroissant d'individus. L'enseignement primaire, secondaire, supérieur, se répand ou décline. La production, la consommation d'une denrée, d'une étoffe, d'un article

industriel quelconque, augmente ou diminue<sup>1</sup>. Un vice, tel que l'ivrognerie ou l'alcoolisme, une espèce de crime, tel que l'attentat à la pudeur sur des enfants, se propage ou se raréfie. Voilà bien des choses qu'on peut appeler des *grandeurs*, puisqu'elles sont susceptibles d'augmentation et de diminution, mesurées par la statistique ; et il en est une foule d'autres qui, sans être mesurables statistiquement, ne sont pas moins certaines.

*Opposition universelle,*  
pp. 332-333.

La statistique sociale, j'ai cru le montrer ailleurs<sup>2</sup>, ne doit jamais perdre de vue sa mission propre, qui est de mesurer le plus exactement possible, par tous les procédés directs ou indirects à sa portée, la propagation imitative d'une croyance ou d'un désir, d'une idée ou d'une espèce d'acte. Mais elle présente à cet égard de grandes lacunes, dont quelques-unes ne seront peut-être jamais comblées, et qui s'expliquent soit par l'inutilité pratique, apparente ou réelle, de certains enregistrements, soit par la difficulté pratique de les opérer. Il serait intéressant de chiffrer, de dix ans en dix ans, la hausse ou la baisse de la foi religieuse attestée par les entrées dans les divers temples, par le nombre des confessions et des communions. Il serait du plus haut intérêt, pareillement, d'avoir une bonne statistique de la librairie, qui nous renseignât, d'après le chiffre des exemplaires vendus, sur la hausse ou la baisse de la curiosité et de la faveur publiques à l'égard de telles ou telles classes de publications, romans, voyages, récits philosophiques, poésies, journaux de telle ou telle nuance. On apercevrait alors clairement les variations de l'esprit public et le sens de ses transformations. Mais des investigations aussi indiscretes atteindraient difficilement leur but. Il n'y a pas de statistique de la moralité, tandis que celle de la criminalité est déjà ancienne et minutieuse : c'est pour une autre raison, et pour une raison assez semblable, en somme, à celle qui explique l'absence d'une mesure commune des lumières. Si l'on ne tient pas registre des actes vertueux, c'est que leur enregistrement est moins nécessaire que celui des actes criminels ; et il l'est moins, ou a paru l'être, parce que la contagion des actes de vertu est moins à espérer que celle des crimes n'est à redouter, et qu'il est moins urgent, en tout cas, de récompenser les auteurs des bonnes actions pour pousser autrui à les imiter, que de punir les auteurs des mauvaises pour décourager leurs imitateurs éventuels. À l'appui de cette distinction, on peut invoquer cette observation de fait : la charité privée vaut mieux que la charité publique, tandis que la justice publique vaut mieux que la justice privée, la justice criminelle du moins.

<sup>1</sup> . La vie économique est toute pleine d'oppositions quantitatives des plus précises. Par exemple, le papier sur l'étranger se négocie tantôt de plus en plus au-dessus du pair (du pair, qui est ici l'état zéro), tantôt de plus en plus au-dessous. Le premier effet se produit quand les dettes envers l'étranger se trouvent sur le marché plus nombreuses que les créances sur l'étranger ; le second effet a lieu dans le cas précisément inverse.

<sup>2</sup> Je me permets de renvoyer le lecteur aux *Lois de l'Imitation*, chap. sur *l'archéologie et la statistique (Qu'est-ce que l'histoire ?)*.



Linguistiquement, la statistique ne nous fournit presque pas d'informations. Elle ne nous donne que des chiffres approximatifs sur le nombre de gens parlant français, allemand, anglais, espagnol. Elle devrait au moins, sur la frontière de langues contiguës et rivales, fonctionner soigneusement pour noter les empiétements d'un idiome sur l'autre. On verrait si c'est toujours le même qui empiète en plusieurs endroits différents, au nord comme au sud, à l'ouest comme à l'est ; ou bien si c'est tantôt l'un tantôt l'autre. Dans le premier cas, on aurait lieu de penser que cela tient à quelque avantage intrinsèque de l'idiome conquérant ; dans le second cas, à des influences extérieures. Mais nous reviendrons plus loin, à propos des oppositions dynamiques, sur ces batailles de langues. En ce qui concerne chaque langue prise à part, si l'on pouvait noter et chiffrer jour par jour l'emploi de chaque mot, de chaque tournure de phrase, par chacun de ceux qui la parlent, on aurait en colonnes de chiffres, effrayantes de longueur à la vérité, le tableau le plus fidèle des transformations internes de l'idiome. Entre l'expression ancienne et l'expression nouvelle d'une même idée, on saurait les péripéties de leur lutte silencieuse, la vitesse d'accroissement de l'innovation et la rapidité de désuétude du terme archaïque. Mais, encore ici, c'est une opposition dynamique qui s'offre à nous comme cause d'une opposition quantitative, d'une baisse succédant à une hausse. Et cela ne doit pas nous surprendre : peut-être, au fond, en est-il toujours ainsi.

*Opposition universelle,*  
pp. 343-345.

Les oppositions quantitatives, nous venons de le voir, sont produites, dans les sociétés comme ailleurs, par des oppositions dynamiques, par des luttes de forces. Toutes les fois qu'il y a une *augmentation*, c'est qu'il y a eu une victoire remportée par l'agent de la chose qui augmente ; il y a *diminution* dans le cas contraire.

*Opposition universelle,*  
p. 360.

### 3. Observation directe des groupes

- Le couple mère-enfant

« Jusqu'ici on a été surtout frappé des cas de psychologie à deux, très exceptionnels, tels que la folie à deux, le crime à deux, le suicide à deux – qui ont donné lieu à des monographies très intéressantes – et l'on n'a pas accordé toute l'attention qu'il mérite au cas seul habituel, seul normal, universel et nécessaire, de psychologie à deux, l'échange continuuel d'impressions mentales entre l'enfant et la

mère. De beaux travaux ont été faits sur ce sujet, plus ou moins mal défini et circonscrit, en Amérique surtout, mais ils sont rares. »

- Les groupes enfants-adultes

Il faudrait penser aussi à « ces petites sociétés à 2, à 3, à 4... etc., que l'enfant traverse avant de pénétrer, par l'école notamment, dans le monde des hommes faits. »

- Les groupes professionnels

« L'importance de l'Interpsychologie est grande [...]. Elle me paraît seule destinée à donner l'explication, disons mieux, l'expression en formules générales, des phénomènes sociaux [...] que, chacun sous son angle à part, étudient le linguiste, le mythologue, l'économiste, le juriste, le politique, le moraliste, l'esthéticien. »

- Les groupes spontanés

« Avant tout, cependant, c'est par l'observation directe, immédiate, sans instruments spéciaux, qu'il faut commencer à étudier l'action interspirituelle. Et si nous voulons l'étudier méthodiquement, de la sorte, dans les groupes sociaux si divers, si multiples, où elle se présente à nous, un long temps s'écoulera avant que nous ayons épuisé cette mine. Les lacunes à combler sont énormes : en fait de groupes, les foules seules ont attiré les chercheurs. Encore reste-t-il à analyser avec détails les foules de diverses catégories (expectantes, manifestantes, agissantes, – pieuses, fanatiques, haineuses, vindicatives, – rurales et urbaines, etc. ...), de diverses nationalités, anglaises, françaises, allemandes, slaves, chinoises, etc. ...) – des deux sexes – enfin de diverses époques [...]. N'y aurait-il pas aussi des recherches à faire pour doser, d'une manière approximative, les degrés de leur crédulité ou de leur docilité inégales, parfois prodigieuses ? Les rapports des foules et des publics – des sectes et des foules, appellent aussi une attention nouvelle et plus persévérante. Mais il est d'autres groupements que la foule, et encore plus instructifs peut-être : une cour de récréation dans une école primaire, dans un collège, est pour le psychologue social un champ d'observation fructueux. C'est dans les cours de collège qu'il conviendrait d'étudier l'embryologie économique, politique, juridique, artistique, de l'être humain. Rien de cela n'a été tenté. On pourrait aussi étudier la Psychologie criminelle. »

*Fragments inédits.*

## 4. Questionnaires

Si l'on veut faire de la sociologie une science vraiment expérimentale et lui imprimer le plus profond cachet de précision, il faut, je crois, par la collaboration d'un grand nombre d'observateurs dévoués, généraliser la méthode de l'abbé

Rousselot en ce qu'elle a d'essentiel. Supposez que vingt, trente, cinquante sociologues, nés en des régions différentes de la France ou d'autres pays, rédigent, chacun à part, avec le plus de soin et de minutie possible, la série des petites transformations d'ordre politique, d'ordre économique, etc., qu'il leur a été donné d'observer dans leur petite ville ou leur bourgade natale, et d'abord dans leur entourage immédiat ; – supposez qu'au lieu de se borner à des généralités, ils notent par le menu les manifestations individuelles d'une hausse ou d'une baisse de foi religieuse ou de foi politique, de moralité ou d'immoralité, de luxe, de confort, d'une modification de croyance politique ou religieuse, qui se sont fait jour sous leurs yeux depuis qu'ils ont l'âge de raison, dans leur propre famille d'abord, dans le cercle de leurs amis ; – supposez qu'ils fassent des efforts, comme le linguiste distingué cité plus haut, pour remonter à la source individuelle des petites diminutions, ou augmentations, ou transformations, d'idées et de tendances, qui se sont propagées de là dans un certain groupe de gens et qui se traduisent par d'imperceptibles changements dans le langage, dans les gestes, dans la toilette, dans les habitudes quelconques ; – supposez cela, et vous verrez que de l'ensemble de *monographies* pareilles, éminemment instructives, ne pourraient manquer de se dégager les plus importantes vérités, les plus utiles à connaître non seulement pour le sociologue mais pour l'homme d'État. Ces *monographies narratives* différencieraient profondément des *monographies descriptives* et seraient tout autrement éclairantes. Ce sont les *changements* sociaux qu'il s'agit de surprendre sur le vif et par le menu pour comprendre les *états* sociaux, et l'inverse n'est pas vrai. On a beau accumuler des *constats* d'états sociaux dans tous les pays du monde, la loi de leur formation n'apparaît pas, elle disparaîtrait plutôt sous le faix des documents entassés. Mais celui qui connaîtrait bien, dans le détail précis, le changement des mœurs sur quelques points particuliers, pendant dix ans et dans un seul pays, ne pourrait manquer de mettre la main sur la formule générale des transformations sociales, et, par suite, des formations sociales même, applicable en tout pays et en tout temps. – Il serait bon, pour une telle recherche, de procéder par voie de questionnaire d'abord très limité : on pourrait se demander, par exemple, dans certaines régions rurales du Midi, par qui et comment s'est introduite et s'est propagée parmi les paysans l'habitude de ne plus saluer les propriétaires aisés de leur voisinage, – ou sous quelles influences commence à se perdre la foi en la sorcellerie, aux loups-garous, etc.

*Les Lois sociales,*  
pp. 153-154.

---

## 5

---

### Écrits inédits

[Retour à la table des matières](#)

Les textes inédits que nous publions ici ont été retrouvés dans la bibliothèque personnelle de Gabriel Tarde, au château de La Roque Gageac (Dordogne). Ils étaient sans doute destinés à la publication, mais la mort de l'auteur a interrompu le projet.

Nous avons laissé les textes dans l'état exact où ils ont été trouvés. Certaines impropriétés de termes auraient sans doute été retouchées par l'auteur. Mais la teneur de ces textes donne à leur publication un très grand intérêt.

N. B. – Nous remercions la famille de Gabriel Tarde de nous avoir autorisés à faire cette publication.

### A. La sociologie élémentaire

[Retour à la table des matières](#)

*Travail lu dans la séance du mercredi soir 3 octobre 1894 à la société de philosophie.*

Demandons-nous donc : 1° quel est, ou plutôt quels sont les faits sociaux élémentaires, et quel est leur caractère distinctif ; 2° quel est ou quels sont les êtres sociaux, c'est-à-dire – puisqu'ici *être* signifie *groupe* – les groupes sociaux élémentaires.

La première question, qui va d'abord nous occuper, a été traitée par moi si longuement déjà qu'il m'en coûte d'y revenir, mais la réponse que j'y ai faite a été souvent si mal comprise qu'on me permette d'en dire un mot.

Quel est le fait mécanique élémentaire ? Est-ce le mouvement ? Non, pas plus que le fait social élémentaire n'est la conscience. La conscience est le postulat de la sociologie comme le mouvement est le postulat de la mécanique. Le fait

mécanique élémentaire, c'est la communication ou la modification quelconque d'un mouvement déterminé par l'action d'une molécule ou d'une masse sur une autre ; spécialement, le fait astronomique élémentaire, c'est l'attraction exercée par un globe céleste sur un autre globe, et aussi bien l'effet de ces attractions répétées, le mouvement elliptique des corps célestes qui lui-même se répète. De même, le fait social élémentaire, c'est la communication ou la modification d'un état de conscience par l'action d'un être conscient sur un autre.

Mais, quelle est la nature de cette action ? Précisons. Tout ce que font les membres d'une société n'est pas sociologique. Beaucoup de leurs actes, j'allais dire la plupart, sont purement physiologiques, ou même purement psychologiques (...). Mais parler à quelqu'un, prier une idole, tisser un vêtement, scier un arbre, donner un coup de couteau à un ennemi, sculpter une pierre, ce sont là des actes sociaux, car il n'y a que l'homme en société qui agisse de la sorte, et sans l'exemple des autres hommes qu'il a copiés volontairement ou involontairement depuis le berceau, il n'agirait pas ainsi. Le caractère commun des actes sociaux, en effet, c'est d'être imitatifs. Eux seuls ont ce caractère ; et, quand un acte qui d'ordinaire est purement vital ou mental devient par exception social, c'est en tant qu'il a reçu une empreinte spéciale par la vertu de l'imitation (...). Quant aux actes qui consistent en une initiative nouvelle, en une découverte ou une invention grande ou petite, ils ne sortent de la sphère individuelle, ils n'entrent dans le monde social qu'au fur et à mesure qu'ils se propagent par l'exemple et tombent peu à peu dans le domaine commun.

Voilà donc un caractère net et, qui plus est, objectif. Car je n'ai nul égard tout d'abord au mobile de l'imitation ; elle peut procéder de la sympathie ou de l'animosité même, de l'envie ou de l'admiration, de la docilité servile ou d'un calcul intelligent et libre ; n'importe, le fait objectif, abstraction faite de cet élément subjectif, est le même...

*Après avoir évoqué la thèse de son adversaire, Durkheim – pour lequel les faits sociaux procèdent du groupe, pour venir s'appliquer à l'individu –, Tarde poursuit :*

La vérité est qu'une chose sociale quelconque, un mot d'une langue, un rite d'une religion, un secret de métier, un procédé d'art, un article de loi, une maxime de morale, se transmet et passe, non pas du groupe social pris collectivement à l'individu, mais bien d'un individu – parent, maître, ami, voisin, camarade, – à un autre individu, et que, dans le passage d'un esprit dans un autre esprit, elle se réfracte. L'ensemble de ces réfractions à partir d'une impulsion initiale due à un inventeur, à un découvreur, à un innovateur ou modificateur quelconque, anonyme ou illustre, est toute la réalité d'une chose sociale à un moment donné ; réalité qui va changeant comme toute réalité, par nuances insensibles ; ce qui n'empêche pas que de ces variantes individuelles ne se dégage une résultante collective presque constante qui frappe tout d'abord le regard et donne lieu à l'illusion ontologique de

M. Durkheim. Car, il n'y a pas à en douter, c'est une véritable ontologie scolastique que le savant écrivain entreprend de substituer en sociologie à la psychologie qu'il combat.

*Suit une longue critique de Durkheim en 9 pages manuscrites.*

Sur les caractères soi-disant extérieurs et étrangers aux individus encore un mot. Tout ce système repose sur une équivoque. De ce que ma langue, mon droit, mon métier, ma religion existaient avant moi, et existent en dehors de moi, – du moins en un certain sens métaphorique des mots *en dehors* – et de ce que l'on peut en dire autant de chaque membre d'une société pris séparément, s'ensuit-il qu'une langue, une religion, un droit, une industrie, etc. puissent être considérés comme existant indépendamment de *tous* les gens qui parlent cette langue, pratiquent cette religion, se conforment à ce droit, exercent cette industrie ? Si l'on peut dire que ces choses sociales sont indépendantes de chacun des associés, en ce sens que, lui disparaissant, elles ne disparaîtraient pas, n'est-ce-pas tout simplement parce que, à défaut de lui, elles ont pour réalité leur présence *dans* la conscience ou la mémoire de tous les autres associés ? Je dis *dans*, car elles sont intérieures et nullement extérieures à ceux-ci ; et si elles commencent par être extérieures à chaque nouveau venu qui ne fait pas encore partie de l'association, elles entrent réellement en lui à mesure qu'il s'y incorpore et finissent par être ce qu'il a de plus intime, de plus propre, de plus cher.

(...) En sociologie, nous avons, par un privilège singulier, la connaissance intime de l'élément, qui est notre conscience individuelle, aussi bien que du composé qui est l'assemblée des consciences et l'on ne peut nous faire prendre ici des mots pour des choses. Or, dans ce cas, nous constatons clairement que, l'individuel écarté, le social n'est rien, et qu'il n'y a rien, absolument rien, dans la société qui n'existe, à l'état de morcellement et de répétition continuelle dans les individus vivants ou qui n'ont existé dans les morts dont ceux-ci procèdent.

Je dis que c'est un privilège singulier, car partout ailleurs nous ignorons complètement ce qu'il y a au *for intérieur* de l'élément. Qu'y a-t-il au fin fond de la molécule chimique, de la cellule vivante ? Nous ne le savons pas.

*Après une nouvelle critique de la position de Durkheim, Tarde va proposer ses vues philosophiques qui s'orientent vers une néo-monadologie.*

Remarquez le postulat énorme impliqué par ces notions courantes sur lesquelles s'appuie expressément M. Durkheim pour justifier sa chimérique conception ; ce postulat, c'est que le simple rapport de plusieurs êtres peut devenir lui-même un être nouveau, souvent supérieur aux autres. Il est curieux de voir des esprits qui se piquent d'être avant tout positifs, méthodiques, scientifiques, qui pourchassent de partout l'ombre même du mysticisme, s'attacher à une si fantastique notion.

Ainsi, dans le seul cas où les éléments nous soient connus, nous observons qu'ils portent en eux l'explication complète et la complète existence de leur composé. Que faut-il en conclure ? C'est que, par un raisonnement précisément inverse de celui de notre savant adversaire, nous devons, dans tous les autres cas, inférer qu'il en est de même. Et si j'osais, moi aussi, pousser à bout cette idée, si je m'aventurais à indiquer la refonte possible de la science universelle dans l'inspiration de la sociologie, peut-être serais-je conduit à mon tour dans des arcanes telles que la région leibnizienne des monades, où, par tant d'avenues, de nos jours, semble converger la pensée chercheuse. Peut-être alors serais-je amené à dire qu'entre la fantasmagorie ontologique de M. Durkheim et notre hypothèse néo-monadologique, il faut choisir ; que, celle-ci rejetée, celle-là s'impose (...).

Donc, comme Auguste Comte, comme Stuart Mill, comme Herbert Spencer, demandons à la psychologie, mais à la psychologie collective et à cette psychologie accumulée, à cette psychologie des morts, qui s'appelle l'histoire, le secret de la sociologie (...).

Après avoir recherché, bien incomplètement, je l'avoue, quelle est la nature du fait social élémentaire, demandons-nous quelle est celle du groupe social élémentaire. Ce n'est pas la même chose. Tout acte social, il est vrai – parler, professer un Credo, travailler, obéir, danser, chanter, etc. – implique un rapport imitatif entre des hommes, les uns modèles, les autres copistes, ou tous copistes : mais rattachés à un antique modèle commun (...).

Mais le groupe formé par chacun de ces liens considéré isolément n'a qu'une réalité incomplète et abstraite ; le groupe concret et vivant suppose une superposition de plusieurs de ces groupes, un faisceau de plusieurs de ces liens, comme une corde se compose de beaucoup de fils tordus et mêlés. Et cela ne suffit pas. Il faut, en outre, au début du moins, pour que le groupe soit vivace et fécond, qu'il s'ajoute à ces diverses espèces d'imitation autre chose, l'action de l'hérédité, le lien du sang, vrai ou fictif, qui sert à nouer tout le reste. Ainsi, de même que nous avons dû définir le fait social en termes essentiellement psychologiques, nous sommes forcés maintenant de définir le groupe social en termes à la fois psychologiques et physiologiques qui mettent à nu ses racines profondes dans l'âme et dans la vie.

Dirai-je donc que le groupe social élémentaire, c'est la famille ? Ce serait une grande hardiesse de ma part – il n'est rien d'aussi démodé aujourd'hui, d'aussi méprisé de haut parmi les sociologues, que cette solution si simple...

Quant à M. Durkheim, il repousse absolument toute immixtion d'une notion biologique dans la subtile sociologie qu'il ourdit. Pour lui, le groupe social élémentaire, ce n'est point la famille, c'est la horde, rassemblée n'importe comment et restée unie on ne sait comment ni pourquoi...

Il faut convenir que le groupe, la famille, est quelque chose de bien vague et de bien indéterminé en soi, s'il n'y entre aucun élément étranger pour le préciser et le circonscrire.

Nous voyons partout le lien vital de la génération servir à lier, à serrer vigoureusement, en groupe concret, réel, actif, le faisceau des liens sociaux.

... Sans les familles, il n'y aurait ni bande, ni horde, ni régiment possible...

(Nous parlons) des familles, disons plutôt des maisonnées. A toutes les époques et sur tous les continents, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, une population quelconque se présente toujours à nos yeux fractionnée en maison, ou, ce qui revient au même dans une grande ville telle que Paris, en appartements distincts et séparés.

La famille est donc le berceau de l'imitation, parce que le premier et toujours le principal mobile de l'imitation a été la sympathie, confiante et crédule qui, sans la piété familiale, sans le dévouement maternel, sans les tendresses domestiques, ne serait pas. Ce serait une grave erreur de penser que, avec le progrès de la civilisation, avec l'extension des groupes artificiels nés de l'industrie ou de la politique, diminue la valeur sociale de ces attachements profonds, l'importance de ces groupements naturels. Loin de là, se civiliser, c'est sympathiser chaque jour davantage ; le champ social agrandi veut un cœur humain meilleur, attendri, élargi, comme un jardin plus vaste veut une eau plus abondante ; et où la trouver, si ce n'est en puisant toujours plus profondément à la seule source intarissable. Aussi, est-il visible que, à chiffre égal de population, la civilisation multiplie les *maisonnées*, les foyers domestiques et, en simplifiant, en morcelant la famille, l'épure, la fortifie par son côté le plus tendre et le plus essentiel !

(Par la suite) la vertu attachée au lien du sang n'a ni disparu, ni diminué même, elle a grandi comme ces forces qu'on dit nouvelles, qui, en réalité, sont ses contemporaines ... (jusqu'au groupe professionnel).

*Tarde développe cette idée et l'étend au groupe professionnel.*

... Le groupe professionnel a été s'agrandissant toujours, depuis son embryon au sein de la famille primitive jusqu'à nos grands syndicats...

... La nation moderne, malgré la faculté qu'elle a, mais dont elle use relativement si peu, de se grossir par voie de naturalisation, qu'est-ce autre chose qu'une vaste famille, un immense arbre généalogique ?

... Ce développement graduel du cercle social génétique s'est accompli en même temps que l'agrandissement du cercle professionnel.



... Dès le début, le fait d'habiter une même caverne ou un même palafitte, plus tard une même tente, et de parcourir une même région en nomades routiniers, aux invariables pérégrinations périodiques, s'est ajouté – et non substitué, comme le croit Summer-Maine, par erreur – au fait d'avoir le même sang dans les veines, pour constituer le groupe social.

... Ainsi, dès le principe, l'idée de nation, l'idée de patrie, l'idée de classe, l'idée d'Église, l'idée d'État, coexistent et vont se précisant, se déployant à la fois. Telle est la réalité concrète et vivante, objet de nos études auxquelles doivent concourir, par conséquent, non seulement des historiens, des philosophes, des juristes, des moralistes, des lettrés, mais des naturalistes, des anthropologistes, des médecins. Toutes les sciences se sont donné rendez-vous en sociologie, quoiqu'elle ait assurément son domaine bien à elle, mais non pas un domaine en l'air, dans les brouillards de l'ontologie.

La sociologie peut être conçue, et elle a été conçue tour à tour : 1° comme une physique sociale (les économistes, Auguste Comte) 2° comme une biologie sociale (Spencer) ; 3° comme une psychologie sociale. Et chacune de ces conceptions a son côté plausible, bien que la troisième seule, à mon avis, soit aussi compréhensive que pénétrante. Mais la pire notion qu'on se puisse faire de notre science, c'est, je crois, de la concevoir ; 4° comme une idéologie sociale.

## B. Interpsychologie infantile <sup>1</sup>

[Retour à la table des matières](#)

... Une chose que je n'ai pu qu'indiquer, que je n'ai jamais suffisamment montrée et mise en relief comme elle le mérite, c'est que le rapport d'imitation s'accompagne toujours, plus ou moins, de l'exercice d'une autorité. Cela est certain au début de la vie sociale, qui commence pour chacun de nous dès le plus bas âge, – car c'est tout enfants que nous entrons dans le monde social, et il n'y a pas d'exemple d'adultes y entrant pour la première fois, sans initiation enfantine préalable –. Or, l'enfant n'imité jamais que des adultes autour de lui dont il sent la supériorité. L'exemple du parent, du maître, du supérieur descend sur lui. Ce n'est pas alors l'exemple d'un milieu social, d'une collectivité impersonnelle, qui s'impose à lui autoritairement ; par l'enfant, le milieu social n'existe pas. Ce qu'il subit, ce qu'il a joie à subir, c'est l'autorité de telle ou telle personne déterminée.

---

<sup>1</sup> Le fragment qu'on va lire est tiré du dernier cours professé par Gabriel Tarde au collège de France en 1903-1904, sur l'*Interpsychologie* ou la *Psychologie intermentale*. Le manuscrit de ce cours était destiné à paraître dans son entier, pour autant du moins que le permettait l'état d'inachèvement de certaines parties.

La leçon ci-dessous était l'une des dernières qui furent professées par Tarde ; elle était suivie d'une autre sur l'*interpsychologie écolière* dont il ne reste malheureusement que des notes fragmentaires.

Plus tard aussi, toute la vie, à des degrés inégaux et sous des formes diverses, l'enfant devenu adulte, homme mûr, vieillard, ne copiera jamais que parce qu'il aura préjugé ou senti la supériorité de ce qu'il imitera sur ce qu'il avait l'habitude de faire jusque-là... Toutefois, remarquons que la supériorité sentie West pas toujours une supériorité de personne ; il n'en est ainsi qu'au début de la vie mentale et sociale. Peu à peu, la supériorité du fait, de l'acte servant de modèle et non de la personne qui agit ainsi, se fait sentir seule, et le plus obscur des hommes peut être imité quand il prend une initiative jugée heureuse.

Le petit enfant n'est jamais seul que quand il dort. Les yeux ouverts, il trouve toujours un visage connu où *prendre* son regard. La solitude éveillée, tant soit peu prolongée, n'est connue que des adultes.

Le nombre des personnes avec lesquelles il entre en rapport – en rapport de copie à modèle, ou de disciple à maître, ou de sujet à monarque, toujours – va en augmentant graduellement jusqu'à son entière formation...

Il commence par ne voir que sa nourrice ou sa mère. C'est une société à deux, où la suggestion est unilatérale. Et il n'est pas surprenant que la suggestion hypnotique aide si puissamment à expliquer la vie sociale, le lien social, si l'on réfléchit que l'initiation de tout homme à la vie sociale a commencé dès son enfance et que le rapport de l'enfant avec la nourrice ou la mère qui le soigne est étrangement semblable à celui de l'hypnotisé avec l'hypnotiseur. Nous entrons donc dans la vie sociale, d'abord par une suggestion véritable, c'est-à-dire produite par une seule personne ; puis, le nombre des personnes qui nous suggestionnent venant à augmenter, ces suggestions se neutralisent en partie et notre indépendance apparente résulte de leur complication croissante.

L'enfant ne commence à avoir des camarades et, par suite, à pouvoir connaître la suggestion mutuelle, que plusieurs années après n'avoir eu pour société que sa nourrice ou sa mère, ou son père, ou ses autres parents plus âgés, tous de « grandes personnes ». L'âge où, pour la première fois, il est mis en rapport (de jeu) avec d'autres enfants marque une ère nouvelle pour lui.

La nature des grandes personnes ou des petites personnes avec lesquelles l'enfant est ainsi mis en relation, leur plus ou moins d'autorité sur lui ou d'affinité avec sa nature, contribue beaucoup à sa formation. Si grande cependant que soit cette influence sur une organisation toute molle encore et plastique, il ne faudrait pas croire qu'elle soit prépondérante. Car, avant tout, il faut compter avec l'évolution cérébrale qui ne dépend que très indirectement de ces contraintes extérieures. Les lettres ou les dessins tracés par incision sur l'écorce d'un jeune arbuste ont beau être des empreintes profondes, ce n'est pas là la cause de la croissance de l'arbre, ni même, en général, de la forme qu'il revêtira en grandissant, – quoique telle ou telle incision puisse avoir pour effet de déterminer une plaie ou

un avortement de rameau en un endroit. Aussi ne puis-je accorder à Pérez, par exemple, qu'il soit nécessaire de commencer dès la première année l'éducation des enfants, – ni même à Baldwin que le choix de deux ou trois camarades du petit enfant exerce une influence tout à fait décisive sur sa formation intellectuelle et morale. Et je suis d'avis que les préoccupations pédagogiques de l'heure présente, si elles se fondent sur cette idée qu'en s'emparant éducativement de l'enfant on est sûr de disposer de l'homme plus tard, préparent bien des déceptions. Si la suggestibilité de l'enfant est beaucoup plus grande que celle de l'homme, son cerveau, en revanche, est plus tendre, et précisément parce qu'il n'est pas encore anatomiquement achevé, a des ressources intérieures bien plus profondes pour résister aux suggestions du dehors : l'évolution cérébrale, en lui, suivant son cours en grande partie autonome, efface ou recouvre singulièrement les effets de l'éducation reçue par lui. Plus tard, sa suggestibilité s'amointrit ; mais il ne peut plus opposer alors à l'influence des exemples du dehors, devenus plus nombreux et plus massifs, cette force évolutive qui s'est épuisée... Ainsi, il peut arriver souvent que les actions suggestives exercées sur les adultes l'emportent finalement en efficacité sur celles que subit l'enfant... – Les applications politiques et morales de cette remarque seraient importantes : on pourrait en conclure que, après s'être emparé de l'enseignement, l'État sera conduit à s'emparer aussi de la Presse. Car le journal, non par lui-même, mais indirectement par les réflexions et les conversations qu'il provoque, par l'opinion publique dont il sert à diriger le courant, agit sur l'homme fait autant que le professeur sur l'écolier...

L'enfant ne connaît pas les suggestions impersonnelles, c'est-à-dire la pression exercée par une grande masse, foule ou public. Il ne subit que des actions personnelles, il cède à des exemples distincts et non confondus pêle-mêle... Et il n'y a rien en lui qui ne soit le reflet d'autrui, reflet inconscient toujours de quelqu'un qu'il connaît toujours... (à mesure qu'il grandira, il imitera de plus en plus consciemment des modèles de moins en moins connus distinctement).

L'enfant qui a de petits frères doit se développer autrement que le fils unique. Celui-ci doit-être, en général, plus passif, plus craintif, plus habitué à recevoir sans jamais rendre, en fait d'exemples et d'influences. Le contact avec des petits frères doit développer plus tôt l'esprit d'initiative, d'indépendance, de réaction contre les actions du dehors... Un pays de fils uniques doit être, donc, moins entreprenant qu'un pays à natalité abondante.

L'enfant n'a jamais à se défendre contre ses parents, à leur rendre n'importe quoi, à échanger avec eux, comme avec ses frères, des cadeaux et des coups. Il s'habitue donc nécessairement, s'il est fils unique, dans ses rapports avec eux, à attendre d'eux tout secours, tout appui, tout aliment, sans nulle réciprocité : ce sera là plus tard son attitude à l'égard de l'État, qui deviendra son père nourricier...

Il faut à l'enfant, donc, des frères et des sœurs, et aussi des camarades. Rien de plus dangereux, c'est bien connu, que les éducations particulières, par précepteur, à

domicile, sans camarades. Les petits dauphins de France étaient à plaindre... Il est bon même, dès que leur âge le permet, de ne pas trop circonscrire le groupe, d'abord très étroit, de leurs amis. Sur le danger des amitiés exclusives, – toujours assez ambiguës – entre enfants, Baldwin présente des considérations excellentes de Sighele sur le crime ou la folie à deux. Certaines âmes trop tendres ont avorté sous l'action néfaste d'unions trop jalousement étroites entre deux sœurs, deux frères, deux amis, par le rétrécissement graduel du champ de la conscience et de l'imitation, qui en est la conséquence... Ceci sous la réserve de ce que j'ai dit tout à l'heure sur la compensation de la suggestibilité extrême des enfants par leur rapide évolution cérébrale qui emporte dans son courant bien des impressions de ce genre, même très profondes... Il n'en est pas moins vrai qu'il importe, le plus tôt possible et le plus possible, d'accroître le nombre et la variété des influences qui enveloppent l'enfant, si l'on veut que son originalité se dégage et s'accroisse. Le *nunquam duo* des éducateurs religieux est fondé sur une observation vraie de l'enfance.

Il faut aussi veiller avec soin, bien entendu, sur le choix des camarades, surtout des grands ; car l'enfant est encore plus porté à imiter l'enfant plus âgé que les grandes personnes. En outre, c'est bien plus profondément, que l'exemple de l'ami son aimé pénètre en lui. Il lui emprunte tout de suite ses sentiments, ses idées, tandis qu'il ne commence d'abord à copier que les dehors des adultes, et le plus souvent l'imitation dont ceux-ci sont l'objet s'arrête là...

Mais, je le répète, ce qui importe surtout, c'est de ne pas faire de l'enfant un *Émile*, élevé dans un désert et soumis à un enveloppement suggestif des plus dangereux.

Le petit enfant, par le fait même qu'il subit très fort la suggestion du petit nombre de grandes personnes parentes ou de frères plus âgés qui l'entourent, ressent une vive antipathie ou un vif éloignement en présence des étrangers. Vaincre cette répulsion naturelle est la difficulté que rencontre le progrès de son éducation et de son initiation à la vie sociale... On sait que souvent – et toujours même aux époques barbares – cette répugnance n'est pas vaincue. Alors l'esprit de famille, ou l'esprit de caste triomphe sans rival.

Mais revenons à l'enfant au berceau... À quel âge l'enfant nouveau-né, après avoir confondu les personnes qui l'entourent dans l'ensemble confus des objets quelconques mobiles ou immobiles devant ses yeux, commence-t-il à regarder ces personnes comme des objets tout à fait à part et particulièrement dignes de son attention ? De très bonne heure assurément, dès que son regard se fixe sur elles avec une certaine persistance inaccoutumée : D'après Pérez, le visage humain intéresse l'enfant dès l'âge de six semaines ; un sourire, une caresse, un aspect bienveillant, le font sourire.

Pouvons-nous croire que dès le moment où ces personnes détachent ainsi sur le fond continu de ses perceptions, il les regarde comme semblables à lui-même ? Est-ce qu'il ne se regarde pas d'abord, à l'inverse, comme calqué sur elles ou devant l'être ? Et n'est-ce pas par le penchant même à se modeler sur elles qu'il est conduit à les concevoir comme de même nature que lui-même ? En sorte que c'est en les pénétrant peu à peu qu'il apprendrait à prendre connaissance de lui-même comme sujet.

Pour l'enfant nouveau-né, tout l'univers se divise, comme pour l'animal, en ce qui est bon à manger et ce qui ne l'est pas. Un peu plus tard, l'enfant, comme l'animal, décompose la première catégorie d'objets en choses bonnes à manger et choses qui donnent à manger. Or, les choses bonnes à manger aussi bien que les choses qui donnent à manger, ce sont les grandes personnes, la nourrice, la mère, la bonne... De là l'intérêt hors ligne que les personnes présentent pour l'enfant et qui les fait se détacher en relief, si puissant sur le fond du tableau de l'Univers... On a dit, il est vrai, que l'enfant – comme le sauvage animiste – est porté à personnifier les choses et, par suite à supprimer la distinction entre les choses et les personnes. Et, quoiqu'on ait peut-être exagéré cette tendance en lui, il est certain qu'elle existe ; Bernard Pérez a tort, je crois, de trop la méconnaître. Mais il est essentiel d'ajouter que l'enfant est loin de personnifier toutes choses ; les choses auxquelles il semble prêter une sorte d'âme (son biberon notamment), avec une dose plus ou moins forte d'illusion, sont seulement les choses qui l'intéressent vivement par leur mobilité et leur utilité, à l'instar des personnes. Aussi ne peut-il se passer longtemps de celles-ci...

L'enfant s'ennuie quand il est seul ; il a besoin d'avoir quelqu'un auprès de lui. Ce n'est que plus tard et peu à peu que les arbres, les eaux, les objets inanimés suffisent à lui tenir compagnie. Mais c'est qu'alors il aura projeté son âme dans la nature poétiquement personnifiée.

Est-ce parce que les personnes sont ce qu'il y a de plus mobile autour d'eux qu'elles attirent et fixent l'attention des enfants ? Oui, mais ce n'est pas seulement pour cela, ni même parce que les mouvements des personnes sont les plus variés, les plus compliqués de tous ceux qui frappent leur vue ou leur ouïe. C'est aussi parce que ces mouvements les intéressent le plus, et à cause de leur utilité (ou du contraire), et à cause aussi d'une affinité innée, instinctive, pour ce genre de spectacle... Les enfants discernent les moindres jeux de physionomie longtemps avant de remarquer les différences, plus visibles pourtant, d'objets inanimés, même en mouvement.

Si l'enfant naissait tout formé pour la vie indépendante, comme les petits mammifères supérieurs qui, dès le jour de leur naissance, ont le sens instinctif de l'espace et de la direction, savent marcher, nager, chercher leur proie – la vie sociale n'aurait jamais eu l'importance et le développement qu'elle a acquis dans l'espèce humaine. Mais l'enfant naît encore incomplet, incapable de vivre isolé et

libre, obligé de recourir au secours continuels d'autrui – d'un autrui de plus en plus nombreux et dispersé sur la terre. De là le progrès social, par l'adaptation progressive de l'enfant à la vie de société.

Baldwin dit très bien : « L'enfant a toute une série d'attitudes spéciales à l'égard des personnes et qu'on ne lui voit jamais prendre à l'égard des choses ». Parmi ces attitudes spéciales, notons ces marques de répulsion ou d'attraction à première vue que lui inspirent certains visages, surtout des visages d'inconnus... Il a donc des sympathies et des antipathies. La sympathie, sentiment sans lequel la sociabilité serait inconcevable, est très précoce chez lui. Dès l'âge de trois mois, d'après Bernard Pérez, la faculté de sympathie commence à se manifester nettement chez l'enfant. Elle se développe, un peu plus tard, dans ses rapports de jeux avec ses camarades, sous la forme de sympathie de plaisir et, sous cette forme déjà, elle combat puissamment l'instinct non moins héréditaire de cruauté qui la porte à faire souffrir et à tuer les animaux.

Autre rapport singulier de l'enfant avec les personnes et non avec les choses : l'intimidation. Darwin n'a vu se manifester qu'à l'âge de deux ans et demi, chez son enfant, des signes de timidité. Mais Pérez est d'avis que l'enfant est bien plus tôt timide... De très bonne heure donc, l'enfant est intimidé par les grandes personnes. Il ne l'est qu'en leur présence et par elles. Et c'est par là que sa manière d'être impressionné par les personnes se distingue le plus nettement de l'impression que lui font les choses. Baldwin, il est vrai, s'efforce de rattacher la timidité enfantine à la peur et y voit une origine *phylogénétique*. Mais où en est la preuve ? Et qu'y a-t-il de commun entre la crainte que la vue d'un gros chien étranger inspire à un petit enfant et le trouble d'intimidation qu'il ressent à la vue d'une personne étrangère qui le caresse ?

On a essayé d'exploiter, en partie, le développement de l'enfant par la théorie de la récapitulation.

Suivant la théorie de la récapitulation, le développement mental de l'enfant doit correspondre, grosso modo, à l'évolution psychologique dans la série animale. Les points de correspondance, d'après Baldwin, porteraient, d'abord, sur le point de qui serait dans les deux séries, la phase hédonique, c'est « une simple contractilité exprimant les premiers sentiments de peine et de plaisir ».

Je le veux bien ; mais je ferai remarquer que la peine et le plaisir impliquent nécessairement la *tendance*, l'appétit, ou plutôt à la fois le désir et la perception vague d'un objet, c'est-à-dire, au fond, le *vouloir*, comme le voulait Schopenhauer. C'est donc une erreur de se représenter l'évolution mentale (soit dans l'ontogenèse, soit dans la phylogenèse) comme ne faisant apparaître la perception, la pensée, la volition que peu à peu, longtemps après la peine et le plaisir. L'évolution contribue à développer ce qui était enveloppé dans le germe mental pris dans le vouloir complexe et confus, d'où, peu à peu, la croyance et le désir se distinguent, se

séparent, s'accroissent, prêts inversement, à se rejoindre peu à peu, plus tard, dans la vie consciente et verbale, dans la volonté telle que le milieu seul peut la faire éclore et épanouir <sup>1</sup>.

Baldwin lui-même reconnaît implicitement l'insuffisance de son explication toute hédonistique du développement de l'enfant par des expériences de plaisir et de peine. « La suggestion est un stimulant aussi original que la peine et le plaisir », dit-il quelque part très bien. Cela signifie que les explications des habitudes de l'enfant, de ses décisions, de ses caprices apparents ne sauraient être simplement tirées des expériences de peines et de plaisir emmagasinées dans sa mémoire et des associations d'idées qui en résultent. Il y faut joindre l'impulsion désintéressée qui provient de l'exemple suggestif, indépendamment de toute arrière-pensée utilitaire.

*Le suggestionisme complète l'utilitarisme chez l'enfant si utilitarisme se peut dire). L'enfant prend plaisir d'abord à imiter un son ou un geste d'autrui, puis à le répéter, à s'imprégner soi-même de mieux en mieux... Mais ce plaisir qu'il y a pris d'abord n'est venu qu'après l'obéissance à la suggestion.*

J'ai à critiquer, en passant, le sens beaucoup trop large que Baldwin donne à l'idée d'imitation. Il voit en elle, et avec raison, l'agent premier à considérer dans la genèse mentale de l'enfant. Mais il a le tort d'aller jusqu'à la confondre parfois avec l'hérédité même <sup>2</sup>. On m'a accusé moi-même d'étendre trop le sens de cette notion. Mais Baldwin me fait un reproche inverse. Pour justifier le sens large dans lequel j'emploie le mot *imitation*, je ne puis mieux faire que de reproduire un passage où Baldwin résume l'acceptation extrêmement large qu'il donne au même mot : « Nous disons d'un perroquet qu'il imite le passereau ; du castor qu'il imite l'architecte ; de l'enfant qu'il imite sa nourrice ; de l'homme qu'il imite son maître... Ces quatre cas représentent des mouvements typiques dans la psychologie de l'action : imitation volontaire chez l'homme, suggestion chez l'enfant, réflexe chez le perroquet, instinctive chez le castor... Cependant, ce sont bien là quatre cas d'imitation, et tout le monde nous comprend quand nous leur appliquons ce terme. »

<sup>1</sup> D'ailleurs, Baldwin lui-même cite plusieurs exemples d'exceptions graves dans la règle ou prétendue règle de la récapitulation. Notamment, l'enfant parti directement de l'époque *suggestive* à l'époque *volontaire*, en omettant la phase *instinctive* qui sépare ces deux époques dans la série phylogénétique. Il accomplit ce saut, abréviation considérable, grâce à l'hérédité directe d'une structure organique profondément différenciée par d'innombrables sélections.

<sup>2</sup> Baldwin fait remarquer, par exemple, que beaucoup de capacités, bien qu'innées, « n'apparaissent, ne se perfectionnent, ne se développent, chez l'animal, que grâce à l'imitation de leur propre espèce ». Il cite le coquerico des jeunes coqs, l'aboiement des jeunes chiens, le type de nid chez les jeunes oiseaux ; tout cela, paraît-il, demeure atrophié et incomplet lorsque ces animaux sont privés de l'exemple des autres... L'instinct héréditaire complété ainsi par l'imitation, cette collaboration de l'imitation et de l'hérédité, qu'est-ce que cela prouve ? Cela prouve-t-il que l'imitation et l'hérédité sont même chose au fond ? Non, pas le moins du monde. Les complémentaires, en général, sont dissemblables...

En réalité, il est abusif d'appeler imitation le fait du castor qui, lui, n'imité en rien l'architecte humain. Là où il y a similitude spontanée, sans modèle copié, il n'y a pas imitation.

Baldwin a donc inexactement compris et défini la notion d'imitation... Seulement, il résulte de tous les développements auxquels il se livre, que j'ai eu raison de voir dans la nutrition-génération l'analogie vitale de l'imitation. Ces deux grands procédés de répétition, l'un vital, l'autre social, ont des analogies frappantes et se suivent avec continuité.

Quant au principe général qui sert de guide à Baldwin pour expliquer le développement mental de l'enfant, à savoir la *sélection fonctionnelle*, j'ai quelques mots à en dire.

Deux sélections à considérer, dit Baldwin : la sélection *naturelle*, qui s'exerce entre les organismes différents, et la sélection *fonctionnelle*, qui s'exerce entre les modes d'action ou de réaction différents d'un même organisme. Cette distinction est très juste. Seulement, il est clair, ce me semble, – après avoir lu l'exposé des idées de Bain et de Spencer à ce sujet, fait par Baldwin lui-même, – que l'embarras des évolutionnistes est bien plus grand pour expliquer le progrès des adaptations d'organisme, moyennant la sélection fonctionnelle, que le progrès des espèces moyennant la sélection naturelle. Et cela tient, d'après moi, à ce que la sélection naturelle implique un postulat que la sélection fonctionnelle ne saurait admettre (au moins quand il s'agit des animaux et de leurs fonctions plus ou moins conscientes). Ce postulat, c'est que toute variété tend à se reproduire par hérédité. Étant donné cela et cet autre postulat (aussi merveilleux et inexplicable d'ailleurs) de la production continuelle de nouvelles variétés viables, il est aisé de comprendre que la mieux adaptée des variétés, seule survivante, se conserve ensuite, parce qu'elle tend à se répéter (comme toutes les autres, non élues et disparues, y tendraient aussi).

Mais, parmi les modes de réaction d'un organisme naissant à la suite d'un stimulant extérieur (rayon de soleil, piqûre, brûlure, pluie froide, etc. ...), la sélection fonctionnelle, me dites-vous, trie la réaction utile, ou la plus utile, et la fait se reproduire, se répéter seule, en empêchant les réactions nuisibles de se répéter. Pourquoi en est-il ainsi ? Pouvez-vous dire que c'est parce qu'il y a un penchant, commun à tous les modes de réaction, à se reproduire, et que l'acte le plus utile, étant seul survivant, a seul pu réaliser cette tendance ? Vous ne le pouvez pas ; car votre conscience nous atteste ici qu'il y a des modes de réaction accompagnés de douleur, qui ont une tendance à ne pas se répéter, et que, seuls, les états accompagnés de plaisir tendent à se répéter. Or, comment se fait-il que ce soient précisément les modes d'action ou de réaction utiles à la conservation ou au développement de l'organisme qui soient accompagnés de plaisir, et que ce soient les plus nuisibles qui soient accompagnés de douleur ? Direz-vous que cette coïncidence merveilleuse (moins parfaite que je ne le dis, d'ailleurs, et non sans



des exceptions graves) ne s'est opérée qu'à la longue et à la suite d'une sélection aussi, ou plutôt de l'élimination des individus chez lesquels les actes nuisibles étaient sentis comme agréables ? Cela complique étrangement le problème, c'est en quelque sorte une sélection fonctionnelle du second degré qu'on charge d'expliquer la conservation de l'être vivant.

Mais ce qui reste inexplicable toujours, c'est, malgré cette hypothèse, l'existence de ces deux états antithétiques, la peine et le plaisir. Et l'on ne voit pas, s'ils sont ajustés de la sorte mécaniquement, et sans nulle préordination innée, à la non-répétition ou à la répétition de certains actes nuisibles ou utiles, on ne voit pas pourquoi ils ont apparus, à quoi ils sont bons : leur apparition, dans cette hypothèse, n'a fait que contresigner, sans y rien ajouter, le triage fait par l'épuisement des combinaisons fortuites et non viables.

Il est clair que les sensations agréables ou pénibles ont été, au contraire, un des procédés les plus originaux d'harmonisation vivante... Mais alors il faut admettre, pour expliquer leur naturelle coïncidence, dans la majorité des cas et avant tout ajustement fortuit, avec les modes de réaction favorables ou défavorables à la conservation de l'être, il faut admettre que la peine et le plaisir sont simplement la traduction consciente de désirs organiques qui leur préexistent – le désir de la conservation et du développement de l'être –. Donc, les désirs conscients de répétition qui résulteraient des états agréables seraient simplement l'expression spécifiée des désirs inconscients et vagues de conservation et de développement, de même que les répugnances conscientes à la répétition qui résulteraient des états pénibles seraient simplement l'expression spécifiée des répugnances vagues et inconscientes de l'être à la désorganisation et à la mort... Des désirs sourds, et peut-être des croyances sourdes : de là il faut partir, et non de sensations, pour expliquer la vie animale, et sans doute la vie végétale aussi bien.

Mais, s'il en est ainsi, la leçon que vient de nous donner l'étude de la sélection fonctionnelle ne devrait pas être perdue en ce qui concerne la sélection naturelle, et, par analogie, nous devrions soupçonner que, aux variations les plus utiles au progrès de l'espèce, correspond une tendance spéciale (cachée à nos observations) inhérente aux organismes mêmes, et qui se traduirait par une fécondité spontanément plus grande dans les variations les meilleures, de même que les variations monstrueuses ou moins adaptées se reconnaissent déjà à un besoin de stérilité, de non-reproduction. Car ce n'est point par sélection, par éliminations extérieures, que les variations individuelles monstrueuses ou très anormales disparaissent, c'est en vertu de leur stérilité relative et constitutionnelle en quelque sorte...

## C. Les déviations de l'action inter-mentale (février 1904)

[Retour à la table des matières](#)

L'action inter-mentale peut être faussée ou altérée par déviation, par exagération, par insuffisance, à raison de diverses causes qui tiennent à la personne de l'agent, du suggestionneur, de l'imité, ou à celle de l'agi, du suggestionné, de l'imitateur. On pourrait donc diviser ce grand sujet, l'inter-psychologie morbide, en deux parties, celle où l'on considérerait les maladies de la suggestion, de l'action exercée, et celle où l'on s'occuperait des maladies de l'imitation, de l'action subie.

... Parmi les altérations de l'action inter-mentale, il faut mettre à part et traiter d'abord celles qui procèdent d'une déséquilibration nerveuse, d'une variété de folie ou, mieux encore, de demi-folie. Car la demi-folie est aussi contagieuse que la folie complète l'est peu. – Nous parlerons ensuite de l'influence exercée par le *crime ou le délit* – puis du rôle social joué par le *mensonge* et aussi par *l'erreur*. Ces deux dernières causes, il est vrai, sont très souvent de simples effets des premières ; mais leur importance exige qu'une étude spéciale leur soit consacrée.

L'influence de la folie ou de la dégénérescence altère profondément les actions inter-mentales de la vie normale. Elle peut, soit les exagérer en les concentrant sur un point et les amoindrissant à d'autres égards, soit les invertir, soit les transformer. De là procèdent la plupart des illusions et des chimères qui sont les maladies de croissance des sociétés. Le mensonge a d'autres causes plus puissantes et plus durables ; mais l'erreur n'en a pas de plus fortes.

*Après avoir étudié quelques modalités de ce qu'il appelle la « folie » – imbécillité, idiotie – G. Tarde s'arrête au cas de la folie circulaire, c'est-à-dire actuellement des états maniaco-dépressifs.*

La folie *circulaire* qui fait passer une personne alternativement de l'extrême abattement à l'extrême surexcitation, est peut-être celle qui prédispose le plus à agir sur les masses. Beaucoup de grands réformateurs, de fondateurs de sectes, de rénovateurs littéraires tels que Rousseau et Chateaubriand ont traversé ces alternatives de prostration et d'enthousiasme, de rêverie et d'agitation. Quand l'agitation des névropathes est alimentée par le délire des grandeurs, ils atteignent le plus haut point de leur influence sociale. Le délire des persécutions qui vient ensuite, achève de les glorifier. Rousseau en est un brillant exemple.

On peut se demander pour la folie, comme on l'a fait pour le crime, si une société qui, par hypothèse, en serait tout à fait exempte, pourrait progresser. N'y a-

t-il pas beaucoup d'illusions fondamentales sans lesquelles nul inventeur n'aurait la patience et le courage d'inventer ? Et ne faut-il pas un certain degré de folie naissante pour s'illusionner ainsi, pour s'abuser à ce point sur sa propre valeur...

... D'ailleurs, dans l'hypothèse où toute folie serait supprimée, ce n'est pas seulement la folie surexcitante qui disparaîtrait mais aussi la folie déprimante dont je n'ai encore presque rien dit. Or, celle-ci a tous les degrés qui permet à celle-là d'exercer l'influence extraordinaire, extravagante au fond, dont on la loue, et qu'il faut si souvent déplorer. En effet, quand un esprit agité éclate quelque part, les premières personnes qui l'applaudissent et le saluent génial sont des esprits faibles, des cerveaux déprimés... des psychasthéniques, comme dit Pierre Janet, qui les a si bien étudiés. Tous ces névrosés passifs, qui ont un besoin maladif d'une direction, tous ces abouliques – que j'appellerai aussi bien des apistiques, car ils sont aussi incapables de croire que de désirer, d'affirmer et de nier que de vouloir ou de nouloir – s'empressent autour des névrosés actifs qui semblent mis au monde tout exprès pour suppléer à ce qui leur manque, pour les diriger intellectuellement et moralement.

... Plusieurs auteurs, notamment, ont curieusement étudié les cas de *folie à deux*, où l'action folle qu'un fou est capable d'exercer au lieu de se répandre dans la société ambiante, se concentre et se localise dans un autre fou qui l'emmagasine. Ce sont là des cas instructifs, comme les cas de crime à deux qui s'y rattachent...

Ce qui est bien moins exceptionnel, c'est l'action exercée sur l'esprit des aliénés de tout genre, dans les asiles, par leur médecin...

*L'exposé s'interrompt brusquement...*

## **D. Notes sur la conversation**

[Retour à la table des matières](#)

*Août 1901*

Les conversations de Socrate sont l'échantillon le plus étendu et le plus fidèle qui nous reste des entretiens de l'antiquité. On y voit s'étaler un amour de la parole pour la parole, un besoin de communion libre des esprits par le dialogue.

Socrate, sans avoir jamais rien écrit est devenu si célèbre par les seuls entretiens que les princes étrangers faisaient des efforts, vains d'ailleurs, pour l'attirer à leur cour ; et telle était l'importance des entretiens privés qu'ils ont suffi pour motiver sa condamnation à mort.

*Novembre 1902*

Rattacher à une étude de la conversation une étude de la prière, qui est, avant tout, une conversation muette avec le sous-moi.

(Me faire traduire l'ouvrage de William James sur la psychologie religieuse.)

*Mars 1903*

Conversation et politique.

*Note* : faire rentrer, par un certain côté, l'histoire des Parlements dans mon histoire de la Conversation.

*Septembre 1903*

Il n'est rien où se peigne la civilisation d'un peuple ou d'une classe, et qui permette mieux d'en apprécier le niveau social, que la nature des conversations habituelles. Le vrai miroir en petit d'une société, c'est la conversation. Or il est facile de dire en quoi une conversation diffère d'une autre (par des sujets, par le ton, par le langage, etc.), mais il est très malaisé le plus souvent de décider si d'une manière de causer à une autre manière de causer en comparant deux sociétés différentes, il y a progrès, si l'un de ces genres de conversation est supérieur ou non à l'autre. L'originalité des civilisations différentes est bien plus manifeste que la supériorité ou leur infériorité relative.

*Novembre 1903*

La conversation diffère des autres relations sociales que les hommes ont entre eux, en ce qu'elle est l'échange d'une action intermentale bien plus complexe et moins définie que celle qui est produite ailleurs.

... Mais la conversation est à la fois un rapport réciproque, et non plus unilatéral.

... Elle synthétise en elle, mais confusément, et sous forme mutuelle, toutes les autres formes de l'action inter-mentale. Par cette complexité de son influence, elle peut passer pour la relation sociale embryonnaire. Par cette réciprocité de l'action, elle se montre l'agent le plus puissant et le plus inaperçu de nivellement social, d'effritement des inégalités, d'égalisation graduelle.

Elle est aussi un agent d'affranchissement mental et moral, à cause des immunités dont elle jouit dans les pays les plus asservis. Et il n'est pas d'agent de sympathie fraternelle qui lui soit comparable.

*Linguistique*

Il résulte de ma conception interpsychologique du monde social – comme conséquence indirecte et inaperçue, mais certaine – que toute invention, toute découverte, toute innovation, devenue sociale, aboutit nécessairement à la création d'un mot nouveau, ou d'une tournure nouvelle.

... Il sort de là aussi que la création impersonnelle des langues n'est qu'un mythe. Supprimez les initiatives individuelles, c'est-à-dire les originalités individuelles, à un moment donné, à partir de ce moment, la langue cessera de vivre, c'est-à-dire de se transformer...

*Décembre 1903*

Le rôle social des *potins* est immense. Supposez que, dans une petite ville, de l'antiquité ou du moyen âge, on n'ait pas potiné, est-ce que les institutions et les préjugés héréditaires qui faisaient la substance et la force de ces petits États auraient pu se maintenir ? Le commérage était une de ces institutions ancestrales, et le plus nécessaire de toutes, car elle veillait, bien plus efficacement et continuellement que la Censure, à l'intégrité et à la perpétuité de toutes les autres, à l'observation rigoureuse des coutumes traditionnelles.

Le potin est une inquisition continuelle et réciproque, un espionnage et une surveillance de tous par tous à toute heure du jour et de la nuit. Grâce à lui, tous les murs des maisons sont de verre transparent.

... Ce qui fait que les grandes villes, et surtout les capitales modernes, sont des foyers de corruption morale et de dégénérescence des mœurs ou des institutions nationales, c'est qu'on n'y potine pas !

*Mars 1904*

C'est certainement aux heures des repas que la conversation est née pour la première fois, car, chez les primitifs, le repas est l'occasion de rassemblement joyeux, accompagné d'une reprise des forces qui invite à s'épancher en discours.

Chez les classes cultivées, un des premiers indices de culture se manifeste par le goût de la causerie polie à table. Se taire ou parler en dînant : cela fait deux humanités...

*Avril 1904*

S'il n'est pas d'agent social plus constant, plus profond, plus naturel que la conversation, il ne faut pas s'étonner que la *langue – élaborée par la conversation incontestablement*, beaucoup plus que par la littérature – soit l'œuvre la plus vaste et l'expression la plus complète de l'âme d'un peuple.

*Avril 1904*

L'art de la conversation polie a été apporté des petites cours italiennes, où elle a fleuri au XV<sup>e</sup> siècle, à la grande cour de France, et dès le XVI<sup>e</sup> siècle, elle se forme, atteint son apogée au XVII<sup>e</sup> et au XVIII<sup>e</sup> et alors se répand partout à tous les étages de la société, jusque dans les derniers rangs de la petite bourgeoisie où tout le monde veut avoir salon. La Révolution a interrompu et semble avoir même détruit ce travail ; mais tous les genres de la floraison précédente subsistaient ; et la reprise qui a eu lieu au Consulat, dans quelques salons distingués qui représentaient la Cour d'autrefois, a été rapidement suivie d'une vulgarisation de cet exemple.

Voilà une évolution bien nette et qui se suit facilement. Mais, si l'on cherche à remonter plus haut, on trouve dans la France provençale du XIII<sup>e</sup> siècle les *Cours d'Amour*... Y a-t-il un lien génétique entre celles-ci et les cours italiennes de la Renaissance ? Les Cours d'Amour elles-mêmes d'où procèdent-elles ? Faut-il y voir une influence arabe ? D'autre part, n'est-ce pas à Constantinople que la conversation arabe, polie et amoureuse, s'est allumée, etc.

Il y a là une longue histoire à raconter. On peut la faire en s'aidant surtout des recueils de lettres, d'après ce principe que la correspondance reflète la conversation... Toutefois, auparavant il faudrait tâcher de découvrir les lois de ce reflet, qui est toujours approximatif et variable. Il faudrait étudier à notre époque les variations concomitantes de la conversation et de la correspondance, généraliser les remarques auxquelles ce rapprochement donnerait lieu et, d'après ces considérations générales applicables aux époques passées, déduire des correspondances anciennes les conversations anciennes.

Il ne s'agirait en tout cela que de la conversation consciente et voulue, cultivée comme un art spécial. Quant à la conversation spontanée, sans art, comment découvrir les variations qu'elle a traversées et qui n'ont pas laissé de traces dans des lettres, ni d'autres documents ?

– Ne pas oublier le secours que peut offrir la *graphologie* pour l'interprétation psychologique des écritures des lettres anciennes.

*Ces notes datant du mois d'avril 1904 sont les dernières que nous possédions de Tarde. Elles ont été écrites un mois environ avant sa mort.*

## Bibliographie

[Retour à la table des matières](#)

*Cette bibliographie représente une sélection de celle qui figure à la fin de l'ouvrage de CLARK.*

### 1. PRINCIPAUX OUVRAGES DE GABRIEL TARDE INTÉRESSANT LA PSYCHOLOGIE SOCIALE :

- *La criminalité comparée*. Paris, 1886, 2<sup>e</sup> éd. revue, 1890.
- *Les lois de l'imitation*. Paris, 1890 ; 3<sup>e</sup> éd. revue et augmentée, 1900.
- *La logique sociale*. Paris, 1895.
- *Essais et mélanges sociologiques*. Paris, 1895.
- *L'opposition universelle*. Paris, 1897.
- *Les lois sociales. Esquisse d'une sociologie*. Paris, 1898.
- *Études de psychologie sociale*. Paris, 1898.
- *Les transformations du pouvoir*. Paris, 1899.
- *L'opinion et la foule*. Paris, 1901.
- *Psychologie économique*. 2 vol. Paris, 1902.

### 2. PRINCIPAUX ARTICLES DE GABRIEL TARDE INTÉRESSANT LA PSYCHOLOGIE SOCIALE :

*Revue philosophique.*

- T. X (1880) : « La croyance et le désir : possibilité de leur mesure ».
- T. XII (1881) : « La psychologie en économie politique ».
- T. XXIV (1887) : « Publications récentes sur la psychologie criminelle ».
- T. XXIX (1890) : « La misère et la criminalité ».
- T. XXXV (1893) : « Questions sociales ».
- T. XXXVI (1893) : « La logique sociale des sentiments ».
- T. XLI (1896) : « Sur l'idée de l'organisme social ».
- T. XLIII (1897) : « L'idée de l'opposition ».
- T. XLIV (1897) : « La graphologie ».

*Archives de l'anthropologie criminelle, de criminologie, et de psychologie normale et pathologique.*

- T. XVI (1900) : « L'action inter-mentale ».
- T. XIX (1904) : « L'interpsychologie ».

*Revue scientifique.*

T. XIX (1890) : « Les maladies de l'imitation ».

*Revue internationale de sociologie.*

T. I (1893) : « Les monades et les sciences sociales ».

T. IX (1901) : « La psychologie intermentale ».

T. X (1902) : « L'invention considérée comme moteur de l'évolution sociale ».

T. XI (1903) : « Les classes sociales ». Discussion.

T. XII (1904) : « La sociologie et les sciences sociales ». Discussion.

*Annales de l'Institut international de sociologie.*

T. I (1894) : « La sociologie élémentaire ».

T. X (1903) : « La psychologie et la sociologie ».

*Revue de Métaphysique et de morale.*

T. VI (1898) : « Les lois sociales ».

*La Revue de Paris.*

1898 (vol. 4) : « Le public et la foule ».

1899 (vol. 4) : « L'opinion et la conversation ».

N.B. – On trouvera une présentation générale de la pensée et de l'œuvre de Gabriel Tarde dans *Gabriel Tarde et la philosophie de l'Histoire*, par Jean Milet, Docteur ès lettres, Édition Vrin, 6, place de la Sorbonne, 410 pages, 1970, avec une bibliographie complète des œuvres de Tarde, pp. 11 à 55.